Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

8396

L'ORIGINE

DES DIEUX

DU PAGANISME;

ET

LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR UNE EXPLICATION SUIVIE

DES POËSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Principal du Collége de Besançon, Associé à l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de la même Ville.

Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

TOME I. PARTIE II.

BIBLIOTHEQUE FRATR. PRAEDICAT. GANDAE

A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

CHAPITRE XIII.

Que doit-on penſer des Héros? leurs fables ſont-elles de même nature que celles des Dieux?

LA perſuaſion dans laquelle ont été les Mythologues hiſtoriens, que tous les héros célèbres dans les fables ont réellement vécu, n'a pas peu contribué à leur faire enviſager les Dieux comme autant de perſonnages auſſi réels: il eſt difficile de porter ſur ces deux eſpéces d'êtres un jugement différent. Leur exiſtence eſt prouvée par les mêmes témoignages, par le récit des Poëtes, par la tradition conſtante de toute la Gréce, par une multitude de monumens. L'on a fait ſur les uns & ſur les autres à peu-près les mêmes fables: ſi celles

qui ont pour objet les héros, ſont des reſtes de l'ancienne hiſtoire, on ne voit pas pourquoi celles des Dieux ſeroient autre choſe. C'eſt donc par engagement de ſyſtême qu'il a fallu les expliquer de même.

Au contraire ſi l'on ſoutient que les Dieux ſont des êtres imaginaires, & leurs fables des allégories, n'eſt-on pas forcé conſéquemment de nier l'exiſtence des héros? voilà donc l'Hiſtoire grecque & toutes les anciennes traditions reléguées au rang des fables. Malgré le témoignage exprès du Sage qui nous apprend que l'on a rendu un culte divin à des hommes, malgré l'atteſtation des Hiſtoriens & des Philoſophes qui enſeignent unanimement que l'on a décerné les honneurs ſuprêmes aux bienfaiteurs des Nations, nous voilà réduits à ne plus voir que des fantômes dans tous les êtres diviniſés par les Payens. Il n'eſt pas néceſſaire de relever toutes les conſéquences que traîne à ſa ſuite un ſyſtême ſi hardi.

Que la critique ceſſe de s'alarmer; on ne prétend point nier abſolument l'exiſtence de tous les héros de la Gréce: cela n'eſt pas néceſſaire pour que le ſyſtême des allégories ſubſiſte en ſon entier; nous le verrons bientôt. Mais on ſoutient que cette exiſtence n'eſt pas auſſi certaine qu'on

le croit communément, que quand elle le seroit, cela n'empêche pas que leurs fables ne puissent être allégoriques. Comme cette assertion paroîtra sans doute fort extraordinaire, il faut apporter les raisons sur lesquelles elle est fondée.

Commençons d'abord par écarter l'argument que l'on veut tirer des paroles du Sage; il paroît qu'on l'applique mal à propos aux héros ou demi-Dieux de la Gréce. Il est beaucoup plus probable que l'auteur sacré parle des Nations Asiatiques, des Egyptiens, des Chananéens dont il étoit environné. C'est en Asie sur-tout que l'adulation pour les Souverains a été poussée jusqu'à leur rendre, même pendant leur vie, les honneurs divins. Nous voyons dans Daniel, les courtisans de Nabuchodonosor lui adresser leurs prieres comme à un Dieu (*a*), ce Prince ordonner par un Edit à ses sujets, sous peine de mort, de se prosterner devant la statue qu'il avoit fait élever (*b*). D'autres avoient pu faire la même chose avant lui & dès le temps de Salomon: c'est l'abus qu'il a désigné par ces paroles: *Tyrannorum imperio colebantur figmenta* (c). Mais on n'en peut pas

(*a*) Dan. 6, ℣. 7.
(*b*) *Ibid.* c. 3.
(c) *Sap.* 14, 16.

conclure que la même idolâtrie ait eu déjà lieu chez les Grecs, ni qu'elle y ait commencé ſi-tôt; encore moins peut-on prouver par-là que tous les héros de la Gréce ont réellement vécu, & qu'il n'en eſt aucun dont l'exiſtence ſoit fabuleuſe. Ce n'eſt donc pas contredire l'Ecriture ſainte que de propoſer des doutes contre cette exiſtence.

1°. Ce n'eſt pas un attentat nouveau de rejetter abſolument toute l'hiſtoire héroïque, de donner ainſi atteinte à l'exiſtence des héros les plus célèbres; pluſieurs anciens auteurs ont eu cette hardieſſe. Nous avons déja vû que Platon s'eſt également inſcrit en faux contre les fables des Dieux & contre celles des héros. Il ne veut pas que l'on ajoute foi à ce qu'Homère & les autres racontent de la fureur d'Achille, des baſſeſſes de Priam, des brigandages de Théſée & de Pirithoüs, des guerres que les héros ont faites auſſi-bien que les Dieux à leurs plus proches parens (*a*).

2°. Les anciens mêmes n'ont jamais décidé nettement ſi Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux héros; ſelon Hérodote, les Egyptiens les revendiquoient comme deux de leurs anciens Dieux, les Phéniciens adoroient le ſecond,

(*a*) *De Repub.* l. 2 & 3, pag.

avant qu'il fût connu des Grecs (*a*). Varron étoit perſuadé qu'Hercule & Caſtor étoient le même perſonnage que *Deus fidius* ou *Sancus* chez les Sabins; or celui-ci n'étoit pas un homme (*b*). Héſiode met Bacchus au nombre des demi-Dieux; cependant Héraclide de Pont eſt perſuadé que ſon nom n'exprime rien autre choſe que le vin. Ceux qui expliquoient les fables des Dieux dans un ſens figuré, entendoient de même ce que l'on publioit des héros. Le même Héraclide tourne en allégorie ce qu'Homère a dit des voyages d'Ulyſſe dans l'Odyſſée, auſſi-bien que les combats des Dieux chantés dans l'Iliade; s'il a cru l'exiſtence d'Ulyſſe, il n'en a pas ajouté pour cela plus de foi à ſes avantures.

3°. Dion Chryſoſtôme dans ſon diſcours XI^e^, ſoutient que jamais les Grecs n'ont pris Troyes, & il le prouve par pluſieurs raiſons. Hérodote, *l.* 2, *n.* 83, appelle l'hiſtoire de ce ſiége, un diſcours inſenſé, Μάταιον λόγον. Le ſçavant Bianchini regardoit l'Iliade comme une allégorie; Thucidide, dans le préambule de ſon Hiſtoire, repréſente les premiers Grecs comme un peuple nomade & vagabond, qui

(*a*) Hérodote, l. 2, n 67 & 92.
(*b*) Voyez ſes paroles, c. 9, §. 15.

n'avoit ni demeure fixe ni aucun lien de ſociété, il ne tient aucun compte de ce que l'on diſoit des temps héroïques ou fabuleux. Après deux mille ans qui ſe ſont écoulés depuis Thucydide, ſommes-nous plus à portée de vérifier les faits, que cet habile hiſtorien ?

4°. Pluſieurs Sçavans modernes, frappés de cet exemple, ne ſe font aucun ſcrupule de révoquer en doute l'exiſtence des héros Grecs; nous nous contenterons d'en citer deux qui ont écrit récemment. » Dans » les ſiécles d'ignorance où l'on écrivoit » l'Hiſtoire ſans critique, on faiſoit venir » les François de Francus, petit-fils d'Hec- » tor, les Bretons de Brutus, les Medes » de Medus, fils de Médée; les Turcs de » Turk, fils de Japhet. On avoit toujours » tout prêt quelque Prince imaginaire d'un » nom identique à celui de chaque peuple » dont on le diſoit auteur. Malgré le ſilen- » ce des monumens hiſtoriques, ſon nom » forgé ſur celui de la Nation ſuffiſoit pour » admettre ſon exiſtence. Je ne ſçai ſi l'Hiſ- » toire, ſur-tout l'Hiſtoire ancienne eſt » ſuffiſamment dégagée de ces noms, de » ces faits, de ces étymologies inventées à » plaiſir. Le plus ſûr eſt de les regarder » comme fabuleux, à moins que le récit ne » ſoit accompagné de particularités vrai-

» ſemblables & bien liées avec l'hiſtoire du » temps, & de chercher ailleurs l'origine » du nom des villes & des nations «. Tel eſt le ſentiment du ſçavant auteur qui a traité de la formation méchanique des langues (*a*).

» Pour adopter, dit M. de Bougainville, » cette tranſmutation de fables théologi- » *ques la plûpart*, ou phyſiques, en faits » réels, il faut ſe réſoudre à placer ces » aventures prétendues des premiers Grecs » dans un temps dont non-ſeulement l'hiſ- » toire ſe ſeroit perdue, ſi elle avoit jamais » exiſté, mais dont il ne pouvoit jamais » exiſter aucune hiſtoire; puiſqu'il ne s'y » paſſoit alors aucun événement général, » puiſqu'alors, ſuivant les plus anciennes » traditions des Grecs eux-mêmes, les na- » turels tombés dans la plus groſſiere igno- » rance, n'avoient pas encore penſé à ſe » réunir pour former le plus chétif village » ou la plus foible nation « (*b*).

Si l'on veut réfléchir un moment ſur l'ancien état de la Gréce, on ſentira combien ces obſervations ſont ſolides. Les peuples barbares, tels qu'ont été les Grecs pendant un grand nombre de ſiécles, n'ont point de monumens hiſtoriques, ne pen-

(*a*) Tome 2, n. 211, pag. 250.
(*b*) Mém. de l'Acad. tome 29, pag. 274

ſent point à noter les événemens. A-t-on trouvé chez les Sauvages de l'Amérique des traditions fidéles qui nous apprennent les noms, la famille, les actions de leurs premiers chefs? » on ne peut rien tirer des » Sauvages en général touchant leur origi- » ne, dit un auteur qui avoit ſoigneuſe- » ment étudié leurs mœurs; n'ayant point » de lettres, ils n'ont point auſſi de faſtes ni » d'annales ſur leſquelles on puiſſe comp- » ter. Ils ont ſeulement une eſpéce de tra- » dition ſacrée qu'ils ont ſoin d'entrete- » nir « (*a*). Selon les Mythologues hiſto- riens, les fables ſont venues en grande partie du défaut de lettres & de monu- mens; cela n'eſt pas douteux: comment donc, ſans lettres & ſans monumens, a-t- on pu conſerver pendant cinq ou ſix cens ans les noms, la généalogie, le régne, la poſtérité, les aventures des Dieux & des héros? Il y a bien moins d'inconvé- niens de ſuppoſer les premiers temps de la Gréce abſolument inconnus, que d'en faire un ſyſtême au haſard où rien, ne ſe trouve lié, où tout eſt fabuleux & fautif.

Quand il eſt queſtion d'établir des faits hiſtoriques, il faut peſer & non pas comp- ter les témoignages. Les premiers Ecri- vains Grecs ont été poſtérieurs de deux

(*a*) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 93.

cens ans à la guerre de Troye où ſe ſont trouvés les derniers héros. L'époque même de cette guerre n'eſt établie que ſur le nombre des générations, & les Poëtes ont pu augmenter ce nombre ou le diminuer à leur gré; perſonne n'étoit en état de les démentir: leurs contradictions & les embarras des Chronologiſtes nous en convainquent. Point d'écritures, point de monumens dans ces temps-là qui ayent pu conſerver la multitude de généalogies dont Homère eſt l'auteur ou le compilateur. Quelle certitude ont pu avoir les hiſtoriens plus récens de la réalité des perſonnages que le Poëte a créés ou arrangés comme il lui a plû? Ils ont recueilli, comme lui, les traditions des différens peuples, & ces traditions ſe contrediſent.

Strabon nous apprend que les trois villes du Péloponnèſe, nommées *Pylos*, prétendoient toutes trois être la patrie de Neſtor & le ſiége de ſon régne: ſi les traditions poſtérieures à Homère étoient encore ſi incertaines, que doit-on penſer de celles des ſiécles précédens (*a*)?

Lorſque les Grecs commencerent à jetter les yeux ſur le chaos de leur Mythologie, cet édifice bizarre étoit conſtruit depuis long-temps. Les fêtes, les myſtères,

(*a*) Strab. Geogr. l. 8, dans la deſcription de l'Elide.

les cérémonies, les traditions étoient établies depuis pluſieurs ſiécles, & la Religion avoit tout conſacré. Comment vérifier des événemens auxquels on ne tenoit que par une chaîne imaginaire? c'eſt comme ſi à la naiſſance des lettres dans les Gaules ſous l'empire Romain, on avoit voulu découvrir quels avoient été les premiers Colons de nos provinces, & rechercher leur généalogie par le ſecours des poëſies ou des cantiques des Bardes & des Druides.

La ſuperſtition groſſiere des Grecs avoit couvert d'une nuit épaiſſe tous les ſiécles précédens; par-tout on voyoit des monumens, mais récens & érigés par l'ignorance, par-tout on marchoit ſur les fables. Le langage altéré par la ſucceſſion des temps, ne laiſſoit plus appercevoir le ſens des anciens noms: au lieu de voir qu'une montagne ou un torrent avoit été changé en perſonnage, on crut qu'un héros lui avoit donné ſon nom; autant de noms anciens, autant de héros divers. Voilà les archives des Grecs & les titres de leurs traditions, la topographie de leur pays. Ceux qui voulurent aller chercher des lumieres en Egypte, en rapporterent de nouvelles erreurs. Ils furent tous étonnés d'y retrouver leurs Dieux; pouvoient-ils ne pas y retrouver la nature? on leur montra même

des perſonnages qu'ils s'obſtinoient à regarder comme des héros nés chez eux: preuve convaincante de l'authenticité de leurs traditions. Avant l'établiſſement des Olympiades, tout eſt fable, fiction pure dans l'hiſtoire de la Gréce, ſinon pour les perſonnages, du moins pour les événemens. Les Hiſtoriens, par toutes leurs recherches, les Philoſophes avec toutes leurs lumieres, n'ont jamais pu démêler ſûrement s'il y avoit dans l'hiſtoire héroïque du vrai mêlé avec le faux: il eſt encore bien plus impoſſible aujourd'hui de diſcerner les perſonnages qui ont véritablement exiſté, d'avec ceux qui ſont abſolument fabuleux.

Quand les Philoſophes auroient pû le faire, quand ils auroient découvert que la plûpart des héros étoient imaginaires, ils n'auroient pas oſé le dire. Les Grecs étoient attachés à leurs héros encore plus étroitement qu'à leurs Dieux; ils étoient infatués d'une antiquité fabuleuſe & de leur origine qu'ils rapportoient à ces hommes célèbres. Pas une ſeule ville qui ne crût avoir chez elle le berceau ou le tombeau de ſon fondateur, quelques-unes étoient perſuadées que leur deſtinée en dépendoit: pluſieurs avoient établi ſur ces fauſſes traditions, des priviléges & des honneurs dont elles

étoient jalouſes à l'excès. Les principales familles devoient à ce même préjugé leur luſtre & leur prééminence; la plûpart des fêtes, des cérémonies, des jeux, des aſſemblées ſolemnelles du Paganiſme tenoient aux mêmes opinions; les villes, les républiques, les peuples entiers étoient intéreſſés à les maintenir: telle eſt la régle qui avoit dirigé les Poëtes dans la compoſition des fables. Le P. Brumoy obſerve que les Athéniens vouloient être flattés par leurs Auteurs dramatiques; & ils furent toujours ſervis à ſouhait. *L'Œdipe à Colone* de Sophocles avoit été fait pour exalter les Athéniens au préjudice des Thébains; il en eſt de même de pluſieurs autres tragédies. Les Philoſophes auroient-ils pu en ſûreté attaquer ces traditions, que la vanité & l'intérêt rendoit ſacrées? Quand ils réclament, comme Platon, contre les fables, leur ſentiment eſt d'un grand poids; quand ils ſe taiſent ou qu'ils parlent comme le vulgaire, leur voix non plus que leur ſilence ne prouve rien.

Eſt-il croyable, dira-t-on, qu'Homère n'ait voulu faire qu'un Roman? je demande à mon tour, eſt-il croyable que Virgile n'ait débité que des fables? le ſçavant Bochart a cependant prouvé que jamais Enée n'a mis le pied en Italie; mais, comme les

Romains avoient le foible de vouloir deſcendre des Troyens, que leurs Hiſtoriens avoient adopté ce préjugé, Virgile a ſagement fait de ne point le contredire; il s'eſt concilié tous les ſuffrages en ſuivant dans l'Enéide une tradition autoriſée à Rome. Homère ſans doute avoit fait de même. Il avoit recueilli dans toute la Gréce qu'il avoit parcourue les traditions dominantes, ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, ce que l'on diſoit des Dieux & des héros; il a concilié ces récits autant qu'il lui a été poſſible, il les a embellis par des circonſtances & par des perſonnages de ſon invention; la vraiſemblance poëtique y a mis le ſceau de l'authenticité. Mais il n'eſt pas moins vrai que toutes ces traditions étoient auſſi fabuleuſes que celles des Romains & que celles de nos premiers hiſtoriens.

Il n'y a qu'a jetter les yeux ſur l'hiſtoire d'Athènes dans l'*origine des Loix, des Sciences & des Arts*, ouvrage très-ſçavant, très-judicieux, très-eſtimable à tous égards. On verra 1°. que l'auteur n'a pu apporter en preuve que le témoignage d'écrivains poſtérieurs de pluſieurs ſiécles, aux événemens dont ils parlent & auxquels ils ne tiennent par aucune chaîne. Il convient que les Grecs n'ont commencé que fort

tard à écrire l'Hiſtoire; ceux qui ont écrit les premiers ont donc été forcés de s'en tenir aux traditions populaires, & ces traditions ſont évidemment fabuleuſes. 2°. Le nom des Rois fabuleux fait une alluſion évidente à la phyſique ou à la géographie, & il n'en eſt pas de même de ceux dont l'exiſtence eſt conſtatée par les monumens. Auſſi ſouvent l'on eſt obligé de doubler les premiers pour leur ajuſter les événemens; voilà pourquoi l'on ſuppoſe parmi les Rois d'Athènes deux Cécrops, deux Pandions, &c. 3°. Il ſe trouve toujours entre ces Rois douteux & les Rois certains, un vuide qu'il eſt impoſſible de remplir, & l'Hiſtoire attribue à ces derniers, les mêmes actions que la fable met ſur le compte des premiers; ainſi les Rois d'Athènes, bien poſtérieurs à Cécrops, font les mêmes établiſſemens, les mêmes réglemens dont on dit que Cécrops eſt le premier auteur. 4°. Cela donne lieu à des Anachroniſmes monſtrueux : le conſeil des amphictions ſe trouve chargé de veiller à la conſervation du temple de Delphes, avant que la ville & le temple fuſſent bâtis. Ne vaudroit-il pas mieux regarder tous ces faits comme des réveries de la vanité des Grecs, qui vouloient, à quelque prix que ce fût, être fort anciens, dans un temps où ils étoient

étoient encore très-modernes, & qui pour ſoutenir cette prétention folle, ont tranſformé des montagnes & des rivieres en Rois qui les ont gouvernés ?

Voilà une partie des raiſons que l'on pourroit alléguer ſi l'on vouloit abſolument nier l'exiſtence des héros de la Gréce. Les Mythologues hiſtoriens étoient intéreſſés à ſupprimer ces raiſons ou à les affoiblir; on les rapporte ſans vouloir en tirer aucun avantage.

Car, encore une fois, le ſyſtême des allégories ne nous oblige point de révoquer en doute l'exiſtence des héros; en la ſuppoſant certaine, ils ont vécu dans un temps où la Gréce étoit barbare & à peu-près dans le même état où ſont aujourd'hui les Sauvages Américains, la reſſemblance entre les mœurs de ceux-ci & celles des héros, a fourni la matiere d'un ouvrage eſtimable (*a*). Il eſt impoſſible que dans ces ſiécles de ténèbres, on ait pu conſerver par des titres & des monumens le ſouvenir de la généalogie, des alliances, des exploits de ces hommes fameux, l'hiſtoire en a été forgée long-temps après leur mort ſur la topographie des lieux qu'ils ont habités ou qu'ils ont parcourus; il eſt temps d'en donner des exemples.

(a) Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafiteau.

Athènes, dit-on, fut fondée par Cécrops, originaire de l'Attique ſelon les uns, Egyptien ſelon les autres; & qui étoit tout-à-la-fois homme & ſerpent. Il avoit épouſé Agraule, fille d'Actæus; il en eut un fils appellé Eryſicthon, & trois filles, Aglaure, Herſé & Pandroſe. Il eut pour ſucceſſeurs Cranaüs, ſous lequel arriva le déluge de Deucalion & qui donna à l'Attique le nom de ſa fille Atthis; enſuite Amphiction, qui fut ſuivi par Ericthon. Il y eut conteſtation entre Neptune & Minerve, pour ſçavoir lequel des deux produiroit le plus excellent ouvrage & donneroit ſon nom à la nouvelle ville. Neptune frappa la terre de ſon trident, & en fit ſortir un cheval; ſelon Apollodore, il fit paroître une ſource d'eau dans le milieu de la citadelle: Minerve, d'un coup de lance, fit naître l'olivier que l'on voyoit encore pluſieurs ſiécles après dans le temple de Pandroſe, & remporta ainſi la victoire. Conſéquemment elle donna ſon nom *Athénè*, à la ville de Cécrops & promit d'y faire fleurir les ſciences.

Qu'il y ait eu réellement un ou pluſieurs Cécrops Rois d'Athènes, ou qu'il n'y en ait eu aucun, cela eſt égal. On ſoutient que ſon hiſtoire eſt une pure fable forgée après coup, en confondant la phyſi-

que, la topographie d'Athènes, & quelques faits peu intéreſſans, & en prenant les noms dans un faux ſens. On prie le lecteur de ſe prêter pour un moment à cette ennuyeuſe diſcuſſion.

Cécrops eſt la hauteur, ou la *croupe* de montagne ſur laquelle Athènes fut bâtie d'abord, où l'on plaça enſuite la citadelle, nommée *Acropolis* & *Cecropia*, à cauſe de ſa ſituation. C'eſt le même nom que Κροπί ou Κροφὶ, montagne d'Egypte dans Hérodote. Κρώπιτα, ſelon Héſychius, ſignifie lieux élevés. On ne peut méconnoître la reſſemblance entre *Cécrops* & *Scrupus* des Latins, qui déſigne une pierre ou un terrein raboteux. On a cru que Cécrops étoit Egyptien, en prenant Αἴγυπτος, lieu fermé, lieu environné d'une enceinte, pour le nom de l'Egypte. Κέκροψ Αἴγυπτιος, en vieux grec ſignifioit hauteur fermée ou entourée de murs. Par la même erreur on a regardé comme autant de chefs de colonies Egyptiennes Inachus, Danaüs, Ægialée, dont l'hiſtoire a été bâtie ſur le même fondement que celle de Cécrops.

Celui-ci épouſa Agraule, fille d'Actæus. Ἄγραυλον eſt compoſé de Ἄγρος, champ, campagne, & Ἄυλων, vallée; Actæus vient de Ἄκτη, rivage. Agraule, fille d'Actæus & femme de Cécrops, eſt donc une cam-

pagne ou terre baſſe, qui touchoit d'un côté la mer, & de l'autre la hauteur ſur laquelle on commença de bâtir Athènes. Comme cette montagne étoit eſcarpée d'un côté par le bas, en prenant Τράχων lieu eſcarpé pour Δράκων un ſerpent, on a dit que Cécrops avoit le bas du corps d'un ſerpent. On racontoit encore la même choſe d'Erichton, ſucceſſeur de Cécrops, parce qu'Ἐρίχθων, à la lettre *terrein élevé*, déſignoit le même lieu de Cécrops; voilà comme il étoit devenu ſon ſemblable & ſon ſucceſſeur. Nous reverrons plus d'une fois la même équivoque.

Cécrops & Agraule eurent pour enfans, 1°. Eryſichton, c'eſt-à-dire, tiré de la terre ou fruit de la terre. 2°. Aglaure, bon vent ou bel air. 3°. Herſé, la roſée. 4°. Pandroſe, la pluie. On peut trouver la ſignification de tous ces noms dans les dictionnaires grecs les plus communs. Il eſt aiſé de voir par cette poſtérité, quels perſonnages c'étoit que Cécrops & Agraule; elle nous fait comprendre que la plaine entre la hauteur d'Athènes & la mer, étoit cultivée; qu'avec le ſecours d'un bon air, de la roſée & de la pluie, il y croiſſoit du grain.

La fable de Neptune qui fait ſortir de la terre, de l'eau, ou un cheval, eſt bâtie ſur l'équivoque du mot Ἵππος, qui peut ſigni-

fier une fontaine & une monture. Comme Neptune eſt le Dieu des eaux, il eſt auſſi le pere des fontaines & des rivieres; ſelon le ſtyle ordinaire des Poëtes, celles-ci ſont toutes filles de l'Océan. Mais en confondant *Hippos* de l'eau, avec *Hippos* cheval, on a dit que le cheval étoit une production de Neptune. La même équivoque a donné lieu à une infinité de fables que l'on verra dans les remarques ſur Héſiode: en expliquant celle de Minerve, on dira pourquoi l'olivier lui étoit conſacré & pourquoi la ville d'Athènes l'avoit choiſie pour Divinité tutélaire.

L'hiſtoire des ſucceſſeurs de Cécrops n'eſt pas moins authentique ni moins grave que la ſienne. Selon Hérodote, les anciens Athéniens furent nommés *Cranai* & *Cécropides*, c'eſt-à-dire, habitans d'une hauteur; on en a vu la raiſon: mais les Grecs poſtérieurs aimerent mieux rapporter ces noms aux Rois Cécrops & Cranaüs. Ἀτθίς, l'Attique, fait évidemment alluſion au ſubſtantif Ἀκτή, rivage, comme Strabon l'a obſervée, parce qu'elle eſt environnée de la mer, & non pas à une prétendue Nymphe Attis. Ἀμφικτίων, autre nom de Roi, eſt compoſé de Ἀμφὶ, *Circùm*, & de κτίω, pour κτίζω, *Habito*, d'où vient κτίτης, *Habitator*; il déſigne les Colons de

l'Attique ou ceux qui habitoient autour d'Athènes.

Par-là on conçoit ce que c'étoit que le conſeil des Amphictions, ſi fameux dans l'hiſtoire de la Gréce; c'étoit dans ſon origine l'aſſemblée de la Commune, des habitans de la campagne avec ceux d'Athènes; mais les hiſtoriens qui veulent que tout ſoit grand & pompeux chez les Grecs, en ont fait un conſeil auſſi reſpectable dès ſa naiſſance, qu'étoit le ſénat Romain après la ſeconde guerre Punique. Ils ont fait de même de l'Aréopage. Mars, dit-on, tout Dieu qu'il étoit, fut obligé de comparoître à ce tribunal pour un homicide. Cette fable a été imaginée à l'occaſion d'un uſage aſſez ſingulier. Les Athéniens, pour témoigner plus d'horreur de l'homicide, faiſoient le procès à la hache qui avoit ſervi à tuer un homme; & comme Ἄρης, Mars, ſignifie auſſi le fer & tout inſtrument tranchant, la hache ainſi pourſuivie criminellement, eſt Mars jugé pour un homicide (*a*).

Il n'eſt pas une ſeule des villes ſur laquelle on n'ait forgé des hiſtoires ſemblables à celle d'Athènes, la lecture de Pauſanias ſuffit pour en convaincre tout homme non prévenu; cet hiſtorien convient lui-même en plus d'un lieu de la vanité des

(*a*) Pauſan. l. 1, c. 28.

Grecs ſur cet article. C'eſt la topographie de ces villes & des environs que l'on a donnée dans la ſuite pour la généalogie de leurs Rois & de leurs fondateurs.

On voudra bien en ſouffrir encore un exemple. Voici ce que les Argiens racontoient ſur la fondation de leur ville. Inachus, Roi du pays, donna ſon nom à un fleuve qu'il conſacra à Junon; ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Céphiſe, Aſterion & Inachus ſon propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui diſputoient à qui auroit cette contrée ſous ſon empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon. Neptune en eut du reſſentiment, & pour ſe venger, il mit tous ces fleuves à ſec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus ni les autres, ne purent donner d'eau que tout au plus dans la ſaiſon où les pluies ſont abondantes. En effet, durant la ſéchereſſe de l'été, il n'y a dans cette contrée que le marais de Lerne qui ne manque point d'eau (*a*). C'eſt ce qui avoit fait donner à la ville d'Argos, le ſurnom de *Dipſium*, la ville qui a ſoif; c'eſt ce qui avoit rendu ſi célèbre chez les Argiens le culte de Ju-

(*a*) Pauſan. l. 2, c. 15. Strabon, l. 8, contredit le récit de Pauſanias, mais il convient que dans les temps de ſéchereſſe les Argiens tiroient de l'eau de leurs puits qu'ils attribuoient aux Danaïdes.

piter & de Junon, Dieux de la pluie. Ces peuples ſurpris de ce que leurs rivieres manquoient d'eau, tandis qu'il y en avoit tant chez leurs voiſins, forgerent cette fable pour en rendre raiſon. On voit par-là combien la généalogie des deſcendans d'Inachus, ſi ſçavamment débrouillée par les Mythologues hiſtoriens, mérite de conſidération.

Une deſcription de l'ancienne Gréce, encore plus exacte que celle de Pauſanias, une carte géographique du même pays, encore plus détaillée que celle de M. Danville, s'il étoit poſſible d'en faire une, ſeroient la meilleure clef pour l'explication des fables héroïques : une carte même de la Gréce moderne, où les moindres objets ſeroient marqués, pourroit y contribuer. Mais ſi l'hiſtoire même des héros n'eſt ſouvent qu'un tableau groſſier de la nature, que doit-on penſer de celle des Dieux ?

Les Grecs avoient tellement défiguré leurs origines, qu'ils ne comprenoient plus le ſens des divers noms de leur Nation. Ils avoient imaginé autant de Rois ou de Chefs de colonie qui n'ont exiſté probablement que dans le cerveau des Poëtes. Si on les a nommés *Iones*, c'eſt à cauſe d'un certain Ion, fils de Xuthus, qui régna dans l'Attique. *Achæi*, *Achivi*, vient d'Achæus ;

chæus, frere du précédent : *Dores*, de Dorus, fils de Neptune & d'Alope : *Hellenes*, de Hellen, fils de Deucalion : *Pelaſgi*, de Pelaſgus, fils d'Arcas : *Myrmidones*, dans Homère, de Μύρμος, fourmi, parce que Jupiter, pour peupler la Gréce, changea des fourmis en hommes. Le Péloponnèſe a tiré ſon nom de Pélops, fils de Tantale. C'eſt dommage ſans doute que tous ces héros dont on a raconté de ſi merveilleuſes aventures, reſſemblent ſi fort à des perſonnages en l'air. Les premiers Grecs, peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe, ni aucun lien de ſociété, ſi nous en croyons Thucydide, étoient bien éloignés d'avoir des Rois.

Dans les Ecrivains ſacrés, la Gréce & les pays voiſins ſont nommés les Iſles, les pays maritimes, non-ſeulement à cauſe du grand nombre des Iſles de l'Archipel, mais encore parce que la Gréce eſt bordée de mers preſque de toutes parts; les noms précédens ne ſignifient pas autre choſe.

Le premier qui ait conduit une colonie dans ces contrées, eſt appellé *Javan*, & ce nom déſigne en hébreu, de la boue, du limon, par conſéquent un pays aquatique : Pauſanias, *l.* 6, *c.* 21, parle d'une riviere *Iaon*, dans l'Elide. En prononçant Ἰων, comme les Grecs qui n'ont point d'J,

ni d'V conſonne, au lieu de *Jaon* ou *Javan*, l'on n'en change point la ſignification, puiſqu'Ἴων eſt le nom de pluſieurs lacs ou rivieres, non-ſeulement de la Gréce, mais encore des autres pays du monde. Pauſanias au même lieu, c. 22, fait mention d'une fontaine d'Elide, nommée les nymphes Ionides. Ion, eſt, dit-on, fils de Xuthus & de Creüſe; Ξυθὸς, dans Héſychius, ſignifie humide; on conçoit ce que c'eſt que ſon épouſe: Creüſe eſt une fontaine de Béotie dans Strabon, l. 9.

Achæi, *Achivi*, eſt formé de *ach* qui eſt le nom générique d'eau dans toutes les langues. Ἀχαΐη, fontaine de Meſſenie dans Pauſanias, Ἀχαλος, riviere de Scythie; *Acheloüs*, *Achates*, *Acheron*, *Acheruſia Palus*, & une infinité d'autres noms grecs, viennent de la même ſource.

Dores eſt le même que Doris, l'un des noms de la mer dans Héſiode: voilà pourquoi on a ſuppoſé Dorus, fils de Neptune & d'Alope, celle-ci eſt une fontaine d'Eleuſine, ſelon Héſychius; *Hellopiæ* dans Pline, ſont des eaux chaudes de l'Iſle d'Eubée.

Hellen, *Hellennes*, déſignent encore les eaux & la mer. Ἑλένη, eſt un vaſe ou un lieu profond. Il y avoit près de Corinthe, une fontaine appellée les bains d'Hélene,

où jamais Hélene n'avoit mis les pieds (*a*). *Elané* eſt l'ancien nom d'un lac du Gévaudan; *Alen*, riviere d'Angleterre; *Alaine*, riviere du comté de Bourgogne; Pauſanias cite une riviere *Alens*, en Ionie. On ſuppoſe Hellen, fils de Deucalion: Deucalion & Pyrrha ſont deux petites iſles ou deux rochers du golphe de Magnéſie (*b*); il eſt probable que dans un naufrage quelques perſonnes ſe ſauverent ſur ces deux éminences; de-là on a fait deux fables: la premiere, que Deucalion & ſon épouſe avoient repeuplé le monde après un déluge; la ſeconde, qu'ils avoient délivré ceux qui fuyoient les Centaures. Δεύκαλιον, ſignifie Pierre mouillée, & πυρρὰλα, élévation ou éminence. Voyez Héſychius.

Pelaſgi, vient évidemment de Πέλαγος, la mer; & comme ce nom a été donné tantôt aux habitans du Péloponnèſe, tantôt à ceux de l'Attique, d'autres fois à ceux de l'Ionie, l'on a regardé ces Pélaſges comme un peuple vagabond, qui avoit d'abord habité le Péloponnèſe, enſuite l'Attique, & enfin l'Ionie.

Myrmidones, dans Homère, ſignifie peuple nombreux: Μυρμιδόνων, qui exprime en grec une fourmiliere, déſigne auſſi une

(*a*) Pauſan. l. 2, c. 2.
(*b*) Strabon, l. 9, pag. 419.

grande quantité : nous parlons de même dans notre langue. Voilà comme les Grecs ſont nés des fourmis.

Le Péloponnèſe étoit nommé par les anciens, *Apia* & *Pelaſgia*; Ἄπια γὴ, ſelon Héſychius, ſignifie pays reculé, parce que le Péloponnèſe eſt comme ſéparé de la Gréce par l'Iſthme de Corinthe : *Pelaſgia* vient d'être expliqué. On l'appelle aujourd'hui *Morée* de *mor* ou *morre*, la mer, dans les langues du nord. Les Grecs qui en dérivoient le nom de Pélops, ajoutoient que celui-ci étoit fils de Tantale. Or Tantale eſt un marais de Phrygie ſelon Pauſanias. De-là eſt venue la fable de Tantale plongé dans les eaux. Il étoit fils de Jupiter & de Pluto, c'eſt-à-dire, fils de la pluie & d'un lieu profond (*a*). Toutes ces généalogies ſe ſoutiennent & nous préſentent toujours les mêmes objets.

La Gréce & ſes différentes contrées ont donc tiré leurs noms de leur ſituation & non pas des premiers Colons qui les ont habitées; ce ſeroit plutôt ceux-ci qui auroient emprunté le leur du pays dans lequel ils demeuroient. » Les noms de lieux, » dit un judicieux Ecrivain, ſont eux-mê» mes, comme il eſt aiſé de le remarquer

(*a*) Pauſanias, l. 8, c. 7; & l. 2, c. 22.

» en tous les pays & en toutes les langues,
» dérivés de leur poſition phyſique, des pro-
» ductions du terroir, de quelque qualité na-
» turelle ou accidentelle à l'endroit « (*a*).
Nous aurons ſouvent occaſion de remarquer la juſteſſe de cette obſervation, & peut-être de la confirmer (*b*).

N'y a-t-il donc pas lieu de regretter la peine que ſe ſont donnée les Sçavans les plus habiles, pour fixer l'époque de la naiſſance, du régne, des exploits de tous ces héros fabuleux? A ſuppoſer qu'ils aient véritablement exiſté, c'eſt beaucoup que les Grecs poſtérieurs aient pu en conſerver ſeulement le nom.

Il eſt à propos de prévenir une objection. Accordons-le pour un moment, dira-t-on; la tradition des villes grecques, les fables des Poëtes, le culte fondé ſur ces fables, ne prouvent point l'exiſtence des héros; mais de notre aveu, ces fables allégoriques ne la détruiſent pas non plus. Ils peuvent avoir vécu, quoique dans la ſuite on ait compoſé leur hiſtoire ſur la topographie de la Gréce. Donc de même quand on réuſſiroit à tourner toutes les fables des Dieux en allégories, cela ne démontreroit

(*a*) Traité de la formation méchan. des langues, tom. 2 pag. 299.

(*b*) Strabon a penſé de même, l. 9, pag. 391.

point que les Dieux n'ont pas été des hommes vivans.

Je conviens qu'à enviſager uniquement la nature des fables, elles ne démontrent ni la réalité ni la fauſſeté des perſonnages qui en ſont l'objet ; elles ſuffiſent ſeulement pour nous en faire douter; mais il ne faut pas ſéparer cette conſidération d'avec les autres preuves qui montrent ce que c'étoit que les Dieux du Paganiſme. 1°. Les mêmes témoignages qui peuvent nous perſuader que les héros étoient des hommes, nous enſeignent clairement que les Dieux n'en étoient pas, puiſqu'ils les ont expreſſément diſtingués. 2°. Il n'eſt pas étonnant que les Grecs, après avoir déifié tous les êtres naturels, en ſoient venus juſqu'à rendre les honneurs divins à des hommes; on a montré la connexion de ces deux erreurs; mais il eſt inconcevable que le Polythéiſme ait commencé par la derniere. 3°. Les circonſtances des fables nous obligent de faire la même diſtinction. Que deux héros tels que Bacchus & Hercule, aient vécu l'un à Thebes, l'autre à Tirynthe, il n'y a rien là que de naturel; mais ſi les Dieux ſont des hommes, comment s'eſt-on aviſé de placer Jupiter & Junon dans les airs, Neptune dans la mer, Pluton dans les enfers? Il n'eſt pas néceſſaire de répéter les

autres raiſons que l'on a données pour prouver que les Dieux n'ont jamais été des hommes. 4°. Quand, à toutes ces raiſons, l'on ajoute l'examen des fables, & que l'on montre qu'elles ſont évidemment une peinture groſſiere de la nature; cette conſéquence tirée d'un fait déja prouvé & vérifié dans le détail, devient une nouvelle preuve pour tout lecteur non prévenu.

CHAPITRE XIV.

Quatriéme conſéquence: les Fables grecques ne ſont point venues d'Egypte ni de Phénicie.

LES partiſans du ſens hiſtorique des fables ſoutiennent qu'il eſt ſurvenu un changement dans la Religion des Grecs, lorſqu'ils commencerent à ſe réunir en corps de ſociété; nous le ſuppoſons de même: nous montrerons qu'Héſiode l'enſeigne en termes aſſez clairs; & cette révolution par laquelle a commencé le culte de Jupiter & des autres Dieux, eſt, ſelon nous, la troiſiéme époque de la Religion grecque. Reſte à examiner quelle part les étrangers ont pu y avoir. La nouvelle forme que l'on donna au culte public, les fables que l'on §. 1.

y mêla, furent-elles empruntées des colonies arrivées d'Egypte, comme M. l'Abbé Banier le prétend ſur l'autorité d'Hérodote, ou des négocians Phéniciens, comme Bochart & le Clerc l'ont penſé? Jamais queſtion ne fournit une plus ample matiere de doutes & de diſputes.

§. 2. Il faut convenir d'abord que la date du changement dont nous parlons, qui eſt la fondation des premieres villes & des plus anciens états de la Gréce, eſt une circonſtance favorable au ſentiment de ces auteurs. Dans le même temps, ou à peu près, Sicyone fut fondée par Ægialée, Inachus donna naiſſance à la ville & au royaume d'Argos, Cécrops, à celui d'Athènes; ce ſont, à ce que l'on dit, trois Egyptiens: Cadmus avec une colonie de Phéniciens, vint bâtir Thèbes dans la Béotie, c'eſt l'opinion commune. Par conſéquent le commencement de l'idolâtrie grecque ſe rencontre juſte avec l'arrivée de ces étrangers.

§. 3. Mais il s'en faut beaucoup que l'on puiſſe fixer certainement la date de l'arrivée de Cadmus, d'Inachus & des autres, ni indiquer le lieu de leur origine. Selon Bochart, Cadmus eſt un des Chananéens chaſſés de la Paleſtine par Joſué; or au temps des guerres de Joſué, il y avoit déja

plus de 500 ans que les premieres villes grecques étoient bâties. Si nous en croyons les anciens auteurs orientaux, cités par Hérodote dans le préambule de ſon Hiſtoire, & qu'il ne contredit point, les Phéniciens ſont venus pour la premiere fois dans la Gréce, peu après la fondation d'Argos, & ils y commirent des hoſtilités, puiſqu'ils enleverent Io, fille d'Inachus, Roi & fondateur d'Argos. Ces auteurs ajoutent que juſqu'à la guerre de Troye, les Grecs n'avoient eu aucune relation avec les Aſiatiques, que par des rapines & des brigandages mutuels: eſt-il probable que dans ces temps-là même une colonie de Phéniciens ſoit venue s'établir dans la Béotie, que les Grecs aient reçu leur Religion & leurs Loix, d'une Nation qu'ils devoient regarder comme ennemie?

Sicyone, dit-on, doit ſon origine à Ægialée; ce nom ſignifie hauteur près de la mer, c'eſt la ſituation de Sicyone, & il déſignoit autrefois toute la contrée nommée dans la ſuite *Achaïa*. Argos fut bâtie par Inachus, & Inachus eſt la riviere qui baignoit les murs d'Argos. Thèbes fut édifiée par Cadmus, & la montagne ſur laquelle la citadelle de Thèbes étoit aſſiſe, s'appelloit Cadmus ou Cadmé (*a*). Cé- §. 46

(*a*) Voyez les remarques ſur le ℣. 490. de la Théogonie.

crops ſignifie la *Croupe*, la hauteur où la ville d'Athènes fut placée d'abord. Voilà des fondateurs bien ſuſpects.

Si l'on s'en rapporte à l'ancienne tradition de ces villes, que Pauſanias nous a conſervée, elles devoient leur naiſſance à des hommes du pays même, à des Pélaſges, non à des étrangers; & cette tradition eſt beaucoup plus probable que la précédente. Qu'eſt-ce que les Phéniciens ou les Egyptiens ſeroient venus faire dans un pays encore déſert, chez des peuples ſauvages qui n'avoient ni villes, ni ſociétés, ni commerce?

Le ſçavant auteur qui a recherché *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, a prouvé par pluſieurs témoignages (*a*) que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, & regardoient les navigateurs comme des impies; qu'ils manquoient de matériaux pour conſtruire des vaiſſeaux; que contens des productions de leur pays qui fourniſſoit abondamment à tous leurs beſoins, ils ne s'occupoient point de commerce, qu'ils avoient pour maxime de ne point ſortir de leur pays. Ils perſiſterent dans cet uſage juſqu'au régne de Séſoſtris, c'eſt-à-dire, plus de 400 ans après la fon-

(*a*) Voyez les remarques ſur le ℣. 490. de la Théogonie, tome 2, l. 4, art. 2, pag. 233; tome 4, l. 4, ch. 1.

dation des premieres villes grecques. Comment avec ces principes a-t-on pû croire que les Grecs devoient la fondation de leurs villes aux Egyptiens ?

La ſituation ſeule de ces villes dépoſe §. 5.
contre l'origine qu'on leur attribue. Des Egyptiens accoutumés à cultiver les campagnes arroſées par le Nil, auroient choiſi des plaines ſur le bord des rivieres; les Phéniciens livrés au commerce, auroient occupé les ports & le rivage de la mer; point du tout: les premieres villes grecques, Athènes, Argos, Thèbes, Sicyone furent placées d'abord ſur des montagnes & ſur des rochers, comme les vieux châteaux bâtis lorſque l'Europe étoit ravagée par des troupes de brigands.

Auſſi Diodore de Sicile, moins crédule qu'Hérodote, a-t-il révoqué en doute ces tranſmigrations d'Egyptiens dans la Gréce dont ces peuples ſe vantoient; » nous ne » les voyons ſoutenues, dit-il, d'aucune » preuve aſſez ſenſible, ni atteſtées par » aucun monument aſſez certain « (*a*).

Suppoſons néanmoins l'opinion com- §. 6.
mune mieux établie. Eſt-ce aſſez pour prouver que ces colons étrangers ſont les auteurs de la Religion grecque ? Il faudroit prouver encore qu'à l'arrivée de ces

(*a*) Diod. tome 1, pag. 60.

colonies dans la Gréce, les Egyptiens & les Phéniciens étoient déja idolâtres; & cela n'eſt pas aiſé. Pluſieurs chronologiſtes placent les commencemens de Sicyone à l'an 1915 du monde, plus de 150 ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. A la date même de ce voyage, l'Ecriture ne nous montre encore aucun veſtige d'idolâtrie chez les Egyptiens ni chez les Chananéens; elle nous inſinue au contraire, que les uns & les autres connoiſſoient & adoroient le vrai Dieu.

A la vérité, la plûpart des chronologiſtes modernes rapprochent de pluſieurs ſiécles la fondation des villes grecques, & ſuppoſent Cécrops contemporain de Moyſe. Nous n'en ſommes pas plus avancés. Selon Pauſanias (*a*), Cécrops eſt le premier qui ait fait adorer Jupiter comme Dieu ſuprême; mais Jupiter n'étoit point le Dieu ſuprême des Egyptiens, c'étoit Oſiris, & ces deux Dieux n'ont rien de commun. La Religion grecque n'eſt donc point celle des Egyptiens; & il s'en faut beaucoup que le ſyſtême que nous examinons, ſoit fondé ſur des faits poſitifs.

§. 7. Comme rien n'eſt ſi incertain ni ſi fabuleux que l'hiſtoire des premiers temps de la Gréce, cherchons d'autres fondemens

(*a*) Diod. tome 3, l. 8, c. 2, page 210.

pour appuyer nos conjectures. Une queſtion ſe préſente d'abord. Si les Grecs ont reçu l'idolâtrie des Egyptiens ou des Phéniciens, de qui ceux-ci la tiennent-ils eux-mêmes? de perſonne, ils en ſont les auteurs. Mais ſi les peuples de l'Egypte & de la Phénicie ont pu ſe former une fauſſe Religion ſans aucun ſecours étranger, on ne voit pas pourquoi ceux de la Gréce n'ont pas pu en faire autant. Si les premiers, policés plutôt, ont été aſſez aveugles pour avoir des idées abſurdes de la Divinité, ce n'eſt pas une merveille, que les ſeconds, placés dans les mêmes circonſtances, aient eu le même malheur. Nous avons montré que l'on a paſſé de la vérité à l'erreur par une progreſſion facile, & en ſuivant le fil des idées qui viennent naturellement à l'eſprit des peuples groſſiers. Il eſt donc à préſumer que les Grecs ont ſuivi pour s'égarer, la même route dans laquelle d'autres s'étoient déja écartés avant eux, & que l'on doit aſſigner la même origine aux rêveries des uns & des autres. Nous avons fait voir que les idées des ſauvages de l'Amérique ſont conformes à celles des Egyptiens; les ont-ils puiſées en Egypte? ſi les Dieux nouveaux des Grecs ont été formés ſelon la même méthode que les Dieux Titans ou les Dieux anciens des

Pélaſges, comme on eſpére de le montrer ; ceux-ci étant originaires de la Gréce, il n'y a pas lieu de croire que leurs ſucceſſeurs ſoient des Dieux étrangers.

§. 8. Nous trouvons, il eſt vrai, en Egypte, en Phénicie, auſſi-bien qu'en Gréce, un Jupiter, un Saturne, une Vénus, ou du moins des perſonnages qui leur reſſemblent ; qu'en doit-on conclure ? que ces Dieux prétendus n'ont vécu nulle part, que ce ſont des noms allégoriques, des emblêmes, pour déſigner les mêmes idées & les mêmes objets, pour exprimer des notions familieres à tous les peuples.

§. 9. De ce qu'un culte paroît ſemblable, & cependant plus ancien dans l'Egypte ou dans la Phénicie que dans la Gréce, ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour juger qu'il a paſſé d'un peuple à l'autre ; c'eſt néanmoins le ſeul argument d'Hérodote & de ceux qui l'ont ſuivi. Pour en ſentir le foible, il ſuffit de réfléchir à l'abus que l'on en a fait ſur un point très-important. Parce que l'on a cru appercevoir dans la loi de Moyſe, quelques cérémonies approchantes de celles que l'on ſçait avoir été pratiquées en Egypte, quelques Sçavans ont affecté d'en conclure que ce ſaint légiſlateur n'avoit fait que copier les rites Egyptiens & appliquer au culte du vrai

Dieu, ce que l'on faiſoit ailleurs pour honorer les Idoles. L'Auteur de l'Hiſtoire du ciel a réfuté ſolidement cette aſſertion téméraire; il a fait voir que les pratiques principales ordonnées aux Juifs, avoient été en uſage chez tous les peuples, avant même la naiſſance de l'idolâtrie, que c'étoit des reſtes de la Religion primitive ſortis de la famille de Noé, des rites obſervés par nos premiers parens; que les idolâtres en les copiant en avoient perverti l'intention: que Moyſe au contraire les avoit rappellés à leur ancienne deſtination & à leur premier objet. Il eſt fâcheux que ce judicieux Ecrivain ait oublié ſes propres principes. Parce qu'il a trouvé chez les Grecs des idées & des uſages ſemblables à ceux d'Egypte, il a conclu que l'idolâtrie grecque étoit empruntée des Egyptiens. Il devoit ſentir mieux qu'un autre le défaut de ce raiſonnement. Les idées des Grecs, quoïque fauſſes, ont été communes à tous les peuples ignorans, même aux ſauvages; ce ſont ou des erreurs populaires dont quelques-unes ſubſiſtent encore, ou des vérités triviales groſſiérement exprimées & entendues: & nous avons montré que l'on ne pouvoit manquer de tomber dans ces égaremens, dès que l'on a eu perdu de vûe cette premiere

vérité : qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, créateur, conſervateur, & ſouverain maître de l'univers.

§. 10. La prétendue conformité des perſonnages n'eſt ſouvent qu'apparente, & quand elle ſeroit plus parfaite, elle ne prouveroit rien. Nous ne connoiſſons la croyance & les uſages des autres nations que par le canal des Ecrivains grecs ; or, tout eſt grec entre les mains de ceux-ci. Lorſqu'ils nous parlent des Divinités étrangeres, ils les rapprochent tant qu'ils peuvent de leurs propres Dieux. Orus étoit peint en Egypte ſous la figure d'un enfant ; Hérodote ſe perſuade que c'eſt Apollon, parce que les Grecs repréſentoient celui-ci comme un jeune homme. Iſis avoit un grand nombre de mammelles ; c'eſt donc la même que Cérès, dont le nom ſignifie nourrice ou nourriture. Oſiris avoit quelques ſymboles ſemblables à ceux de Bacchus, c'eſt donc le même perſonnage. Telle eſt la méthode des Grecs. Avec cette prévention, leur autorité eſt-elle d'un grand poids pour nous inſtruire de ce qui regarde les Dieux des autres Nations ?

§. 11. Il paroît qu'Oſiris eſt le ſoleil ; Σείριος chez les Grecs, déſigne ce même aſtre & la canicule. Iſis eſt la terre ; c'eſt l'hébreu *Iſſis*, le bas, le fondement. Servius, ſur le

le 8e livre de l'Enéide, nous apprend qu'il ſignifioit la même choſe en Egyptien. Orus, leur fils, eſt la fécondité ou le travail qui la produit. Son nom peut ſignifier ou le labourage ou les fruits de la terre; & il a du rapport avec Ὥρα en grec, la fleur de jeuneſſe & la beauté des fruits. Les Egyptiens vouloient exprimer par ces trois figures, que le ſoleil eſt le principe de la fécondité de la terre & des ſuccès du labourage; ce n'eſt pas un grand myſtere. De même, ſelon les Grecs, Cérès, l'agriculture ou la fertilité, eſt fille de Rhéa, la terre & de Saturne, le ciel ou le temps; mêmes idées chez les deux peuples. Mais il n'eſt pas ſurprenant qu'avec quelque variété dans les ſymboles, ils ſe ſoient rencontrés dans une choſe auſſi ſimple & auſſi triviale.

§. 12. Les Egyptiens repréſentoient ſouvent leur Orus dans un van ou un panier, avec une figure de ſerpent, ſymbole de la vie. De même, les Athéniens plaçoient leurs enfans nouvellement nés dans un van, & ils les y étendoient ſur des ſerpens d'or. C'étoit, diſoient-ils, en mémoire de ce que Minerve avoit fait pour Erichton: donc ils avoient tiré cet uſage de l'Egypte. Tâchons de démêler le ſens de la fable, nous verrons qu'il n'a pas été beſoin de l'aller

chercher hors de la Gréce. Minerve ou l'induſtrie, pour faire vivre Erichton, c'eſt-à-dire, pour faire renaître le grain, (Erichton ſignifie tiré de la terre ou fruit de la terre,) inventa l'inſtrument pour le vanner & le ſéparer d'avec la paille. On ajoute qu'elle confia le van, le panier, le crible ou le coffre qui renfermoit Erichton, à Aglaure, le vent; à Herſé, la roſée, & à Pandroſe, la pluie. Cela ſe conçoit: c'eſt une hiſtoire des ſemailles groſſiérement entendues, d'où les Athéniens prirent occaſion d'imaginer que, pour aſſurer la vie à leurs enfans, il falloit les mettre dans un van (*a*) avec des figures de ſerpent. Ce n'eſt pas ſeulement parce que le mot hébreu ou égyptien qui ſignifie la vie, déſigne auſſi un ſerpent; que celui-ci a été pris par-tout pour le ſymbole de la ſanté, c'eſt encore parce qu'il eſt le plus vivace de tous les animaux; tellement qu'étant

(*a*) Il ne faut pas ſe perſuader que les anciens miſſent leurs enfans dans des berceaux faits comme les nôtres: ils les plaçoient dans des eſpéces de corbeilles ou de paniers creux; d'où eſt venu le latin *Cunæ*, *Cunabula*. Les Laboureurs qui avoient de ces paniers pour mettre leur grain ou pour le vanner, s'en ſervoient auſſi pour coucher leurs enfans. Cet uſage fort ſimple dans ſon origine, fut regardé comme myſtérieux, lorſque les fables eurent tourné la tête aux Grecs. On a vû de pauvres gens placer leurs enfans dans un morceau d'écorce de chêne deſſéché: peut-être eſt-ce là l'origine de la fable qui a dit que les premiers hommes étoient nés des chênes.

coupé en pluſieurs morceaux, il continue de remuer pendant long-temps. De-là le ſerpent d'Epidaure, l'hiſtoire de ſon tranſport à Rome, &c. cette fable a donc pû naître en Gréce ſans avoir aucun rapport avec l'Egypte. Il en eſt de même de toutes les autres.

Pour raiſonner conſéquemment & par §. 13.
analogie; de même que les fables Egyptiennes ont pu venir de l'abus des hiéroglyphes qui peignoient aux yeux des peuples les opérations de la nature ou les uſages de la ſociété, de même la mythologie grecque eſt née des équivoques du langage qui peignoit les mêmes objets aux oreilles, & il n'a pas été néceſſaire que ces deux peuples empruntaſſent rien l'un de l'autre. De même encore que les Egyptiens ſe figurerent dans les ſiécles poſtérieurs, que leurs Dieux, Oſiris, Orus, &c. qui n'étoient que des perſonnages allégoriques, avoient été des Rois qui avoient gouverné autrefois l'Egypte; de même auſſi les Grecs après eux imaginerent que Cœlus, Saturne, Jupiter qui n'étoient que des emblêmes, avoient été des Princes qui avoient régné dans la Theſſalie. Même prévention, même erreur, même vanité par-tout.

Une nouvelle preuve que les Divinités §. 14.
Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, ne

ſont point les mêmes; c'eſt que les noms ſont fort différens. Si l'une ou l'autre de ces Nations avoit introduit chez les Grecs & les Romains, ſes propres Dieux, elle les eut fait connoître ſans doute ſous le même nom ſous lequel elle les adoroit, ou ſous des noms équivalens. Lorſque les Grecs dans les ſiécles poſtérieurs ont adopté quelqu'une des Divinités de l'Egypte, ils en ont ſcrupuleuſement conſervé le nom & les attributs. Dans les temples que les Athéniens, les Corinthiens, les Lacédémoniens avoient érigés à Iſis, à Sérapis, ces Dieux étoient repréſentés & honorés comme en Egypte; nous le voyons dans Pauſanias. Il eſt donc à préſumer que ſi les Grecs plus anciens en avoient reçu quelques autres, ils en auroient de même gardé les noms & les caractères. Point du tout. Ces noms que l'on ſuppoſe tous tirés des langues orientales, n'ont aucun rapport & ſignifient des objets totalement différens. Vénus, par exemple, étoit nommée chez les Phéniciens *Aſtarté*, & ce nom vient, dit-on, d'*Aſcherah*, *lucus*, bois ſacré. D'autres l'appelloient *Urania*, & c'eſt la même que Baaltis, la Reine des cieux. Aphrodité en grec, eſt dérivé ſelon le Clerc, d'*Aphradatah*, *ſeparata à viro*, ſelon l'hiſtoire du ciel, d'*Am-Pheroudoth*, *mater*

fructuum. Le latin *Vénus*, eſt une corruption de *Succoth-vénoth*, *tentoria puellarum*. Quelle relation y a-t-il entre ces noms divers? pas un ſeul qui exprime le caractère que l'on donnoit à Vénus. Par quel haſard ont-ils déſigné le même perſonnage?

Apollon étoit Orus chez les Egyptiens, le travail ou le labourage. Son nom grec Φοῖβός eſt le même que *Phé-oub*, bouche du fleuve ou du débordement, parce que le ſoleil en fondant les neiges des montagnes d'Ethiopie, fait déborder le Nil. Selon le Clerc, il vient de *Phé bo Hapollon*; *os in eo mirum*. Selon d'autres, *Apollon* vient de Ἀπολλύμι, il ſignifie *diſperdens* ou *deſtruens*. Il ſemble que tous ces noms ayent été donnés en rêvant.

Iſis, la terre, en Egypte eſt, dit-on encore, la même que Cérès ou Δημήτηρ. Celle-ci, ſelon le Clerc, eſt Dio, Reine de Sicile, qui apprit aux Grecs l'agriculture. Selon l'hiſtoire du ciel, Δημήτηρ eſt formé de *Dè Matar*, abondance de pluie. *Cérès*, nom latin, vient de *Kerets*, *confractio*, il ſignifie le bouleverſement du monde par le déluge; ou, comme veut le Clerc, de *Ghérés*, blé moulu. Cette méthode arbitraire d'expliquer les noms & de confondre les perſonnages, eſt moins propre à éclaircir la Mythologie qu'à la rendre plus obſcu-

re: ce n'eſt pas ſans raiſon que M. de la Barre l'a déſapprouvée. Pour que l'on puiſſe juger qu'une Divinité eſt la même chez différens peuples, il faut que tous ſes noms expriment la même choſe. Dès qu'on ne ſe tient pas à cette régle, on ne fait plus que deviner au haſard.

15. La reſſemblance même des noms n'eſt pas toujours une preuve concluante, lorſque le ſens n'eſt pas le même, & ſouvent elle a donné lieu a de groſſieres erreurs. En voici un exemple remarquable. Le nom *Iſis*, qui ſignifie le bas, la terre, déſigne auſſi la profondeur & les eaux: *Iſis* eſt une riviere de la Colchide, & il y en a une autre de même nom en Angleterre. Conſéquemment ce terme déſignoit un vaiſſeau chez les anciens Germains. Il y a lieu de préſumer qu'il ſignifioit la même choſe chez les Egyptiens par ces paroles de Lactance: *Iſidis navigium Ægyptus colit* (a). Comme les Germains rendoient une eſpéce de culte à ce ſymbole de la navigation ſous le nom d'Iſis, le judicieux Tacite en a conclu que les Germains adoroient l'Iſis Egyptienne, & l'on a diſſerté ſçavamment pour découvrir par quelle voie ce culte avoit pu pénétrer d'Egypte en Germanie. Parce que les Saxons appelloient *Irminſul*,

(a) Divin. Inſtit. l. 1, c. 2.

le Dieu ou le ſymbole qu'ils adoroient; en rapprochant ce terme du terme grec *Hermès*, on a conclu qu'ils adoroient Mercure.

Il en eſt de même de la reſſemblance des perſonnages. L'idolâtrie moderne des Indes, de la Perſe, des pays du Nord, de l'Amérique, eſt la même que l'ancienne idolâtrie Egyptienne; M. l'Abbé Banier en eſt convenu (*a*), & nous l'avons montré en détail. Croirons-nous pour cela que tous ces peuples ont reçu leurs Dieux de l'Egypte? Selon les Grecs, Io, fille d'Inachus, Roi d'Argos, eſt la même qu'Iſis chez les Egyptiens; la ſource de l'erreur eſt palpable. Io ou Ino, car il paroît qu'on a confondu ces deux noms, étoit une fontaine d'Argos; c'eſt le même nom que Ἰνὼς, marais de Laconie, dans Pauſanias (*b*), Inn, riviere d'Allemagne, Iſne, riviere de Suabe, &c. On a dit qu'elle étoit fille d'Inachus & d'Iſmene, parce qu'elle ſe déchargeoit dans l'une ou l'autre de ces deux rivieres; tout comme l'océan eſt appellé le pere des fleuves qui y conduiſent leurs eaux. Comme elle avoit deux ſources ou deux branches appellées en grec Κέρατα, des cornes; voilà Io changée en vache. On a fait la même fable du Nil

(*a*) Divin. Inſtit. tome 1, l. 5, c. 7, pag. 444.
(*b*) L. 3, c. 23.

& de l'Acheloüs changés en taureaux. Or, l'Iſis Egyptienne étoit ſouvent repréſentée avec une tête de vache; c'eſt donc la même choſe qu'Io; le reſte du parallèle eſt de même goût. Il ſe pourroit très-bien faire que la fontaine Ino eût été auſſi appellée Iſis, puiſque c'eſt un nom de riviere; la mépriſe dans ce cas étoit encore plus aiſée.

§. 17. Le peu que nous ſçavons des traditions & des rites de l'Egypte, eſt très-différent de ceux de la Gréce. Le culte des animaux & des productions de la terre, les hiéroglyphes ou figures ſymboliques, étoient des uſages univerſels chez les Egyptiens, & faiſoient une partie eſſentielle de leur Religion; nous n'en voyons aucun veſtige chez les Grecs. Il eut été à propos que les partiſans d'Hérodote nous donnaſſent quelque raiſon de cette différence.

§. 18. Embraſſerons-nous le ſentiment de Diodore de Sicile, qui accuſe Hérodote d'avoir inventé des fictions incroyables en parlant des Egyptiens, pour attirer ainſi l'attention de ſes lecteurs (*a*)? non aſſurément. Il eſt plus convenable de croire que cet hiſtorien a été dupe de la vanité des Prêtres d'Egypte. Il fut frappé de quelques rapports qu'il apperçut entre les Dieux Egyptiens & ceux de la Gréce: il en de-

(*a*) Diod. tome 1, pag. 149.

manda

manda la raiſon aux Prêtres, & ceux-ci ne manquerent pas d'aſſurer que toutes les Divinités grecques avoient pris naiſſance chez eux & y avoient été connues de tout temps; ils appuyerent cette aſſertion ſur des généalogies & des dates qu'ils forgeoient à plaiſir, Hérodote les crut ſur leur parole.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt §. 19.
qu'Hérodote & tous ceux qui l'ont ſuivi, en aſſurant que les Grecs ont tiré leurs Dieux de l'Egypte, ſe ſont retranché à eux-mêmes la ſeule preuve qui pouvoit nous convaincre du fait. Les Grecs, diſent-ils, après avoir fait cet emprunt, ont changé exprès les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des Dieux, pour faire croire qu'ils étoient nés chez eux. Dans cette ſuppoſition, que nous reſte-t-il pour vérifier ce prétendu tranſport des Dieux Egyptiens dans la Gréce? ſi l'on diſoit: les Divinités grecques ont même nom, mêmes attributs, même figure que les Dieux Egyptiens; donc ils ont été apportés de l'Egypte: la conſéquence ſeroit du moins vraiſemblable. Mais pour nous prouver l'identité des perſonnages, on commence par avouer qu'ils n'ont plus rien de commun. Comment n'a-t-on pas vû qu'en admettant cette altération faite à

deſſein, l'on retombe dans le ridicule que l'on reproche aux anciens Allégoriſtes? on ſuppoſe que les fables grecques ſont un ouvrage de réflexion, compoſé avec diſcernement; au lieu que c'eſt une ſuite d'erreurs enfantées par l'ignorance & par la bizarrerie du langage. Dans le temps que les Grecs eurent beſoin d'être inſtruits par des étrangers, ils n'en ſçavoient pas aſſez pour compoſer par étude, ou pour défigurer exprès un ſyſtême de Religion.

§. 20. Ceux qui ont ſoutenu que les fables grecques viennent de la Phénicie, ont-ils mieux rencontré, & nous donnent-ils de meilleures preuves de leur ſyſtême? Nous n'avons d'autre monument pour nous inſtruire de la Religion des Phéniciens, que le fragment de Sanchoniathon conſervé par Euſébe, & ce fragment n'eſt pas une tradition fort certaine. Il faudroit avoir vû l'original, pour juger ſi c'eſt l'auteur ou le traducteur qui a cherché à ſe rapprocher de la Mythologie grecque; car on ne peut pas y méconnoître cette affectation. Ce que les livres ſaints nous diſent des Dieux des Syriens & des Chananéens eſt fort obſcur; ceux qui en ont tenté l'explication, ſe ſont toujours dirigés ſur les fables grecques. Après avoir lû le livre de Selden, *de Diis Syris*, on eſt à peu près auſſi inſtruit qu'auparavant.

C'eſt une foible raiſon pour croire qu'une fable eſt Phénicienne, que des étymologies tirées bien ou mal de l'hébreu : l'envie de tout rapporter à cette ſource, ſemblent ſouvent avoir faſciné les yeux des Mythologues. Rien de plus connu des anciens que deux petits lacs de Sicile, appellés παλικοὶ, *Palici*, c'eſt-à-dire, deux creux d'eau : Αἰν, ſignifie de l'eau dans les noms Γ'λικα, Ε'λικὼν, Α'λικος, &c. qui ſont des noms de lacs ou des rivieres. On nommoit encore *Delli*, ceux de Sicile ; c'eſt le même nom que *Deulle*, riviere des Pays-bas, & *Andéle*, riviere de Normandie. Enfin on les appelle aujourd'hui *Nephti* ; c'eſt le même ſens. Comme l'eau en eſt minérale & ſulphureuſe, on crut que deux Génies en étoient les auteurs : on les nomma *les Freres Palices*, enfans d'Adranus, riviere voiſine ; on leur attribua la vertu de faire connoître les parjures, & on leur rendit un culte pompeux. Diodore de Sicile en fait une deſcription merveilleuſe dans ſon hiſtoire (*a*). » De ces deux lacs, » dit-il, s'élevent des étincelles qui paroiſ- » ſent ſortir d'une grande profondeur : on » diroit que ce ſont des chaudrons poſés » ſur un grand feu, & que l'eau qui en » déborde eſt elle-même enflammée. On §. 21.

(*a*) Diod. l. 11, c. 36, tome 3, pag. 165.

» n'oſeroit approcher de cet embraſement » pour en découvrir la cauſe; & la terreur » que cet objet imprime dans l'ame, y fait » reconnoître quelque choſe de ſurnaturel » & de divin «. L'origine de leur Divinité eſt fort ſimple, comme on voit; mais les Mythologues ont mieux aimé aller chercher ces deux perſonnages imaginaires en Phénicie, dériver leurs noms de l'hébreu *Palichin*, vénérables, leur donner pour pere Adramelech, l'un des Rois ou des Dieux des Chananéens (*a*). C'eſt de l'érudition dépenſée à pure perte & par engagement de ſyſtême.

§. 22. Soutiendrons-nous donc opiniâtrement que les Grecs n'ont reçu aucun de leurs Dieux des Egyptiens ni des Phéniciens? Non. Il y auroit de la témérité à prendre ce parti extrême dans une queſtion ſi obſcure, & cela n'eſt point néceſſaire pour maintenir la vérité de notre ſyſtême. Que tous les Dieux honorés avec Jupiter, ſoient éclos du cerveau des Grecs, ou que quelques-uns aient été apportés d'ailleurs, cela eſt fort indifférent pour décider de leur nature & du vrai ſens de leurs fables: puiſque par-tout on les a forgés à peu près de même.

§. 23. Eſſayons néanmoins s'il n'y a pas un

(*a*) Mythol. de Banier, tome 1, pag. 619.

moyen de diſtinguer les Dieux anciens des Grecs d'avec ceux qui ont pu venir des étrangers, Héſiode nous ſervira de guide. Il diſtingue des Dieux de deux eſpéces : les premiers, ſont les différentes parties de la nature, le ciel, la terre, la mer, les fleuves, le ſoleil, la lune, &c. ce ſont les Dieux anciens ou les Dieux Titans. On y doit ajouter encore les paſſions de l'humanité perſonnifiées ; comme Vénus, Néméſis, le Sommeil, la Diſcorde, les Furies, les Parques, la Mort, &c. auſſi Héſiode les fait naître tous ſous le régne de Cœlus ou de Saturne.

Les ſeconds ſont ceux que l'on ſuppoſoit auteurs des Sciences & des Arts ; ainſi Bacchus & Cérès n'ont préſidé à l'agriculture ; Vulcain, à la méchanique ; Mercure, au commerce ; Mars, à la guerre ; Minerve, aux ſciences ; les Muſes, à la poëſie ; Apollon & Eſculape, à la médecine ; les Graces au maintien extérieur, que quand on a commencé à cultiver ces talens divers. On a rendu un culte à Veſta & aux Dieux Larès, lorſqu'on a été réunis dans un foyer commun. Certains Dieux ſont auſſi devenus nouveaux par la nouvelle maniere de les enviſager. Ainſi on n'a cru que Jupiter étoit le Roi des Cieux ou le Roi des Dieux ; Pluton, le Roi des enfers ; Neptu-

ne, le Roi des mers, que quand on a vu des Rois exercer l'autorité dans les villes de la Gréce. Voilà pourquoi Héſiode place la naiſſance de tous ces Dieux nouveaux ſous le régne de Jupiter, & comme leur culte fut beaucoup plus pompeux que celui des Dieux anciens, & les fit preſque oublier, on a dit que Jupiter à la tête des nouveaux Dieux, avoit vaincu les anciens ou les Titans, & les avoit précipités dans le fond du Tartare.

Mais cette révolution ne prouve pas encore que ces Dieux nouveaux ſoient venus des pays étrangers. Les Grecs paroiſſent avoir reçu pluſieurs arts des Egyptiens & des Phéniciens; il eſt à préſumer qu'ils en ont reçu en même temps la Divinité à laquelle on attribuoit chacun de ces arts, à ſuppoſer qu'elle fut déja honorée en Egypte ou en Phénicie. La difficulté eſt de déterminer en détail ce que les Grecs ont inventé & ce qu'ils ont appris des autres Nations, & quelles Divinités ont été adorées ailleurs avant que de l'être dans la Gréce. Dans cette incertitude, ſoutenir que les Grecs ont emprunté des autres peuples le fond de leur Religion & toute leur Mythologie, c'eſt un ſyſtême dénué non-ſeulement de preuves, mais encore de vraiſemblance.

On peut cependant faire une objection. N'eſt-il pas probable que l'idolâtrie s'eſt gliſſée chez les Grecs adorateurs d'un ſeul Dieu, comme elle s'eſt introduite plus d'une fois chez les Hébreux ? c'eſt toujours par la communication avec leurs voiſins que ceux-ci ont adopté un culte étranger & oublié leur propre Religion. Mais il faut faire attention que le cas eſt fort différent. Que les Iſraëlites, réduits en ſervitude en Egypte, aient copié les mœurs de leurs maîtres : qu'ils aient ſouvent imité les Chananéens dont ils étoient environnés, dont l'exemple ſervoit à les ſéduire, dont les fêtes pouvoient les attirer ; on le conçoit aiſément. Mais que la Nation entiere des Grecs ait reçu les coutumes & les idées de quelques Egyptiens fugitifs ou de quelques négocians Phéniciens, cela ne ſe comprend plus : & indépendamment des autres preuves que nous avons données du contraire, cela eſt abſolument ſans exemple.

CHAPITRE XV.

Cinquiéme conſéquence ; utilité de la comparaiſon des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.

§. 1. QUAND il ſeroit encore plus évidemment démontré que les Phéniciens ni les Egyptiens ne ſont point les auteurs de la Religion grecque, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit inutile de chercher l'étymologie des noms des Dieux dans les langues orientales, comme M. de la Barre le prétend. Si l'on peut blâmer les Sçavans qui ont ſuivi cette méthode, c'eſt parce qu'ils l'ont fait ſur une ſuppoſition qui n'étoit pas prouvée d'ailleurs, & ſans être aſſujettis à aucune régle certaine. Il ſeroit encore à ſouhaiter qu'ils n'y euſſent pas eu recours ſans néceſſité, qu'ils n'euſſent point affecté de puiſer dans le Phénicien des étymologies forcées, peu naturelles & arbitraires, tandis que la langue grecque pouvoit en fournir de plus vraiſemblables. Les Poëtes n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; au temps d'Héſiode, les fables avoient déja plus de mille ans. La plûpart des noms propres étoient des termes ſurannés, com-

me ils le ſont parmi nous. Il faut donc quelquefois en chercher le ſens ailleurs que dans le grec ; & où le trouver, ſinon dans les langues plus anciennes ou dans celles qui ſont émanées de la même ſource ? Le phénicien, l'hébreu & le grec ayant été formés des mêmes élémens, le grec ancien devoit approcher davantage des langues orientales que le grec des ſiécles ſuivans. Les Latins ayant emprunté un grand nombre de termes du grec encore barbare, on peut en retrouver pluſieurs dans leur langage.

Si nous avions à faire l'hiſtoire des premiers temps de notre Monarchie, & qu'il nous fallut expliquer les noms propres des perſonnages, Merovée, Childeric, Dagobert, Hermengarde, Brunechilde, &c. ſeroit-ce dans la connoiſſance du françois moderne & dans nos dictionnaires, que nous trouverions beaucoup de ſecours ? Il nous faudroit des Gloſſaires de l'ancien Teuton ou des langues du nord qui en approchent. Telle eſt la néceſſité où nous ſommes à l'égard des noms propres des Dieux & des Héros ; c'eſt du vieux grec : on ne le parloit plus au ſiécle de Platon & de Démoſthéne. Les Dictionnaires formés ſur les écrits de ces derniers ſont inſuffiſans, il faut y ſuppléer par des Gloſſaires. §. 14

tels que celui d'Héſychius & par les langues des peuples voiſins de la Gréce.

§. 3. On continuera donc à ſuivre la méthode de Bochart & de le Clerc, en confrontant les langues, mais on le fera avec plus de réſerve, & en tâchant d'éviter les défauts dans leſquels ils ſont tombés. 1°. L'on aura recours aux langues de l'orient pour expliquer les noms des Dieux orientaux, Egyptiens ou Phéniciens; il eſt évident que le grec ſeul n'eſt pas propre à nous en découvrir le ſens. 2°. L'on s'en ſervira pour montrer la ſignification d'un mot grec, lorſqu'il eſt unique en cette langue; quand on ne peut pas y trouver des termes auſquels on puiſſe le comparer, alors on eſt forcé de recourir aux autres langues. 3°. Dans ce même cas on employera le latin pour expliquer le grec, ſur-tout lorſqu'on verra qu'un terme eſt évidemment le même dans les deux langues. 4°. L'on ne fera même point de difficulté de rapprocher les objets qui ſont certainement communs à tous les peuples. Quand un nom de montagne, par exemple, ou un nom de riviere, ſe trouve en Egypte, en Syrie, dans l'Ionie & dans la Gréce, en Italie & dans les Gaules, en Afrique, en Eſpagne, en Angleterre, en Allemagne, on peut croire ſans héſiter, que ce nom a la

même énergie chez tous les peuples de l'univers, quand même il y auroit une légere variété dans la prononciation. Quand on trouve Ἴον, riviere ou lac de Theſſalie, Ἴον, riviere d'Elide dans le Péloponnèſe, Yung, riviere de la Chine; Yonne, riviere de Bourgogne; Vionne, riviere du Vexin; Yane, riviere de Picardie; Vienne, riviere de Touraine; ces différentes inflexions de la même ſyllabe peuvent-elles empêcher d'aſſurer qu'elle a ſignifié de l'eau dans toutes les langues? Lorſque les Géographes nous citent huit ou dix montagnes nommées *Olympe* en différens pays, pouvons-nous douter que ce terme n'ait ſignifié hauteur ou élévation (*a*)? 5°. Lorſque le grec ſeul fournira un nombre ſuffiſant de termes de comparaiſon pour vérifier le ſens d'un mot, l'on s'abſtiendra de citer

(*a*) Ceux qui n'ont jamais examiné de près les anciennes langues, ſeront ſûrement révoltés de la multitude des ſynonimes que l'on y ſuppoſe. Eſt il vraiſemblable qu'il y ait eu 80 ou cent mots pour déſigner les eaux? voici ma réponſe. Par un recueil que j'ai été obligé de faire pour mon uſage de tous les noms connus de rivieres & de montagnes, je ſuis en état de montrer 1°. que d'environ 150 racines que l'on peut former par la combinaiſon des lettres de l'alphabet, il n'en eſt aucune qui n'ait été le nom de quelque montagne & de pluſieurs rivieres. 2°. Qu'il n'eſt aucun nom grec de riviere qui ne ſe retrouve dans quelqu'autre partie du monde. Je ne ſçai ſi ces deux faits paroîtront vraiſemblables; quant à moi ils me ſont démontrés. Je laiſſe aux Sçavans le ſoin d'en tirer les conſéquences.

les autres langues ; ce ſeroit alors un étalage d'érudition déplacé & inutile. Un Mythologue qui cherche le vrai, a dû les conſulter toutes, autant qu'il eſt poſſible, pour s'aſſurer de ſes conjectures, mais il doit épargner cette rébutante diſcuſſion au lecteur.

Enfin l'on ne perdra jamais de vûe ces deux principes : que le nom d'une Divinité doit exprimer ſon caractere & ſes fonctions : que lorſqu'elle eſt différemment nommée dans les diverſes langues, tous ces noms doivent avoir la même énergie, être ſynonimes ou équivalens ; autrement ce n'eſt plus le même perſonnage.

§. 4. Avec toutes ces précautions l'on ne laiſſe pas de ſentir combien l'explication de la mythologie doit paroître inſipide au commun des lecteurs, à ceux qui ne cherchent à s'inſtruire qu'en s'amuſant. Rapprocher, comparer, décompoſer des mots, diſſerter ſur des minuties de Grammaire, relever les fautes des Commentateurs & des Dictionnaires, on laiſſe cette occupation aux Gloſſateurs, perſonne ne leur envie la ſatisfaction qu'ils peuvent y trouver ; en vain l'on préſente au public le réſultat de tant de veilles, ſi l'on veut qu'il en partage l'ennui.

§. 5. Mais, en relevant avec beaucoup de li-

berté ce qui a paru défectueux dans les autres Mythologues, on ne prétend point diminuer l'eſtime qui eſt dûe à leurs ſçavans ouvrages. Il y auroit de l'ingratitude à les décrier après en avoir profité. En nous apprenant à comparer les langues, ils ont répandu un grand jour ſur une infinité d'objets, & nous ont mis en état de pouſſer les découvertes plus loin. S'ils ſe ſont trompés en pluſieurs choſes, c'eſt qu'il n'eſt pas donné aux yeux mêmes les plus clairvoyans de tout appercevoir d'abord. Peut-être que dans les remarques où l'on réfute leurs conjectures, on a pris quelquefois un ton qui ſemblera trop affirmatif, ſur-tout dans une matiere où l'on ne peut avoir que des probabilités. Mais on prie le lecteur de ſe ſouvenir que la répétition continuelle des correctifs deviendroit à la fin ennuyeuſe. Dès qu'un auteur a déclaré une fois qu'il propoſe ſes explications, non comme évidentes, mais comme plus vraiſemblables que les autres, perſonne ne doit plus être choqué de la liberté de ſes expreſſions.

On jugeroit donc mal de cet ouvrage & des intentions de l'auteur, ſi on ſe perſuadoit qu'il l'a entrepris en vûe de diminuer la réputation dont jouit à juſte titre celui de M. l'Abbé Banier. Ceux même qui

n'approuvent point ſon ſyſtême, lui auront toujours obligation. C'eſt un recueil très-ample, très-complet & très-judicieux de Mythologie, où l'on peut puiſer les raiſons & les preuves des différentes opinions. On ne donne celui-ci que comme un foible ſupplément; ou, ſi l'on veut, que comme une légere correction à faire à celui de ce ſçavant Académicien.

§. 6. Malgré la vraiſemblance que l'on a cru appercevoir dans les explications que l'on a données des fables principales, on ne ſe flatte point encore d'avoir diſſipé tous les doutes ni éclairci toutes les difficultés; mais on croit avoir indiqué la vraie route qu'il faut ſuivre pour parcourir le labyrinthe de la Mythologie. Avec ce ſecours, il eſt à préſumer que des Ecrivains plus intelligens découvriront dans la ſuite des explications encore plus ſatisfaiſantes & plus probables que celles qui ſont propoſées dans ce recueil.

§. 7. Si l'on oſoit préſumer qu'il doit être favorablement accueilli, c'eſt qu'il réunit en quelque façon tous les ſyſtêmes, & que l'on y ſuit en quelque choſe toutes les différentes méthodes, dont on a fait uſage juſqu'ici pour expliquer les fables : celle de Bochart & de M. Fourmont, en ce que l'on cherche quelquefois comme eux le ſens des

noms dans les langues orientales : celle de le Clerc & de M. l'Abbé Banier, parce que l'on croit avec eux qu'il y a quelques fables hiſtoriques, mais non pas dans le ſens qu'ils le prétendent : celle de M. Pluche, parce qu'on ſuppoſe que les fables ſont ſouvent alluſion aux uſages communs de la vie & ſur-tout de la vie champêtre ; celle de M. de la Barre, puiſque l'on penſe après lui que les Dieux ſont des perſonnages feints, & que le Poëme d'Héſiode eſt l'Hiſtoire de la Religion grecque : enfin celle des Allégoriſtes, en ce que l'on découvre dans les fables, non une phyſique ſublime & des myſteres profonds, comme ils ont fait, mais une phyſique groſſiere & populaire & les vérités les plus ſimples.

Peut-être cette apparence même de conciliation eſt ce que l'on goûtera le moins ; on ne la trouvera pas ſuffiſante. Il auroit fallu, dira-t-on, garder un ſage milieu entre les deux opinions ; tout ſyſtême excluſif eſt ordinairement défectueux, les Hiſtoriens & les Allégoriſtes ont également tort. Ce n'eſt qu'en ſe rapprochant les uns des autres qu'ils pourront enfin avoir raiſon. Il eſt vraiſemblable que dans les fables il y a tout-à-la-fois de l'hiſtoire & de l'allégorie ; pour en donner une explication ſatisfaiſante, il faut faire un choix

§. 8.

prudent des faits qui paroiſſent les mieux prouvés ou les plus vraiſemblables, & des allégories les plus naturelles; ce n'eſt qu'en faiſant uſage à propos de ces deux clefs que l'on pourra pénétrer dans le ſens de toutes les fables, contenter tous les eſprits, réunir enfin tous les ſuffrages. Voilà, ſi je ne me trompe, la plus forte objection que l'on puiſſe m'oppoſer.

S'il ſe trouve jamais un Génie conciliateur aſſez habile pour allier enſemble deux choſes auſſi incompatibles que l'hiſtoire & l'allégorie, ou autrement l'Hiſtoire naturelle avec l'Hiſtoire civile, je rendrai volontiers hommage à ſes talens. Pour moi je renonce à la gloire d'un ſi beau projet; je l'ai tenté ſouvent, & toujours ſans ſuccès; ce n'eſt pas ſans raiſon que je le crois impoſſible.

1°. Les fables ſont une eſpéce de ſyſtême ſuivi, les Dieux deſcendent les uns des autres; la généalogie qu'en donne Héſiode, ne paroît point être de ſon invention, elle s'accorde à peu-près avec Homere, les divers Mythologues ne varient que ſur quelques circonſtances. Si dans la liſte des Dieux vous placez un homme, la chaîne eſt rompue, comment expliquera-t-on ſa naiſſance & ſa poſtérité? Qu'il y ait eu un Roi nommé Zéus ou Jupiter, ce fait iſolé

& dégagé de toutes ſes circonſtances eſt vraiſemblable ſans doute : examinez ſeulement le temps où il faut placer ſon régne, la vraiſemblance diſparoît. Dans des ſiécles de diſperſion, où l'on peut à peine ſuppoſer quatre familles raſſemblées, il n'y avoit pas des Rois. Rapprochez les lieux où il a vécu, l'embarras augmente ; cinq ou ſix peuples différens révendiquent ſa naiſſance : les Egyptiens, les Phéniciens, les Crétois, les Atlantes montrent chez eux ſon berceau ; à laquelle de ces traditions donnerons-nous la préférence ? Le ferons-nous voyager de l'un des bouts de l'univers à l'autre, & paſſer les mers dans un temps où la navigation n'étoit pas connue ? Que ſera-ce, lorſqu'il faudra concilier ſa généalogie, ſes exploits, ſes alliances, ſa poſtérité, ſes crimes ? Contradictions, rêveries, ridicules de toutes parts : où reſtera la vraiſemblance ?

2°. Pour faire un choix parmi des faits appuyés ſur les mêmes traditions, ſur les mêmes monumens, ſur les mêmes témoignages, quelle eſt la régle qu'il faudra conſulter ? pas un ſeul de ces titres qui remonte à l'origine ou au temps des événemens. Les fables ſont nées pluſieurs ſiécles avant que d'avoir été écrites, ou plutôt elles ſe ſont augmentées de ſiécle en ſiécle :

entre les divers auteurs qui les ont racontées; aucun ne mérite plus de croyance que les autres. Aucun n'a pu avoir de certitude des choſes qu'il rapporte, puiſqu'elles ont dû ſe paſſer chez des peuples encore ſauvages qui ne ſçavoient rien tranſmettre à la poſtérité.

3°. Pourquoi employer ſans raiſon pluſieurs méthodes, lorſqu'une ſeule peut ſuffire? dès qu'une fois le penchant des peuples ſauvages à diviniſer toutes les parties de la nature eſt prouvé, doit-on abandonner ce principe certain & démontré pour courir après un autre que rien ne peut nous garantir? Suppoſer dans une même fable, ſelon le beſoin, des circonſtances qui ſont hiſtoriques & d'autres qui ne le ſont pas, c'eſt retomber dans le goût arbitraire que l'on a reproché à tous les ſyſtêmes. Avant que d'y avoir recours, il convient d'eſſayer ſi notre méthode ne peut pas rendre raiſon de toutes les fables.

4°. En un mot, voici un raiſonnement ſimple auquel il ne paroît pas poſſible de répondre. La Mythologie des idolâtres modernes ne renferme rien d'hiſtorique, donc il en eſt de même de celle des Grecs & des Romains. Il ſeroit donc ridicule de chercher un milieu où il n'y en a point, & où il ne peut point y en avoir.

CHAPITRE XVI.

Examen de deux autres ſyſtêmes, & réponſe à quelques objections.

UN ſçavant moderne qui a développé briévement, mais avec beaucoup d'éloquence, *l'Origine, les Progrès & la décadence de l'Idolâtrie* (a), prétend qu'elle a commencé avant le déluge, qu'elle eſt née de l'abus des hiéroglyphes ou de l'écriture ſymbolique, qui a été en uſage non-ſeulement chez les Egyptiens, mais dès le premier âge du monde & chez les deſcendans d'Adam. Selon lui, la coutume de peindre le ſoleil & la lune, pour former une eſpéce de calendrier, d'adorer Dieu au lever du ſoleil & de s'aſſembler aux nouvelles lunes, fit d'abord déifier ces deux aſtres. L'invention du Zodiaque, dont les Egyptiens ne ſont point les auteurs & qui eſt plus ancien qu'eux, introduiſit enſuite le culte des animaux. Les premiers qui firent réflexion au mal phyſique & moral qu'ils appercevoient dans l'univers, ne purent concevoir qu'un Dieu infiniment bon en fût l'auteur; ils imaginerent deux principes, §. 14

(a) Imprimé à Paris en 1757.

l'un bon, l'autre mauvais : bientôt on crut que deux ne ſuffiſoient pas, qu'il en falloit pluſieurs; cette idée peupla l'univers d'Intelligences du ſecond ordre auxquelles on rendit un culte. Le reſpect pour les morts, le ſouvenir de leurs vertus & de leurs bienfaits engagerent les peuples à rendre de grands honneurs aux héros, & on ne tarda pas de paſſer juſqu'à l'adoration; ainſi Jupiter, Pluton, Neptune, furent mis au rang des Dieux. On leur prodigua les mêmes titres que l'on donnoit auparavant aux aſtres, il n'en fallut pas davantage pour les confondre. Leurs ſtatues placées en public & chargées d'affiches ou de ſymboles, furent la ſource de nouvelles erreurs. La premiere colonie qui peupla l'Egypte, y porta ce goût pour l'écriture ſymbolique plus ancien qu'elle; mais il lui fallut de nouveaux caracteres pour déſigner un ordre particulier de travaux qu'exigeoit le ſol de l'Egypte fort différent des autres climats; les ſignes anciens ne ſervirent donc plus que pour le culte Religieux. Dès-lors l'intelligence en fut réſervée aux ſeuls Prêtres, & on la perdit entiérement lorſque l'écriture alphabétique plus commode eut fait négliger l'ancienne. De-là ſont nées les fables, les métamorphoſes, l'adoration des ani-

maux en Egypte & les autres folies du Paganiſme. Les Grecs avides de merveilleux, & grands admirateurs des Egyptiens, approprierent les repréſentations ſymboliques de ceux-ci aux Dieux, que les navigateurs Phéniciens avoient apportés dans la Gréce, & créérent une foule d'autres perſonnages ſur le même modéle. Enfin Rome les adopta pour la plus grande partie; elle y joignit non-ſeulement ſes propres Dieux, mais encore ceux des Nations qu'elle avoit ſoumiſes à ſon empire.

Ce ſyſtême, comme l'on voit, eſt à peu près le même que celui de l'hiſtoire du ciel, excepté qu'il remonte plus haut; il eſt ſujet à la plûpart des objections que l'on a faites contre cette opinion qui a toujours paru plus ingénieuſe que ſolide.

On ne répétera point ce qui a été dit ci- §. 2.
devant contre cette prétendue adoption faite par les Grecs des Dieux d'Egypte & de Phénicie; on n'examinera point s'il y a une liaiſon bien réelle entre les divers progrès que l'on fait faire à l'erreur dans l'eſprit des anciens peuples, & ſi ces progrès ſont conformes à ce que nous apprend l'hiſtoire. On ſe contentera d'obſerver que l'adoration des aſtres, des animaux, & des autres parties de la nature, ſe trouve chez pluſieurs Nations qui n'ont jamais fait uſa-

ge du Calendrier, du Zodiaque, ni de l'Ecriture ſymbolique & qui ne paroiſſent pas en avoir jamais eu aucune connoiſſance : nous l'avons montré en détail dans le chapitre ſixiéme. L'idolâtrie a donc une autre origine que l'abus de ces différentes inſtitutions.

§. 3. C'eſt ce qu'a montré avec toute la ſagacité poſſible, le ſçavant Magiſtrat qui a traité *du culte des Dieux fétiches* (a) : il a fait voir qu'aucun des ſyſtêmes propoſés juſqu'ici ſur l'origine de l'idolâtrie, ne peut rendre raiſon du culte extravagant que tous les peuples de l'univers, ſans en excepter les Grecs ni les Romains, ont rendu aux brutes & aux créatures inanimées ; que l'adoration des animaux n'avoit aucune relation avec les aſtres ni avec les héros déifiés ; que ce culte étoit direct, abſolu, & non point ſymbolique ni relatif ; & il ſeroit difficile de rien oppoſer de ſolide aux raiſons qu'il en apporte. Mais, malgré les lumieres ſupérieures de cet habile Ecrivain, il y a dans ſon ouvrage pluſieurs ſuppoſitions qui paroiſſent non-ſeulement dénuées de preuves, mais inconcevables, d'autres qui ſemblent ſe contredire.

§. 4. D'abord il donne la préférence à la mé-

(a) En 1760.

thode d'expliquer les fables par l'ancienne hiſtoire ; il en prouve la juſteſſe par le nom même de *Mythologie*, qui ſignifie, ſelon lui, *le récit des actions des morts*. Par-là, il inſinue que les Dieux principaux des Grecs ont été *des morts* ou des hommes diviniſés après leur trépas. Voyons ſi cette hypothèſe peut s'accorder avec ce qu'il nous enſeigne ailleurs.

1°. Il convient que cette méthode ne peut rendre raiſon de toutes les eſpéces d'idolâtrie, du culte rendu aux aſtres, aux animaux, aux êtres mêmes inanimés ; qu'elle ne peut expliquer ce qu'on appelle le ſabéiſme & le fétichiſme (*a*). Voilà déja un grand défaut. Si donc on peut trouver un ſyſtême qui rende raiſon de toutes ces pratiques, il mérite ſans doute d'être préféré. Or tel eſt celui que l'on a tâché de prouver juſqu'ici. § 51

2°. Il ſoutient que l'adoration des aſtres & des êtres naturels eſt plus ancienne que l'idolâtrie proprement dite, ou le culte des héros & de leurs images (*b*) ; que c'a été la premiere Religion des Grecs auſſi-bien que celle des Egyptiens & des Phéniciens (*c*) ; que le fétichiſme & le ſabéiſme § 71

(*a*) Page 10.
(*b*) Page 12 & 61.
(*c*) Page 150.

étoient dans les premiers temps les deux ſeules Religions reçues en Egypte; que l'érection des ſtatues de figure humaine y étoit rarement d'uſage, ou même n'avoit pas lieu, non plus que l'idolâtrie des hommes déifiés, à laquelle l'Egypte n'a preſque pas été ſujette (*a*) que, ſelon le fragment de Sanchoniaton, les anciens Phéniciens ont adoré de même les germes de la terre, le ſoleil, les vents, le feu (*b*). Cela ſuppoſé, comment peut-on avancer avec Hérodote que les Grecs ont empruntés leurs nouveaux Dieux ou héros diviniſés de l'Egypte ou de la Phénicie? Les Grecs ont-ils reçu le culte des héros de deux Nations qui n'adoroient pas les héros? Les Egyptiens & les Phéniciens ont donc changé de Dieux & de Religion avant que d'en faire changer aux Grecs. Quelles ſont les preuves, les cauſes, la date de ce changement?

§. 7. 3°. *La Gréce*, dit-il après Hérodote, *donna dans la ſuite à ſes vieux Bétyles, les noms des Dieux étrangers.* (c) Cela ſe conçoit-il? les Grecs avoient ſans doute dans leur langue des noms pour exprimer leurs Divinités. *Mais ces noms propres ſont*

(*a*) Page 104 & 252.
(*b*) Page 114 & ſuiv.
(*c*) Page 158.

tous orientaux : c'eſt-à-dire, ils ont une ſignification dans les langues orientales ; mais ils en ont auſſi une en vieux grec & en latin, & même une plus naturelle que celle qu'on veut leur donner en les défigurant ; au beſoin, on leur en trouveroit une en Chinois. Leur étymologie tirée au haſard du Phénicien eſt la plus foible de toutes les preuves.

4°. Notre ſçavant Auteur a très-bien développé les diverſes cauſes qui ont conduit généralement tous les peuples à l'adoration des Etres naturels (*a*). Le penchant de l'homme à concevoir tous les Etres ſemblables à lui-même, à ſuppoſer de la bonté ou de la malice aux choſes inanimées qui lui plaiſent ou qui lui nuiſent, à perſonnifier les Etres phyſiques & les Etres moraux : voilà ce qui a fait croire dans tous les pays l'exiſtence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres, &c. voilà ce qui a peuplé l'univers d'Intelligences, de Nymphes, de Divinités de toute eſpéce. Il eſt donc inutile de chercher une autre origine à l'idolâtrie de tous les peuples, Grecs, Romains, Phéniciens, Sauvages anciens & modernes, au culte que les Egyptiens ont rendu aux animaux, enfin au fétichiſme des Negres. §. 81

(*a*) Page 215 & ſuiv.

Dans cette ſuppoſition, quelle relation les anciennes fables de la Gréce peuvent-elles avoir avec l'Hiſtoire ?

§. 9. Mais ce penchant, dira-t-on, peut-il conduire les hommes au point d'adorer un arbre ou un caillou? voilà le doute que laiſſe toujours dans l'eſprit le ſçavant ouvrage que nous examinons; & la principale difficulté demeure indéciſe.

Pour la réſoudre, il faut ſe rappeller une obſervation que notre Auteur a faite (*a*) & que nous avons déja rapportée d'après les Voyageurs (*b*), que les objets du culte des Negres ne ſont pas toujours des Dieux proprement dits, mais des choſes que l'on ſuppoſe douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des taliſmans préſervatifs; que ces fétiches ne ſont pas tous les objets matériels en eux-mêmes, mais ceux qu'il a plû aux Negres de choiſir & de faire conſacrer par leurs Prêtres. Il faut ſe ſouvenir encore de ce que ces mêmes Voyageurs rapportent de la confiance exceſſive que les Negres ont en leurs Prêtres : ils croient que ces fourbes converſent familiérement avec les Eſprits ou Génies qui ſont leurs véritables Dieux, qu'ils ſont dépoſitaires de toute

(*a*) Page 11.
(*b*) Chap. 6, §. 9.

leur puiſſance. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſoient perſuadés en conſéquence que leurs Prêtres ont le pouvoir d'attacher la vertu & la protection des Génies à certains taliſmans ou fétiches, qu'en vertu de la conſécration faite par ces Prêtres, un caillou peut ſervir de gage de la préſence & du ſecours des Génies dont on ambitionne les faveurs & dont on redoute la colere; que dans cette opinion ils rêverent à l'excès ces fétiches ou amulettes, comme autant de marques de l'aſſiſtance & de la protection de leurs Dieux, qu'ils les croient même animés, tout comme les Grecs ont cru autrefois qu'en vertu de la conſécration des Statues, des Idoles ou des Bétyles, les Dieux y habitoient réellement & y recevoient les hommages de leurs adorateurs. Il eſt clair que toutes les pratiques des Negres ſuppoſent néceſſairement la croyance des Eſprits ou Génies répandus dans tout l'univers, telle que les Voyageurs la leur attribuent, que cette croyance eſt la vraie origine du culte des fétiches, de l'idolâtrie grecque, de la magie, & de toutes les autres folies du Paganiſme. Dès que l'on perd de vûe ce dogme fondamental, on ne conçoit plus rien.

Il reſte une autre objection à réſoudre. §. 10.
Selon le ſentiment du même Auteur, nous

ſuppoſons fauſſement que les Grecs ont eu d'abord la connoiſſance d'un ſeul Dieu, & qu'ils ſont tombés enſuite dans le Polythéiſme & l'Idolâtrie. Tous les peuples ſauvages & ignorans, tels qu'ont été les Grecs, ſont incapables des notions intellectuelles & de l'idée de Dieu telle que nous l'avons. L'on n'arrive à cette connoiſſance que par degrés, par un examen attentif de la nature, par des réflexions qui paſſent la portée des peuples ſauvages; leurs idées bornées & groſſieres, les conduiſent aſſez naturellement au Polythéiſme (*a*); ce qui a fait conclure aux plus habiles Métaphyſiciens, que depuis la diſperſion du genre humain, le Polythéiſme a toujours été la premiere Religion des hommes.

§. 11. Nous avons déja obſervé (*b*) que ce fait eſt abſolument étranger à l'objet principal de nos recherches, à la queſtion de ſçavoir ſi les Dieux des Grecs ont été des hommes ou les êtres phyſiques perſonnifiés. Quand la premiere Religion des Pélaſges ou des anciens Grecs auroit été le Polythéiſme, comme Hérodote l'aſſure, il s'enſuivroit ſeulement qu'Héſiode a été dans une erreur de fait, en nous donnant

(*a*) Pag. 191 & ſuiv.
(*b*) Chap. 3, §. 11.

Cœlus, enſuite Saturne pour l'unique objet du culte de ces peuples : ou tout au plus il s'enſuivroit que nous prenons mal le ſens de ſon Poëme ſur ce point particulier. Dans ce cas-là même, il y auroit peu de choſe à changer dans le progrès que nous avons fait faire aux erreurs de l'eſprit humain : il faudroit ſeulement ſupprimer la premiere époque où nous avons enviſagé la Religion grecque : au lieu d'avancer que les Grecs ont connu d'abord un ſeul Dieu, comme pluſieurs Sçavans le prétendent, il faudroit ſuppoſer qu'ils ont commencé par croire toute la nature animée par des Génies auxquels ils ont rendu leur culte. Le fond de notre ſyſtême ſur la nature des Dieux & ſur le ſens des fables, n'en recevroit aucune atteinte.

En ſecond lieu, c'eſt mal-à-propos qu'on nous accuſe de ſuppoſer les anciens Grecs parvenus par voie de raiſonnement à la connoiſſance d'un ſeul Dieu : c'eſt par tradition que cette idée s'eſt conſervée chez les premiers chefs de colonie, ſortis de la famille de Noë. Une croyance ſi eſſentielle a pu ſans doute être tranſmiſe des peres aux enfans pendant pluſieurs générations & pendant pluſieurs ſiécles, même chez les hommes devenus ſauvages, tout comme nous voyons les peuples des forêts de

l'Amérique communiquer à leurs deſcen-
dans les notions groſſieres & imparfaites qu'ils ont de la Divinité, avec les erreurs qu'ils y ont ajoutées. Il n'a donc pas été néceſſaire que les Grecs arrivaſſent à cette connoiſſance par degrés & par un examen attentif de la nature. Ces Métaphyſiciens dont on nous vante l'habileté, commencent par ſuppoſer ou que la connoiſſance d'un ſeul Dieu n'a pas été donnée par révélation & par tradition aux premiers hommes, ou que cette tradition a été d'abord anéantie après la diſperſion des peuples; l'un & l'autre de ces faits eſt également faux & contraire au texte des livres ſaints.

§. 12. Enfin, il s'en faut beaucoup que le ſentiment des Métaphyſiciens qu'on nous oppoſe, ſoit infaillible ou démontré: des Ecrivains qui paſſent parmi nous pour de grands Philoſophes, après avoir peſé les raiſons, ſe ſont décidés pour l'opinion contraire.

Il eſt naturel, diſent-ils, qu'une famille ou une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, éprouvant tous les jours ſa foibleſſe, ſentant par-tout un pouvoir inviſible, ait bientôt dit: il y a quelqu'Etre au-deſſus de nous qui nous fait du bien ou du mal; il y a un pou-

voir ſupérieur, qui tantôt nous favoriſe & tantôt nous maltraite. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle ait dit d'abord : *il y a deux pouvoirs ;* car pourquoi pluſieurs ? on commence en tout genre par le ſimple, enſuite vient le compoſé, & ſouvent enfin on revient au ſimple par des lumieres ſupérieures. Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

Quel eſt cet Etre que l'on aura d'abord invoqué ? ſera-ce le ſoleil, ſera-ce la lune ? il n'y a pas d'apparence. Les enfans ne ſont point attention à la beauté, à l'utilité, au cours régulier des aſtres, ils y ſont accoutumés ; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont ſe cacher. Les premiers hommes ont ſans doute agi de même. Ce ſont des eſpéces de Philoſophes qui ont remarqué les premiers le cours des aſtres.

Un village ſe ſera donc borné à dire il y a une puiſſance qui tonne, qui grêle ſur nous, qui fait mourir nos enfans, appaiſons-la par de petits préſens, comme on calme les gens irrités. Il faut bien auſſi lui donner un nom : le premier qui s'offre eſt celui de chef, de maître, de ſeigneur. *Kneph* chez les Egyptiens, *Adoni* chez les Syriens, *Baal*, *Bel*, *Moloch* chez leurs voiſins, *Papée* chez les Scythes, ſignifient ſeigneur & maître. *Ouranos* ou *Cœlus*, pre-

mier Dieu des Grecs, a déſigné la même choſe.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnoître une ſeule Divinité; s'ils avoient été Philoſophes, ils auroient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auroient examiné ces rapports infinis de tous les Etres qui prouvent un Etre créateur & conſervateur; mais ils n'examinerent rien, ils ſentirent. Chaque bourgade imaginoit un Etre tutélaire & terrible, réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montagne, ou dans une nuée; elle n'en imaginoit qu'un ſeul, parce qu'elle n'avoit qu'un ſeul chef à la guerre.

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée & leur eſprit ayant acquis des connoiſſances confuſes, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux & aſſigné des Génies moteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux aſtres. Plus ils auront examiné ces globes lumineux, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la Divinité d'un ruiſſeau? Dès que le premier pas eſt fait, la terre eſt bientôt couverte de Dieux, & on deſcend enfin des aſtres aux chats & aux oignons.

Cependant il faut bien que la raiſon ſe perfectionne ; le temps forme enfin des Philoſophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les aſtres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philoſophes, Babyloniens, Perſes, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur.

On n'oſe d'abord le dire au peuple; mais on le dit ſecrettement & dans les myſteres. Toutes les autres Divinités ne ſont que des Etres intermédiaires. On place des héros, des empereurs au nombre des Dieux, c'eſt-à-dire, des bienheureux. Mais il eſt ſûr que Claude, Octave, Tibere & Caligula, ne ſont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paroît prouvé que du temps d'Auguſte, tous ceux qui avoient une Religion, reconnoiſſoient un Dieu ſupérieur, éternel, & pluſieurs ordres de Dieux ſécondaires, dont le culte fut appellé depuis idolâtrie (*a*).

Aſſurément nous ne penſons pas que ces réflexions ſoient une preuve démonſtrative, pluſieurs ſont très-ſujettes à conteſtation; mais enfin juſqu'à ce qu'on ait prouvé que la choſe s'eſt faite autrement, §. 15.

(*a*) Diction. Philoſ. art. Religion, deuxiéme queſtion.

nous ſommes en droit de ſuppoſer avec le plus grand nombre des Sçavans, que les Grecs, comme les autres peuples, ont admis d'abord un ſeul Dieu ſous la notion confuſe d'*Etre ſupérieur*, avant que d'en venir à cette multitude de Génies ou de Puiſſances intermédiaires qu'ils ont adorés dans la ſuite.

Mais quelque ſyſtême que l'on ſuive ſur la maniere dont ce culte s'eſt introduit, il demeure pour certain que les principaux & les plus anciens Dieux du Paganiſme, ont été les Génies moteurs de la nature, que le culte des héros a été inconnu à tous les peuples barbares, qu'il n'a commencé par conſéquent que fort tard chez les Grecs & lorſqu'ils ont été policés, qu'il n'a rien changé au culte des Dieux plus anciens. L'explication de la Théogonie achevera de mettre cette vérité dans la derniere évidence, ou du moins la portera au ſouverain degré de la probabilité.

§. 14. Il reſte cependant toujours une objection dont tous les eſprits ſont d'abord frappés. Eſt-il vraiſemblable que dans un objet auſſi important que la Religion & le culte divin, les anciens peuples aient pris des êtres imaginaires pour des perſonnages réels, des allégories pour des narrations ſérieuſes, que les ſeules équivoques

du langage aient pu opérer un aveuglement ſi inconcevable ?

On pourroit répondre que le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens ſuppoſe des faits infiniment plus incroyables que celui-ci. Eſt-il vraiſemblable qu'il y ait eu un puiſſant Empire chez des peuples ſauvages, qui s'eſt formé on ne ſçait comment, & qui a diſparu de même ; que les Grecs aient commencé par adorer des ſcélérats ; qu'après avoir rendu un culte aux êtres naturels, ils l'aient quitté pour honorer des étrangers ; que pouvant multiplier à direction ces héros vrais ou fabuleux, ils y aient encore ajouté des perſonnages chimériques, la nuit, la diſcorde, le ſommeil, la mort, &c. qu'ils aient fait ainſi dans leur Religion le mêlange le plus bizarre ? On ne répétera point les autres objections que l'on a faites contre ce ſyſtême.

Mais il faut réſoudre directement la difficulté. Je ſoutiens que la ſuppoſition dont les eſprits prévenus révoquent en doute la poſſibilité, devient très-vraiſemblable quand on veut réfléchir ſur la marche de l'eſprit humain, telle qu'on l'a tracée, chapitre 3, §. 8, ſur les fables, ſur les erreurs, ſur les pratiques populaires qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, & qui paroiſ-

ſent avoir la même origine que chez les Grecs.

1°. Il y a chez nous comme chez eux, deux eſpéces de fables, les unes phyſiques, les autres hiſtoriques, telles que les romans. L'on doit mettre au rang des premieres tout ce que l'on raconte ſur les feux nocturnes, ſur le cochemar, ſur les follets qui panſent les chevaux, ſur les différentes eſpéces de lutins : erreurs dont les unes ſont nées des opérations des ſomnambules, les autres de la malice de quelques fourbes. Parmi les romans anciens, il en eſt quelques-uns dont les principaux perſonnages ont exiſté, comme ceux de Richard ſans Peur, de Robert le Diable, de Pierre de Provence, &c. d'autres où tout eſt fabuleux, Gargantua, l'Eſpiégle qui eſt un recueil de tours & de filouteries, &c. N'eſt-il pas à préſumer qu'il en étoit de même chez les Grecs ?

2°. Les principales erreurs des anciens ſe retrouvent encore parmi les peuples groſſiers des campagnes, malgré l'attention que l'on a de les inſtruire ; ils croient encore aux influences de la lune, aux ſonges, aux préſages, aux jours heureux & malheureux, aux taliſmans, aux ſorciers & au ſabat, &c. ne doit-on pas juger que les mêmes préventions venoient autrefois de

la même ſource, de l'ignorance des cauſes naturelles, de la croyance d'un pouvoir ſupérieur agiſſant dans tout l'univers, & des Génies répandus dans ſes différentes parties?

3°. Dans notre Religion même, malgré les lumieres qu'elle donne aux plus ſimples, malgré le zéle & la vigilance des paſteurs, il s'eſt introduit ſouvent parmi le peuple, des erreurs & des pratiques, les unes innocentes, les autres ſuperſtitieuſes, qui n'étoient fondées que ſur l'ignorance & l'abus du langage: l'inſcription *vera Icon*, placée ſous une image de la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique*; d'autres noms anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des Reliques apocryphes, dont les Critiques ont prouvé la fauſſeté, & dont les Evêques les plus ſages ont ſouvent eu bien de la peine de déraciner le culte. Il y a eu des dévotions particulieres fondées ſur la ſimple alluſion des noms: l'on a invoqué S. *Fort*, pour fortifier les membres, S. *Genou*, pour le mal des genoux, &c. ce culte n'avoit rien de mauvais, puiſque l'interceſſion des Saints peut être utile contre toutes ſortes de maux; mais l'idée particuliere que s'en formoit le peuple, venoit uniquement du langage. Il s'eſt gliſſé parmi les ign-

rans, des pratiques ſuperſtitieuſes établies ſur le même fondement, comme la coutume de plier les piéces de monnoie que l'on donnoit pour offrande, la confiance à l'eau de quelques fontaines auxquelles on avoit donné le nom d'un Saint, & pluſieurs autres uſages dont il ſeroit inutile, peut-être même dangereux de rappeller le ſouvenir. N'eſt-il donc pas vraiſemblable que les erreurs, les fables, les ſuperſtitions anciennes, ont eu la même origine ?

CHAPITRE XVII.

Pourquoi l'on ſuit Héſiode ; idée de la Verſion françoiſe de ſes Poëſies & des Remarques qui l'accompagnent.

§. 1. POUR développer le ſyſtême de l'idolâtrie, on ne pouvoit choiſir un meilleur guide qu'Héſiode. M. l'Abbé Banier obſerve, que pour bien expliquer les fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens : après Homere, Héſiode eſt le premier Mythologue, & ils s'accordent aſſez entr'eux. La Théogonie eſt l'hiſtoire des Dieux la plus complette & la plus ſuivie ; ceux qui l'ont continuée, n'ont fait qu'ajouter quelques fables plus récentes. Dès que

l'on peut réuſſir à expliquer celles de notre Poëte, il eſt aiſé de découvrir l'origine & le ſens de toutes les autres; elles ont été bâties ſur le même fond & ſelon la même méthode.

On ne s'arrêtera point à faire remarquer la beauté du génie d'Héſiode, les graces naïves de ſon ſtyle, le ſublime même auquel il s'éleve quelquefois. La deſcription du combat des Titans, celle de la naiſſance de Typhon, celle du bouclier d'Hercule, peuvent être miſes en paralléle avec les plus beaux endroits d'Homere. Si on ne trouve pas le même feu, la même vivacité dans le reſte de ſes ouvrages, c'eſt que la matiere ne le comportoit pas. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait répandu tous les agrémens dont elle étoit ſuſceptible; auſſi Quintilien lui donne-t-il le premier rang parmi les Poëtes qui ont écrit dans le ſtyle médiocre. §. 2.

Quand on dit que ſous les régnes allégoriques de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, Héſiode a voulu nous indiquer les divers états de la Religion grecque, on ne prétend pas aſſurer que c'ait été ſon deſſein exprès, ni qu'il l'ait ainſi conçu diſtinctement lui-même. Peut-être a-t-il eu ſeulement en vûe de nous apprendre ce que l'on publioit communément par tradition §. 3.

ſur les Dieux anciens & nouveaux. Mais on ſoutient que cette tradition telle qu'Héſiode la rapporte, nous indique en termes obſcurs les révolutions arrivées ſucceſſivement dans la croyance des Grecs. Il eſt cependant probable que le Poëte en a ſoupçonné quelque choſe, qu'il a parlé en termes énigmatiques, pour ne pas bleſſer l'opinion reçue, & pour n'avoir pas à craindre le même ſort que Socrate ſubit dans la ſuite. Quoi qu'il en ſoit, nous regardons Héſiode, non pas comme auteur ou inventeur, mais comme ſimple hiſtorien des fables, quoiqu'Hérodote ait penſé le contraire (*a*).

§. 4. Pour en venir à la verſion françoiſe, on conçoit qu'il étoit impoſſible de la rendre exactement littérale; un Poëte ne doit point être ſervilement traduit. Notre langue ne ſouffre point les épithetes entaſſées qui ne ſervent que pour l'harmonie du vers, ni les répétitions ſi familieres aux anciens. Pluſieurs expreſſions qui n'étoient peut-être pas indécentes chez les Grecs, feroient un très-mauvais ſens en françois. La traduction que l'on donne, ne doit point être lûe ſans les remarques.

Le lecteur s'appercevra aiſément que

(*a*) Hérodote, l. 2, n. 69.

l'on

l'on s'eſt ſervi de l'excellente édition d'Héſiode donnée par le Clerc: on n'y peut rien ajouter pour la correction du texte ni pour l'exactitude de la verſion latine. Que pouvoit-on faire de mieux que de la ſuivre conſtamment? C'eſt-là qu'il faut avoir recours, s'il ſurvient des doutes ſur la fidélité de la traduction françoiſe.

Les remarques, outre leur objet princi- §. 5.
pal, qui eſt de développer le vrai ſens d'Héſiode, & le ſyſtême de la Théogonie, ſont encore deſtinées ſouvent à montrer que celles de le Clerc ne ſont pas toujours auſſi bien fondées qu'elles le paroiſſent, que le plus grand nombre de ſes étymologies tirées des langues orientales, comme celles de Bochart, ſont forcées & arbitraires, que l'opinion de ces deux Auteurs, tant ſur l'origine de la mythologie, que ſur la multitude des colonies Phéniciennes, n'eſt rien moins que ſolide. L'on n'a cependant fait aucune difficulté de copier quelques-unes des notes du premier, lorſqu'elles ont paru juſtes & néceſſaires pour l'intelligence du texte.

On a partagé le Poëme de la Théogo- §. 6.
nie en cinq parties: la premiere, qui ſert comme de Préface, eſt une Invocation des Muſes; les quatre ſuivantes ſont relatives aux quatre époques de la Religion grec-

que que l'on a diſtinguées ci-devant, & dont ce Poëme eſt l'hiſtoire.

§. 7. En s'appliquant à ce travail, on ne l'a point enviſagé comme un objet de pure curioſité; il a ſemblé propre à établir deux vérités importantes. La premiere, que tous les anciens peuples ont connu d'abord un ſeul Dieu, que c'eſt du moins l'opinion la plus probable, & que l'idolâtrie n'eſt point de la plus haute antiquité. La ſeconde, qu'aucune Nation livrée à elle-même n'a conſervé long-temps de ſaines idées ſur la Divinité; qu'il falloit par conſéquent une révélation ſurnaturelle, éclatante & revêtue des caractères les plus frappans pour établir & conſerver la vraie Religion ſur la terre. C'eſt ici en même temps une application du principe que l'on a tâché de développer ailleurs, que l'étude des élémens primitifs des langues & leur comparaiſon peuvent ſervir à diſſiper peu à peu les ténébres répandus ſur l'Hiſtoire des anciens peuples, & nous faire diſtinguer avec plus de certitude les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuſes.

§. 8. Mais quand ce principe ſeroit encore plus évidemment démontré dans cet ouvrage, il ſera toujours fort aiſé de le tourner en ridicule, en ſuivant la méthode employée par quelques Sçavans pour décrier

ce genre d'érudition. L'on affectera de choiſir quelques-unes des étymologies qui paroîtront les moins plauſibles au premier coup d'œil, en les détachant de ce qui peut les appuyer & les rendre probables. On préſentera ces lambeaux découſus & déplacés, comme un échantillon par lequel on peut juger du reſte: on conclura que toutes ces obſervations grammaticales ſont abſolument deſtituées de la plus légere vraiſemblance. On pourra étayer encore cette déciſion par des réflexions générales ſur les abus de la ſcience étymologique, ſur l'incertitude de ſes applications, ſur le danger de s'y livrer. Le lecteur ainſi prévenu par le compte infidéle qu'on lui rend d'un ſyſtême dont on ne combat que l'acceſſoire, ne ſe donnera pas la peine de conſulter le livre même, d'en examiner les principes, d'en ſuivre les conſéquences, de voir ſi l'Auteur raiſonne de ſuite, ou s'il s'écarte de propos délibéré comme on l'en accuſe.

Par ce procédé peu équitable & qui eſt aſſez à la mode, l'on parviendra très-ſûrement au point auquel nous touchons déja de fort près, à faire mépriſer ſouverainement l'étude des anciennes langues, à décréditer toute eſpéce d'érudition, à ne plus eſtimer d'autre talent que celui d'écri-

re avec légéreté & avec grace : & il n'eſt pas néceſſaire de montrer juſqu'où cette façon de penſer peut nous conduire.

§. 9. Qu'on me permette de le répéter & de finir par où j'ai commencé. Pour porter un jugement ſenſé & réfléchi de cet ouvrage, il y a deux choſes à faire : la premiere, d'examiner la queſtion principale, ſi les Dieux du Paganiſme ont été des êtres réels ou imaginaires, ſi la mythologie eſt fondée ſur l'Hiſtoire ou ſi elle eſt allégorique ; & de peſer les preuves que l'on a raſſemblées. La ſeconde, de ſuivre, du moins ſommairement, l'application de la méthode que l'on propoſe pour l'explication des fables : on a déja fait obſerver qu'elle ne porte que ſur des conjectures, & qu'il eſt impoſſible qu'elles ſoient toujours également heureuſes. Mais quand il y en auroit encore un plus grand nombre de haſardées, ces défauts de détail ſont-ils un motif ſuffiſant de rejetter un ſyſtême, quand il eſt prouvé d'ailleurs ? Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être à l'abri de la critique & du mépris des Cenſeurs les plus ignorans ? Tant que l'on n'a pas montré le foible ou la fauſſeté des preuves directes dont un Auteur s'appuie, il eſt ridicule de le chicaner ſur les conſéquences.

On ne ſe flatte pas néanmoins de per-

ſuader ceux qui ont déja pris parti ſur cette matiere. Un Ecrivain obſcur doit-il aſſez compter ſur la force du vrai pour eſpérer de renverſer par un premier effort une opinion qui a pour elle les plus grands noms & les ſuffrages les plus reſpectables ? c'eſt beaucoup, ſi l'on daigne ſeulement jetter un coup d'œil ſur ſes raiſons & ſur ſa méthode. Mais il ſe trouve toujours un certain nombre de lecteurs équitables & non prévenus, qui ont égard aux preuves plus qu'à l'autorité, qui cherchent de bonne foi dans chaque queſtion ce qu'il y a de vrai ou de plus vraiſemblable; c'eſt pour eux principalement que l'on a compoſé cet ouvrage.

POËMES
D'HÉSIODE,
TRADUITS
EN FRANÇOIS.

THÉOGONIE;

THÉOGONIE.

THÉOGONIE,

PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muſes.

COMMENÇONS nos chants par invo- V. 1.
quer les Divinités qui préſident à la muſique & qui habitent ſur le mont Hélicon, les Muſes de ma patrie qui s'exercent à danſer autour de la belle fontaine & de l'autel de Jupiter. Après s'être baignées 5
dans les eaux ſacrées du Permeſſe, de l'Hippocrène & de l'Olmius, elles continuent leurs aimables jeux ſur le ſommet de l'Hélicon.

Enveloppées d'un nuage léger, elles paſſent les nuits à célébrer dans leurs concerts 10
le ſouverain des Dieux, la Reine d'Argos Junon à la brillante chauſſure, la fille de Jupiter Minerve aux yeux pers, Apollon Phœbus, Diane la chaſſeuſe, Neptune qui 15
environne & qui ébranle la terre avec ſes flots, la reſpectable Thémis, Vénus aux yeux pleins de douceur, Hébé couronnée d'or, la belle Dioné, l'Aurore, le Soleil,

la Lune, Latone, Japetus, le ruſé Saturne; la Terre, le vaſte Océan, la Nuit ténébreuſe & toute la Cour céleſte des immortels.

Ce ſont ces Nymphes divines qui inſpirerent autrefois Héſiode, lorſqu'il gardoit ſes moutons au pied de leur montagne ſacrée; tel eſt le diſcours que lui adreſſerent les Muſes de l'Olympe, les filles du ſouverain Jupiter: Bergers, oiſifs habitans des campagnes, gens inutiles qui ne penſez qu'à manger, écoutez nos leçons. C'eſt nous qui enſeignons l'art de compoſer d'ingénieuſes fictions & de dire agréablement la vérité.

En prononçant ces paroles, elles me mirent à la main une branche de laurier, ſymbole de leur pouvoir; je me ſentis animé d'un eſprit divin, l'avenir & le paſſé ſe dévoilerent à mes yeux: elles m'ordonnerent de célébrer la naiſſance des heureux immortels & de ne jamais les oublier elles-mêmes dans mes Vers. Mais où me conduira ce propos?

Que les Muſes ſoient donc mon premier objet: ce ſont elles, qui par leurs concerts, réjouiſſent Jupiter dans l'Olympe. Elles préſentent à ſes yeux l'ordre des deſtinées, le préſent, le paſſé, l'avenir: leur voix ne s'affoiblit jamais, & leur douce harmonie

répand la joie dans le ſéjour du tonnerre; le ſommet de l'Olympe en retentit, & toute la cour céleſte y eſt attentive. Elles chantent dans leurs éternels concerts, les Dieux qui dès le commencement ſont nés du ciel & de la terre, les Intelligences bienfaiſantes qui leur ont ſuccédé & qui régnent ſur toute la nature. Le pere des Dieux & des hommes, le ſouverain Jupiter eſt le principal ſujet de leurs louanges; elles exaltent ſon régne & ſa puiſſance; elles récréent leur pere en lui racontant les actions des hommes & les exploits des héros.

C'eſt de Jupiter même que les Muſes ont reçu la naiſſance, c'eſt dans la Piérie qu'il leur donna le jour, pour faire oublier aux malheureux mortels les chagrins qui les dévorent. Mnémoſyne, fille de Jupiter qui régne ſur les hauteurs d'Eleuthere, eut avec lui un commerce ſecret: après l'année révolue, le temps de ſon enfantement étant arrivé, elle mit au monde neuf filles d'une reſſemblance parfaite, dont l'eſprit toujours tranquille n'eſt occupé que de chant & de poëſie. Le ſommet glacé de l'Olympe eſt le ſéjour ordinaire où ſe raſſemble leur cour; les graces, la volupté, les plaiſirs de la table ne les abandonnent

jamais; elles chantent les loix, les mœurs; les exploits des immortels.

La premiere fois qu'elles allerent ſur l'Olympe faire la cour à leur pere, le ſon agréable de leur voix, le bruit de leurs danſes firent retentir les échos. Il régne dans le ciel d'où il lance la foudre & fait gronder ſon tonnerre: après avoir vaincu ſon pere Saturne, il a réglé les rangs parmi les immortels & leur a diſtribué à tous leurs emplois.

Voilà ce que chantent les neuf filles de Jupiter dans le céleſte palais: Clio, Euterpe, Thalie, Melpoméne, Terpſichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope; celle-ci eſt la plus puiſſante de toutes; elle doit toujours accompagner les Rois.

Lorſque les Muſes jettent un regard favorable ſur un Prince que Jupiter a placé ſur le thrône, elles répandent une douce roſée ſur ſa langue, les paroles coulent de ſa bouche comme un torrent de miel, il fixe les regards du peuple, lorſqu'il monte ſur ſon tribunal pour rendre la juſtice. Un ſeul diſcours prononcé avec dignité, ſuffit pour appaiſer les plus vives conteſtations. C'eſt pour cela que le ciel a donné aux Rois la prudence, afin qu'ils faſſent régner l'équité, qu'ils ſçachent prévenir ou répa-

ter les crimes par les graces insinuantes de leurs discours. Dès qu'un Roi digne de la couronne se montre à ses peuples, il voit la foule se prosterner à ses pieds, lui rendre les mêmes hommages qu'à la Divinité, il tient dans une attention respectueuse la plus nombreuse assemblée. Tels sont les dons précieux que les Muses accordent à leurs Eleves. Ce sont les Muses & Apollon, Dieu redoutable par ses traits, qui forment les Musiciens & les Poëtes; mais c'est Jupiter qui place les Rois sur le thrône.

Heureux le favori des Muses! Les graces & la persuasion naissent de sa bouche. Qu'un malheureux soit plongé dans la plus amere tristesse; dès qu'un Poëte inspiré par les Muses commence à chanter les exploits des héros, les louanges des habitans de l'Olympe, l'homme affligé oublie ses peines, la sérénité renaît dans son ame; il céde au pouvoir enchanteur des Déesses qui l'entraîne.

Venez, filles de Jupiter, mettez dans ma bouche des chants dignes des immortels que je vais célébrer. Dites-nous quels Dieux sont nés de la terre, du ciel, de la nuit, ou de l'humide élément: racontez-nous comment la terre, les fleuves, la mer orageuse, le ciel, les astres ont été les premiers Dieux; comment leur ont succédé

les Intelligences bienfaiſantes qui répandent les richeſſes de la nature, qui préſident à ſes différentes fonctions; comment ils ont partagé entr'eux les emplois; comment ils ont commencé à demeurer ſur les hauteurs de l'Olympe. Divines Muſes, qui habitez le ciel depuis la naiſſance du monde, apprenez-nous cet important ſecret, & quel a été le premier de tous.

SECONDE PARTIE.

Régne de Cœlus, génération des Etres.

LE Chaos fut avant toutes choſes, enſuite la terre, ſéjour tranquille des immortels qui habitent les ſommets glacés de l'Olympe, le ténébreux Tartare dans les profondes entrailles de la terre, & l'Amour le plus beau des Dieux, qui charme les ſoucis des Dieux & des hommes, qui triomphe du courage & de la prudence.

Du Chaos ſont nés l'Erebe & la Nuit obſcure, de la Nuit jointe à l'Erebe ſont ſortis le Jour & la Clarté.

La Terre produiſit d'abord le Ciel auſſi étendu qu'elle, tout parſemé d'étoiles, pour qu'il lui ſervît de couverture & de ſéjour aux Dieux. Elle enfanta encore les

hautes montagnes où habitent les Nymphes qui ſe plaiſent à errer ſur les hauteurs & dans les forêts; elle engendra même la Mer profonde & orageuſe ſans le ſecours de l'Amour.

Bientôt unie au Ciel, elle mit au monde l'Océan & ſes gouffres profonds; Céus, Créus, Hypérion, Japetus, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémoſyne, Phœbé avec ſa couronne d'or, & l'aimable Téthys. Le ruſé Saturne eſt le dernier & le plus violent de ſes enfans, il fut ennemi de ſon pere dès ſa naiſſance.

La Terre enfanta de nouveau les redoutables Cyclopes, Bronté, Stérops & le vaillant Argé, qui ont donné le tonnerre à Jupiter & lui ont forgé la foudre. Ils étoient en tout ſemblables aux Dieux, mais ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front; c'eſt de-là qu'on leur a donné le nom de Cyclopes: leur force & leur adreſſe éclatoient dans les ouvrages qui ſortoient de leurs mains.

Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monſtrueuſe & d'une force extraordinaire, dont on ne parle qu'en tremblant, Cottus, Briarée, & Gygès, race terrible, qui avoient chacun cinquante têtes & cent bras, & les autres membres à proportion.

Tous ceux qu'ont enfanté le Ciel & la Terre ont été d'une grandeur & d'une force plus qu'humaine; mais ils étoient odieux au Ciel leur pere: à meſure qu'ils naiſſoient, il les cachoit dans les entrailles de leur mere, ne leur laiſſoit point voir le jour, & ſe faiſoit un jeu de cette brutale violence. La Terre en gémiſſoit & en ſéchoit de douleur; le reſſentiment lui ſuggéra un trait de vengeance également adroit & cruel. Lorſqu'elle eut tiré de ſon ſein le fer & les métaux, elle en fit une faux tranchante, & s'ouvrit à ſes enfans de ſon deſſein. » Vous » voyez, leur dit-elle, la conduite cruelle » de votre pere, ſi vous voulez me croire, » nous vengerons les outrages qu'il vous » fait & la maniere indigne dont il vous » traite «. La crainte dont ils étoient ſaiſis ne leur permit pas de répondre; mais le ruſé Saturne plus hardi que les autres lui répliqua: » ma mere, je me charge de l'exé- » cution: le crime dont notre pere ſe rend » coupable, me diſpenſe d'avoir pour lui » les ſentimens d'un fils «. La Terre ſatisfaite le plaça dans un lieu ſecret où il ne pouvoit être apperçu, lui mit à la main la faux tranchante qu'elle avoit préparée, & lui dit l'uſage qu'il en devoit faire. Sur le ſoir, le Ciel répandit ſur la terre les ténébres de la nuit, & lorſqu'il s'étendoit pour

s'approcher de ſon épouſe, Saturne d'une main hardie mutila ſon pere, & jetta bien loin derriere lui ce qu'il lui avoit coupé.

Mais le ſang du ciel ne pouvoit ceſſer d'être fécond; autant il en tomba de gouttes ſur la terre, autant il en ſortit de nouveaux Etres. De-là ſont nées les terribles Furies, les Géans armés & exercés à la guerre, & les Nymphes qui errent ſur la terre ſous le nom de Mélies.

TROISIÉME PARTIE.

Régne de Saturne & des Titans: ſeconde époque de la Religion Grecque.

SATURNE jetta incontinent au milieu des flots agités de la mer ce qu'il avoit ôté à ſon pere; cette portion d'un corps immortel flotta long-temps ſur les eaux. De l'écume qui s'en forma nâquit une nouvelle Divinité qui aborda à l'iſle de Cythere & bientôt après en Cypre; par-tout où ſe montroit la charmante Déeſſe, les fleurs croiſſoient ſous ſes pas: on l'appelle Aphrodité ou Vénus, Reine de Cythere, elle eſt toujours couronnée de fleurs. Ce nom que lui ont donné les Dieux & les hommes, fait alluſion à l'écume de la mer,

dont elle eſt née. On la nomme encore Cytherée, à cauſe de l'iſle où elle aborda, Cypris, parce que c'eſt auprès de Cypre qu'elle a reçu le jour; & ſes inclinations ne démentent point ſon origine. L'Amour & le beau Cupidon ſont toujours à ſa ſuite, & ils l'accompagnent dans l'aſſemblée des Dieux. Les ris, les jeux de la jeuneſſe, les entretiens galans, les ſupercheries de l'amour, les plaiſirs, les careſſes, la volupté lui ſont échus en partage. Tel eſt le ſort que lui ont aſſigné les Dieux & les hommes.

Le Ciel irrité contre ſon propre ſang donna alors à ſes enfans le nom odieux de Titans, les menaçant du châtiment qu'ils recevroient de leur révolte & de leur crime, dont la vengeance devoit retomber ſur toutes les races futures.

La Nuit enfanta la Parque cruelle, le Deſtin odieux & la Mort, le Sommeil & la troupe des Songes ſans le ſecours d'aucune autre Divinité. Elle accoucha de Momus, du Chagrin dévorant, des Heſpérides qui gardent au-delà de l'océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins. Les Déeſſes fatales, les Parques impitoyables, Clotho, Lachéſis, Atropos, ſont encore filles de la Nuit; ce ſont elles qui diſtribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naiſſance;

qui puniſſent les crimes des mortels & des Dieux, qui ne ceſſent de pourſuivre les malfaiteurs juſqu'à ce qu'elles en aient tiré vengeance. Enfin l'odieuſe Nuit mit au monde Néméſis, Divinité ſi pernicieuſe aux hommes, la Fraude, les Amours criminels, la Vieilleſſe infirme, la Diſcorde.

Celle-ci à ſon tour enfanta le Travail & les Soucis, l'Oubli, la faim, les douleurs cuiſantes qui nous arrachent des larmes, les combats, les meurtres, la guerre, le carnage, les querelles, le menſonge, les procès, le mépris des loix, le crime, tous freres étroitement unis, le ſerment qui cauſe de ſi grands maux quand on oſe le violer.

La Mer au contraire eut pour fils aîné le bon Nérée qui ne mentit jamais; on l'appelle le vieux Nérée, parce qu'il eſt ſincere & bienfaiſant, ami de l'équité, rendant juſtice à tout le monde.

De l'union de la Mer avec la Terre ſont nés Thaumas, le vaillant Phorcys, la belle Céto & l'impitoyable Eurybie.

Nérée & Doris ſon épouſe, fille de l'Océan, ont produit la nombreuſe famille des Nymphes marines ou des Divinités aimables qui vivent dans les eaux: Proto, Eucraté, Sao, Amphitrite, Eudora, Thétis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Spio,

Thoë, la belle Thalie, la gracieuſe Mélite, Eulimené, Agavé, Paſithée, Erato, Eu-
nicé aux doigts de roſes, Doto, Proto, Pheruſa, Dynamené, Neſée, Actée, Protomedie, Doris, Panope, & la belle Galathée, l'agréable Hippothoë, & Hipponoë aux mains blanches, Cymodocé & Cymatolegé qui appaiſent les vents orageux & les flots de la mer; Amphitrite aux pieds délicats, Cymo, Eioné, Halimède avec ſa belle couronne, la gaye Glauconomé, Pontoporie, Liagoré, Euagoré, Laomedie, Polynomé, Autonoë, Lyſianaſſe, Euarné dont le caractère eſt auſſi beau que ſon viſage, l'élégante Pſamathé, la divine Ménippe, Néſo, Eupompé, Thémiſto, Pronoë, Nemertès qui a le génie divin de ſon pere. Telle eſt la poſtérité du bon Nérée, cinquante jeunes Nymphes d'une conduite irréprochable.

Thaumas eut pour épouſe Electra, autre fille du profond Océan; celle-ci enfanta Iris, les Harpyes avec leur longue criniere, Aello, Ocypeté, qui égalent de leurs aîles rapides la vîteſſe des vents & des oiſeaux; & qui s'élevent au plus haut des airs.

Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naiſſance, que les Dieux & les hommes ont nommées pour ce ſujet les vieilles, Pephrédo & Enyo, toujours

couvertes d'un ſuperbe voile. Elle fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'océan du côté de la nuit où ſont les Heſpérides, Stheno, Euryale, & l'infortunée Méduſe : celle-ci étoit mortelle, les deux autres immortelles & incapables de vieillir. Neptune eut commerce avec elle ſur la tendre verdure, & Perſée lui ayant coupé la tête, il en ſortit le grand Chryſaor & Pégaſe. Celui-ci fut ainſi nommé parce qu'il étoit né auprès des ſources de l'océan, l'autre parce qu'il portoit à la main une épée d'or : il s'eſt envolé de deſſus la terre au ſéjour des immortels, où il habite le palais de Jupiter & il porte le tonnerre & la foudre.

Chryſaor devenu époux de Callirhoë, fille de l'océan, fut pere de Géryon monſtre à trois têtes; celui-ci fut dépouillé de ſes armes par Hercule qui lui enleva ſes bœufs dans l'iſle Erythie, & qui en conduiſit le troupeau à Tirynthe, après avoir franchi le vaſte océan, tué le chien Orthos, & le bouvier Erythion dans la caverne obſcure où il ſe retiroit.

Callirhoë enfanta encore dans un antre profond un autre monſtre qui n'eut jamais rien de ſemblable parmi les Dieux & les hommes, la redoutable Echidna, moitié

nymphe à visage agréable, aux yeux noirs,
300. & moitié serpent dont la vûe fait horreur,
qui est taché de diverses couleurs, qui se
nourrit de carnage dans le sein de la terre.
Il se tient dans une caverne profonde sous
un rocher loin des Dieux & des hommes.
305. Telle est la demeure que les Dieux ont
assignée à la cruelle Echidna, nymphe im-
mortelle qui ne vieillit point; elle y est
renfermée dans les montagnes. On dit que
Typhon, vent orageux & violent a eu
commerce avec cette belle aux yeux noirs,
que de-là sont venus Orthos, chien de
310. Geryon, ensuite Cerbere, chien de Plu-
ton, monstre à cinquante têtes, d'une taille
& d'une force extraordinaire, d'une voix
terrible & d'une cruauté égale. Il en est
venu encore l'hydre de Lerne qui fit tant
315. de ravages: Junon l'avoit nourrie par hai-
ne contre Hercule; mais le fils de Jupiter,
aidé du courageux Iolaüs & des conseils
de Minerve, tua ce monstre à coups d'épée.
320. Echidna enfanta encore la Chimere,
animal cruel, monstrueux, d'une vîtesse
extrême: il avoit trois têtes, l'une de lion,
l'autre de chévre, la troisiéme d'un dra-
gon, & ressembloit à ces trois animaux,
au lion par le devant du corps, à la chévre
par le milieu, à un serpent par derriere, &
vomissoit

vomiſſoit des torrens de flammes. Le vaillant Bellerophon, à l'aide de Pégaſe, s'en rendit le maître.

La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx qui fit tant de maux à la poſtérité de Cadmus, & le lion de Nemée. Junon épouſe de Jupiter l'avoit élevé elle-même & l'avoit lâché dans les forêts d'où il ravageoit les environs de Nemée & du mont Apeſas. Il fut encore tué par Hercule.

Enfin Céto & Phorcys engendrerent le dragon terrible qui garde les pommes d'or dans les vaſtes campagnes des Heſpérides : telle eſt en détail leur poſtérité.

De Tethys & de l'Océan ſont ſortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Po & ſes gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, le majeſtueux Danube, le Phaſe, le Rhéſus, le clair Acheloüs, le Neſſus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptaporus, le Granique, l'Eſapus, le divin Simoïs, le Penée, l'Hermus, le Caïcus remarquable par la beauté de ſes eaux, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardeſcus & le divin Scamandre.

Tethys eſt encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines auxquelles les jeunes gens conſacrent leur chevelure, auſſi-bien qu'au grand Apollon & aux fleu-

ves. Tel eſt le ſort qu'ont reçu de Jupiter Pitho, Admete, Ianthé, Electre, Doris, Prymno, Uranie, Hippo, Clymène, Rhodia, Callirhoë, Zeuxo, Clythie, Idyie, Paſithoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dioné, Meloboſis, Thoë, la belle Polydore, Cerceïs, Pluto, Perſeïs, Janire, Acaſte, Xanthé, Petrée, Meneſtho, Europe, Métis, Eurynomé, Teleſtho, Criſié, Aſia, l'aimable Calypſo, Eudoré, Tyché, Amphiro, Ocyroë, & la Styx qui eſt la plus reſpectable de toutes.

Telle eſt la poſtérité de l'Océan & de Tethys, telles ſont leurs filles aînées; mais il en eſt un plus grand nombre diſperſées par toute la terre & qui demeurent au fond des eaux. Il eſt de même une infinité d'autres fleuves nés de Tethys & de l'Océan; qu'il n'eſt pas poſſible à un mortel de nommer, mais qui ſont connus des peuples qui en habitent les bords.

Thia épouſe d'Hypérion enfanta le Soleil, la Lune & l'Aurore qui éclaire les mortels ſur la terre & les Dieux immortels dans le ciel.

Eurybie, femme de Crius, fut mere d'Aſtræus, de Pallas, de Perſés plus habile que ſes freres. Aſtræus, marié à l'Aurore, fit naître les vents impétueux, Argeſtès & Zephyre, le rapide Borée, l'humide No-

tus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin & des aſtres brillans dont le ciel eſt ſemé.

Pallas & Styx fille de l'océan, produiſirent l'ardeur bouillante & la victoire, la force & la valeur, illuſtres enfans qui habitent le palais de Jupiter & accompagnent par-tout le maître du tonnerre : ainſi l'obtint Styx leur mere, dans ce jour mémorable où le Dieu qui fait gronder la foudre ſur l'Olympe, fit venir devant lui tous les immortels. Il promit à tous ceux qui combattroient pour lui contre les Titans, de ne point leur ôter les priviléges dont ils jouiſſoient pour lors, mais de les leur confirmer à jamais. Il ajouta même que tous ceux qui avoient été laiſſés dans l'oubli ſous le régne de Saturne ſeroient élevés aux honneurs ſous le ſien, chacun ſuivant ſes mérites. L'immortelle Styx, conduite par les avis de l'Océan ſon pere, arriva la premiere ſur l'Olympe avec toute ſa famille. C'eſt en récompenſe de ſon zéle que Jupiter lui a accordé les plus flatteuſes diſtinctions ; il a voulu qu'elle fût le lien redoutable du ſerment des Dieux, & a pris pour commenſaux tous ſes enfans. Il a tenu de même aux autres tout ce qu'il leur avoit promis, parce qu'en qualité de maî-

tre ſouverain il avoit le pouvoir de le faire.

Coéus aſſocia Phoébé à ſon lit & la rendit mere de Latone, fille charmante aux yeux des Dieux & des hommes & qui fait dans l'Olympe l'ornement de la cour immortelle. Phœbé mit encore au monde la brillante Aſtérie, dont Perſés fit ſon épouſe dans la ſuite & qui fut mere d'Hécaté.

Jupiter a fait à celle-ci les plus inſignes faveurs & lui a donné les plus grands priviléges; il lui laiſſe exercer ſon pouvoir ſur terre & ſur mer. Déja ſous le régne du lumineux Cœlus, elle avoit les mêmes honneurs & les Dieux immortels la reſpectoient infiniment. De même aujourd'hui, ſi quelqu'un offre des ſacrifices ou fait des expiations en ſuivant le rite preſcrit, il ne manque jamais d'invoquer Hécaté, & ſon reſpect ne demeure point ſans récompenſe; la Déeſſe écoute favorablement ſes vœux: elle répand ſur lui les richeſſes & l'abondance, parce qu'elles ſont en ſon pouvoir. De tous les enfans du Ciel & de la Terre aucun n'a eu d'auſſi grandes prérogatives; Jupiter ne lui a retranché aucune de celles dont elle jouiſſoit déja ſous le régne des Titans ou des anciens Dieux: elle a conſervé ſa dignité, telle

qu'elle lui eſt échue dès le commencement. Quoique Déeſſe unique, elle n'en eſt pas moins révérée; ſon pouvoir s'étend comme auparavant ſur toute la terre, dans le ciel & ſur mer : il eſt même augmenté, parce que Jupiter lui accorde ſes bonnes graces. La Déeſſe protége & fait proſpérer qui elle juge à propos, elle le rend reſpectable dans l'aſſemblée du peuple. Lorſque les guerriers prennent leurs armes pour marcher au combat, il dépend d'elle de leur accorder la victoire & de faire triompher leur valeur. Elle eſt aſſiſe à côté des Rois, lorſqu'ils prononcent des arrêts : elle ſe trouve au milieu des combattans ſur l'aréne, pour animer l'ardeur de celui qu'elle veut favoriſer; bientôt victorieux par ſon ſecours il ſe couvre d'une gloire immortelle, & qui réjaillit ſur toute ſa famille. Fidelle à ſuivre les cavaliers dans leurs courſes & les navigateurs dans leurs voyages, elle les exauce, lorſqu'ils adreſſent leurs vœux à Hécaté & au bruyant Neptune. Souvent la Déeſſe accorde une proie abondante à celui qui l'invoque, ſouvent elle l'arrache à celui qui croyoit déja la tenir. Elle eſt occupée avec Mercure à multiplier les troupeaux dans les étables, les bœufs, les chévres, les moutons : elle les fait croître ou diminuer com-

me il lui plaît. Quoiqu'elle ſoit le ſeul enfant de ſa mere, elle exerce ce pouvoir immenſe parmi les Dieux. Jupiter l'a chargée encore de conſerver le jour aux enfans qui viennent de naître & de les faire grandir. Tels ſont ſes priviléges.

Rhéa, épouſe de Saturne, eut d'illuſtres enfans : Veſta, Cérès, Junon à la chauſſure dorée, le terrible Pluton qui exerce dans les lieux ſouterrains un cruel empire, Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ſes flots, le ſage Jupiter pere des Dieux & des hommes dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.

Saturne les avaloit à meſure que leur mere les mettoit au monde, parce qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui diſputât l'empire ſur les immortels. Il avoit appris de la Terre & du Ciel ſes parens que par l'ordre des Deſtins, malgré toute ſa force, il ſeroit un jour vaincu par ſon propre fils & par les deſſeins de Jupiter. Il ne s'arrêta point à de vains projets, mais attentif à épier le moment, il dévoroit ſes enfans à leur naiſſance.

Rhéa déſolée en gémiſſoit; mais lorſqu'elle ſe ſentit prête d'enfanter Jupiter pere des Dieux & des hommes, elle ſupplia la Terre & le Ciel ſes parens de l'aider de leurs conſeils, de lui ſuggérer le moyen.

de mettre à couvert le fils qu'elle alloit mettre au monde, & de le dérober à la fureur de Saturne ſon pere qui ne manqueroit pas de le dévorer comme les autres. Touchés des prieres de leur fille, ils lui découvrirent tout ce que les Deſtins avoient réglé ſur le ſort de Saturne & de ſon fils. Ils l'envoyerent en ſecret à Lyctus dans l'iſle de Crète, lorſqu'elle étoit ſur le point d'accoucher. La Terre elle-même reçut dans ſes bras Jupiter naiſſant, le nourrit & l'éleva dans l'iſle de Crète. D'abord ſa mere le porta à Lyctus au milieu des ténébres de la nuit, & le cacha de ſes propres mains dans une caverne profonde au pied du mont Egée. Enſuite Rhéa prit une groſſe pierre, & l'ayant enveloppée de langes, elle la préſenta au fils du Ciel, à Saturne ancien ſouverain des Dieux. Le malheureux prit la pierre & l'avala ſur le champ, ſans prévoir qu'un jour ſon fils reparoîtroit ſain & ſauf, lui arracheroit le thrône par violence & régneroit à ſa place.

La force & les membres du jeune Prince croiſſoient avec une promptitude merveilleuſe ; après l'année révolue, par le ſecours des conſeils artificieux de la Terre, le grand Saturne tout ruſé qu'il étoit, fut obligé de laiſſer reparoître ſon fils, & ſuccomba bientôt ſous ſa violence & ſes intri-

gues. D'abord il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment ; Jupiter la planta & l'affermit dans la terre auprès de Pytho, dans un des enfoncemens du Parnaſſe, pour ſervir de monument & de ſpectacle aux hommes. Il tira de priſon les fils du Ciel ſes oncles que ſon pere avoit chargés de chaînes par une aveugle jalouſie. En récompenſe de ce bienfait ils lui mirent entre les mains le tonnerre, la foudre, les éclairs que la Terre avoit cachés dans ſon ſein; & c'eſt avec ces armes redoutables qu'il commande aux Dieux & aux hommes.

Japetus prit en mariage Clyméne, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas. Elle enfanta encore le fameux Menœtius, l'induſtrieux & ruſé Promethée, & l'inſenſé Epimethée qui cauſa bientôt un grand préjudice aux hommes. C'eſt lui qui épouſa la premiere femme que Jupiter s'aviſa de former.

Le Roi des Dieux irrité des crimes de Menœtius, le frappa de la foudre & le précipita dans l'Erebe pour punir ſon audace & ſa férocité. Atlas, aſſervi à une loi rigoureuſe, ſe tient debout aux extrêmités de la terre près des Heſpérides, & porte le ciel ſur ſa tête & ſur ſes bras ſans ſe laſſer jamais; tel eſt le poids énorme dont Jupiter

l'a

ſa chargé. Il a étroitement enchaîné Promethée & l'a attaché par des liens indiſſolubles à une colomne, où un aigle éployé lui ronge éternellement les entrailles. Autant l'oiſeau cruel en mange pendant le jour, autant il en croît pendant la nuit.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne, a délivré le fils de Japetus de ce ſupplice & a tué l'oiſeau qui le dévoroit. Jupiter l'a permis du haut de l'Olympe où il régne, afin d'augmenter la gloire de l'Hercule Thébain & de le rendre fameux par toute la terre: tel eſt l'honneur qu'il a voulu faire à ſon fils. Quoique violemment irrité, il a oublié ſon reſſentiment & l'audace de Promethée qui oſa diſputer d'habileté avec le ſouverain des Dieux.

QUATRIÉME PARTIE.

Régne de Jupiter & des autres Dieux; établiſſement des Sacrifices: troiſiéme époque de la Religion grecque.

LORSQUE les Dieux étoient en diſpute avec les hommes à Méconé, Promethée partagea exprès un bœuf en deux parts pour tromper Jupiter. D'un côté il enveloppa dans la peau les chairs, les entrail-

les & la graiſſe, les cachant avec le ventre
du bœuf : de l'autre il rangea adroitement
tous les os & les couvrit de graiſſe. Alors
Jupiter pere des Dieux & des hommes lui
adreſſant la parole : fils de Japet, mon ami,
lui dit-il, le plus puiſſant des Rois, tu as
bien mal fait les parts.

Jupiter, à la connoiſſance duquel rien ne peut échapper, lui parloit ainſi pour lui reprocher ſa mauvaiſe foi. Promethée toujours dans les mêmes diſpoſitions, lui répondit en ſouriant ; glorieux Jupiter, ſouverain des Dieux éternels, c'eſt à vous de choiſir celle que vous jugerez à propos. Cette réponſe n'étoit qu'un artifice, mais Jupiter éclairé d'une lumiere éternelle n'ignoroit aucune de ſes penſées. Il forma ſur le champ contre les hommes un funeſte projet, qu'il ne tarda pas d'accomplir. Après avoir détourné la graiſſe qui cachoit les os du bœuf, il conçut un dépit ſecret dont il donna bientôt des marques ; c'eſt dès ce moment que les hommes ont ſuivi la coutume de brûler les os des victimes ſur les autels des Dieux. Fils de Japet, continua Jupiter indigné, tu as trop d'eſprit & tu en fais mauvais uſage.

Dès-lors Jupiter irrité & ne pouvant oublier cet outrage, n'accordoit plus l'uſage du feu aux malheureux mortels. Mais

le fils de Japet trouva encore le moyen de le tromper ; il déroba le feu qu'il cacha dans une tige de férule, & le ralluma ainſi ſur la terre.

Jupiter appercevant du haut des cieux la lueur du feu parmi les hommes, en conçut un nouveau reſſentiment & réſolut de les punir de ce vol. Il donna ordre à Vulcain de former avec de la terre la figure d'une fille également belle & modeſte ; Minerve prit le ſoin de la parer & la revêtit d'une robe blanche, lui mit ſur la tête une coëffure artiſtement rangée, une guirlande des plus belles fleurs, une couronne d'or d'un travail exquis, où Vulcain avoit déployé toute ſon induſtrie pour plaire au ſouverain Jupiter. Il y avoit gravé la figure de la plûpart des animaux qui vivent ſur la terre ou dans les mers, avec tant d'art qu'ils paroiſſoient vivans & qu'on ne ſe laſſoit point de les admirer. Après avoir ainſi formé avec un ſoin infini cette dangereuſe merveille, il la fit paroître dans l'aſſemblée des Dieux & des hommes avec toutes les graces dont Minerve s'étoit plûe à l'embellir. Les uns & les autres virent avec une admiration égale, le don ſéduiſant mais funeſte que l'on alloit faire aux hommes. De-là eſt venue cette race foible & délicate de femmes, que les mortels

gardent parmi eux pour leur malheur. Jamais amies de la pauvreté ni de l'épargne, elles n'ont de goût que pour le luxe & la dépense; semblables aux frelons qui se nourrissent du travail des abeilles auquel ils n'ont point eu de part, qui tandis que ces diligentes ouvrieres sont occupées du matin jusqu'au soir à faire leur miel, se tiennent oisifs dans la ruche, ne pensant qu'à dévorer le fruit des peines d'autrui. C'est ainsi que Jupiter a fait aux hommes le funeste présent des femmes pour partager leurs travaux & leurs fatigues.

Il ne les a pas moins affligés d'une autre maniere: quiconque craignant les ennuis du mariage & l'embarras d'une femme, demeure dans le célibat, s'il vient à vieillir, il est privé des secours les plus nécessaires à la vieillesse; s'il est riche, une troupe de parens éloignés partageront ses biens après sa mort. Celui qui a été assez heureux en se mariant pour rencontrer une femme sage & fidéle, trouve dans ses maux mêmes une ressource puissante: mais si par malheur on l'a prise d'un mauvais caractère; c'est un chagrin qui ronge éternellement le cœur & auquel il n'y a point de remède. Ainsi l'on ne peut échapper à la vengeance de Jupiter ni tromper ses desseins; le fils de Japet, Promethée avec

toute ſon adreſſe, & malgré ſon innocence, n'a pu ſe ſouſtraire à ſa colere ni au funeſte lien dont il eſt garotté.

Jupiter non moins irrité contre Briarée, Cottus & Gygès, les enchaîna de même, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer leur force & leur taille énorme. Il les fit deſcendre dans les entrailles profondes de la terre & aux extrémités de l'univers, où ils ſouffrent ſans relâche & déplorent vainement leur triſte ſort.

Mais Jupiter & les autres Dieux enfans de Saturne & de Rhéa, les ont rendus de nouveau à la lumiere, comme la Terre le leur avoit conſeillé. Elle leur fit comprendre que ces géans devoient partager avec eux les haſards du combat & la gloire de la victoire. Car il y a eu une longue guerre & de ſanglantes batailles entre les Dieux Titans & les enfans de Saturne. D'un côté les Titans campés ſur l'Othrys, de l'autre les Dieux bienfaiſans, enfans de Rhéa & de Saturne retranchés ſur l'Olympe, ſe battirent avec acharnement pendant dix années entieres, ſans que l'on pût ſçavoir comment finiroit la guerre, ni de quel côté ſeroit l'avantage.

Enfin le pere des Dieux & des hommes, Jupiter, les ayant un jour raſſaſiés de nectar & d'ambroiſie & régalés ſplendidement

de tous les mets dont les Dieux ſe nourriſſent, voyant que leur courage s'enflammoit ſur la fin du feſtin, il leur tint ce diſcours : illuſtres enfans du ciel & de la terre, ſoyez attentifs à mes paroles; voilà déja long-temps que nous combattons contre les Titans pour leur enlever la victoire & l'empire; redoublez aujourd'hui votre valeur & vos efforts contre ces ennemis redoutables; rappellez-vous les bienfaits dont je vous ai comblés, les ténébres profondes & les liens cruels dont j'ai ſçu vous délivrer. Alors le vaillant Cottus prit la parole : nous ſçavons, Seigneur, répliqua-t-il, la vérité de ce que vous dites; nous connoiſſons par expérience toute l'étendue de vos lumieres & de votre ſageſſe. C'eſt par elle que vous avez ſçu venger l'opprobre des immortels; c'eſt elle qui nous a tirés des chaînes & de la priſon obſcure où nous gémiſſions. Comptez, fils de Saturne, que nous n'omettrons rien pour vous aſſurer l'empire & que nous combattrons les Titans avec plus d'ardeur que jamais.

Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit à ce diſcours & ſe ſentit animée d'un nouveau courage. Tous, Dieux & Déeſſes, anciens Titans ou enfans de Saturne, combattirent dès-lors avec plus de fureur. Jupiter mit en face de l'ennemi les géans

qu'il avoit fait ſortir du ſein de l'Erébe,
monſtres redoutables par leur force & leur
figure; ils avoient chacun cent bras & cin-
quante têtes, & les membres d'une groſſeur
énorme. Ils lançoient d'un ſeul bras des
rochers tout entiers. De l'autre côté les
Titans étoient rangés avec un air fier &
menaçant, & déchargeoient les plus terri-
bles coups. Les flots de la mer en fureur
mêloient leur bruit confus à celui des com-
battans, la terre en retentiſſoit & en pouſ-
ſoit de triſtes gémiſſemens. Le vaſte Olym-
pe étoit ébranlé par les efforts des Dieux;
leur marche impétueuſe, le tumulte de
leurs mouvemens, la violence de leurs
coups ſe faiſoient ſentir juſqu'au fond du
noir Tartare. Ils s'accabloient mutuelle-
ment d'une grêle de traits, les cris de fu-
reur qu'ils pouſſoient pour s'exciter, péné-
troient juſqu'aux cieux. Jupiter donna
l'eſſor à ſon courage & fit les plus grands
efforts de valeur: ſon bras puiſſant lançoit
du haut du ciel & de l'Olympe le foudre
avec un fracas de tonnerre & des éclairs
continuels. La terre en mugiſſoit prête à
être embraſée, & les forêts entieres étoient
en proie aux flammes. Une chaleur bru-
lante ſe faiſoit ſentir ſur toute la face du
globe & faiſoit bouillir les flots de la mer;
les Titans mêmes ne purent en éviter les

ardeurs; des tourbillons de flammes s'é-
700. levoient juſqu'aux nues: l'œil ne pouvoit ſoutenir l'éclat du foudre qui embraſoit juſqu'à l'Erebe. On croyoit voir & entendre le ciel s'approcher comme autrefois de la terre, & celle-ci prête à être réduite en
705. poudre par le poids de ſa chûte: tel étoit le fracas que faiſoient les Dieux acharnés au combat. Les vents déchaînés élevoient des tourbillons de pouſſiere & mêloient leurs ſifflemens aigus au bruit du tonnerre & des foudres que lançoit Jupiter. Le tumulte alloit toujours croiſſant, & le combat
710. s'échauffoit par la violence du carnage. Enfin cette fureur martiale commença à ſe ralentir. Les deux armées d'abord rangées de front avoient fondu avec impétuoſité l'une ſur l'autre; mais Cottus, Briarée, & le fougueux Gygès avoient porté les plus
715. terribles coups; ils avoient lancé de leurs mains vigoureuſes juſqu'à trois cens rochers. Ils accablerent enfin les Titans ſous la multitude de leurs traits; ils les précipiterent dans les entrailles de la terre, & les y enchaînerent avec tout leur orgueil.
720. Autant le ciel eſt élevé au-deſſus de la terre, autant il y a d'eſpace entre la terre & le fond du Tartare. Une enclume tombée du ciel demeureroit neuf jours & autant de nuits avant que de toucher à la

terre, & il lui faudroit un temps égal pour tomber depuis la terre juſqu'au fond du Tartare. Un mur de fer l'environne de toutes parts, & des ténébres trois fois plus épaiſſes que la nuit en ferment l'entrée. Au-deſſus ſont les fondemens de la terre & de la mer. C'eſt-là que les Titans ſont plongés dans une obſcurité profonde par ordre de Jupiter; triſte demeure, éloignée du ſéjour des mortels & dont ils ne peuvent ſortir: Neptune les y a renfermés avec des portes de fer & un mur impénétrable: c'eſt-là encore qu'habitent les fidéles Satellites de Jupiter, Gygès, Cottus, & Briarée. C'eſt-là enfin que commencent & finiſſent tour-à-tour, la terre obſcure, le Tartare ténébreux, l'inépuiſable mer, & le ciel lumineux: lieu affreux que les Dieux mêmes ont en horreur, chaos immenſe, dont un mortel ne pourroit atteindre le fond dans une année: à peine auroit-il paſſé l'entrée, qu'il ſeroit emporté de côté & d'autre par un mouvement impétueux & des ſecouſſes violentes: ſéjour abhorré des Dieux mêmes, qui n'eſt habité que par la nuit & ſes épaiſſes ténèbres. Le fils de Japetus, Atlas, debout à l'entrée ſoutient le ciel ſur ſa tête & ſur ſes bras, ſans ſe laſſer jamais. C'eſt-là que le jour & la nuit ſe ſuivent alternativement & ſans interrup-

tion & paſſent tour-à-tour par une porte
de fer. A meſure que l'un entre, l'autre
ſort, ſans que jamais ils ſe trouvent enſem-
ble au même lieu. Dès que l'un eſt parti
pour parcourir la terre, l'autre attend pai-
ſiblement qu'il ſoit de retour pour recom-
mencer la même courſe. L'un porte la lu-
miere aux habitans de la terre, l'autre leur
conduit le ſommeil frere de la mort. C'eſt
donc là que ſe tient la nuit ténébreuſe avec
ſes enfans le ſommeil & la mort, Divini-
tés odieuſes que jamais le ſoleil n'éclaire de
ſes rayons, ſoit lorſqu'il monte au plus
haut des cieux, ſoit lorſqu'il deſcend ſur la
fin du jour. Le premier parcourt tranquil-
lement toute l'étendue de la terre & le vaſ-
te eſpace des mers pour donner le repos
aux hommes; l'autre avec un cœur de fer
& des entrailles d'airain, attaque impitoya-
blement le premier qu'elle rencontre, &
ſe fait haïr des Dieux mêmes ſur leſquels
elle n'a aucun pouvoir. Là eſt le triſte
palais des Dieux infernaux, du redoutable
Pluton & de Proſerpine: l'entrée en eſt
gardée par un chien hideux & cruel exercé
à un manége artificieux; il careſſe & fait
accueil à ceux qui entrent, mais il ne leur
permet plus de ſortir, & dévore inhumai-
nement ceux qui veulent s'échapper de
ce ſombre ſéjour.

Là ſe trouve encore la fontaine Styx, fille aînée de l'Océan, l'horreur des Dieux immortels. Elle eſt dans un antre écarté, ſous un vaſte rocher, ſoutenu par des colomnes auſſi brillantes que l'argent, & qui s'élevent juſqu'aux cieux. La fille de Thaumas, la prompte meſſagere Iris eſt quelquefois obligée de franchir les mers, lorſqu'il s'éleve des diſſenſions parmi les Dieux. Si quelqu'un des habitans des cieux ſe rend coupable de menſonge, Jupiter envoie Iris chercher dans un vaſe d'or l'eau glacée de Styx, qui eſt le lien du ſerment des Dieux. Elle tombe goutte à goutte du ſommet d'un rocher, & forme ſous terre un ruiſſeau toujours couvert d'une ſombre nuit, & qui ſe jette dans l'océan. De dix parties de cette eau, il y en a neuf qui coulent autour de la terre & forment un clair ruiſſeau qui ſe décharge dans la mer: la dixiéme partie qui tombe du rocher eſt deſtinée à la punition des Dieux. Quiconque des immortels habitans de l'Olympe ſe parjure ſur cette eau, demeure pendant un an ſans parole, ſans reſpiration & ſans vie, privé de l'ambroiſie & du nectar, étendu ſur un lit dans un engourdiſſement total. Au bout de l'année, quoique guéri de cette maladie, il n'eſt pas à la fin de ſes peines. Il eſt ſéparé pour neuf ans de la

compagnie des Dieux immortels, il n'eſt point admis pendant tout ce temps à leurs aſſemblées ni à leurs feſtins; enfin à la dixiéme année il rentre dans tous ſes privilé-
805. ges. Telle eſt la peine que les Dieux ont attachée au parjure commis ſur l'eau de Styx, fontaine révérée de tout temps & qui coule dans des précipices.

C'eſt-là que commencent & finiſſent tour-à-tour la terre obſcure, le Tartare ténébreux, l'inépuiſable mer, le ciel brillant d'étoiles; lieu hideux, affreux, que les
810. Dieux ont en horreur. Là des portes d'airain ſont ſuſpendues à des poteaux immobiles, & dont rien ne peut ébranler la ſolidité. C'eſt-là que demeurent les Titans,
815. loin des Dieux, dans le fond du chaos ténébreux. Les fidéles Satellites de Jupiter, Cottus & Gygés ſont placés aux ſources de l'océan. Neptune a fait Briarée ſon gendre par eſtime pour ſon courage, & lui a donné ſa fille Cymopolie en mariage.

820. Lorſque Jupiter eut chaſſé du ciel les Titans, la Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon, dont les pieds & les mains avoient une force plus qu'humaine, mais dont les cent têtes ſemblables à celles
825. d'un ſerpent ou d'un dragon horrible, laiſſoient échapper de leur gueule une langue noire, jettoient le feu par les yeux & vo-

missoient des flammes. Toutes ensemble
faisoient des cris affreux semblables à ceux
de différens animaux & qui étoient enten-
dus jusqu'aux cieux ; tantôt elles pous-
soient des mugissemens comme un taureau
en fureur, tantôt des rugissemens aussi
terribles que ceux d'un lion, tantôt des
hurlemens comme un chien : souvent il
faisoit un bruit dont les montagnes reten-
tissoient au loin. Il seroit sans doute arrivé
quelque chose de funeste à sa naissance,
il se seroit rendu maître des Dieux & des
hommes, si Jupiter le pere commun n'y
avoit pourvû. Il fit gronder son tonnerre à
coups redoublés ; le bruit en retentit non-
seulement jusqu'aux extrémités de la terre,
mais jusqu'au plus haut des cieux & au
fond des abîmes de l'océan. L'Olympe
trembla sous les pas du Roi des immortels,
& la terre en poussa des gémissemens. Le
feu de la foudre éclatoit de toutes parts, &
faisoit rouler des tourbillons de flamme ;
le ciel, la terre, la mer en ressentirent éga-
lement les ardeurs. Les vagues en fureur se
brisoient avec violence contre les rivages ;
l'émotion des Dieux causoit dans tout l'u-
nivers un bouleversement affreux. Pluton
en fut effrayé dans l'empire des morts, les
Titans précipités avec Saturne au fond du

Tartare, en oüirent le bruit & en reſſentirent la ſecouſſe. Jupiter en courroux redoubla les coups de tonnerre, fit briller les éclairs, & du haut de l'Olympe frappa le monſtre en lançant contre lui la foudre. Il réduiſit en cendres ſes horribles têtes, le fit tomber ſous ſes coups redoublés, & la terre retentit du bruit de ſa chûte. La flamme gagna les forêts & les montagnes; elle embraſoit la terre & la faiſoit couler comme les métaux fondus s'échappent de la fournaiſe, & comme Vulcain fait ſortir du ſein des montagnes des torrens de fer devenu liquide par la violence du feu. Ainſi la terre tomboit en diſſolution par les ardeurs de ce terrible élément. Jupiter indigné précipita le monſtre au fond du Tartare.

C'eſt Typhon qui produit les vents orageux, excepté Notus, Borée, Argeſtes & Zéphyre, que les Dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. Pour les autres, ils ne ſervent qu'à ſoulever les flots de la mer, à exciter des tempêtes, à cauſer des naufrages. Tantôt ils tourmentent les vaiſſeaux & font périr les matelots; malheur à ceux qui en ſont aſſaillis ſur mer, leur perte eſt inévitable; tantôt ils ſoufflent ſur la vaſte étendue de la terre, briſent les

tendres fleurs dont elle eſt couverte, ren-
verſent les travaux des hommes, rempliſ- 880
ſent tout de pouſſiere.

Les Dieux délivrés enfin de leurs tra-
vaux & de la guerre qu'ils avoient eue
à ſoutenir contre les Titans, déférerent
par les conſeils de la terre l'empire des
immortels à Jupiter, maître de l'Olympe; 885
& pour récompenſe, il leur a diſtribué à
tous des emplois. Jupiter, Roi des Dieux,
prit pour ſa premiere épouſe Métis, la plus
ſçavante des Dieux & des hommes. Mais
lorſqu'elle fut ſur le point d'accoucher de
la Déeſſe Minerve, Jupiter gagné par les 890
conſeils artificieux & les diſcours ſéduiſans
du Ciel & de la Terre, la renferma dans ſon
propre ſein. Leur deſſein étoit d'empêcher
qu'aucun des Dieux immortels ne s'empa-
rât de l'autorité de Jupiter: parce qu'il étoit
réglé par les deſtins que Métis mettroit au
monde des enfans d'un génie ſupérieur. 895
D'abord elle devoit enfanter la Déeſſe aux
yeux bleus, qui ſortit peu après du cer-
veau de Jupiter, qui égale ſon pere en
force & en prudence, enſuite un fils qui
par ſon courage ſeroit devenu maître des
Dieux & des hommes. Jupiter prévint ce
malheur en cachant Métis dans ſes propres 900
entrailles, afin qu'elle lui fît connoître le
bien & le mal.

Jupiter épouſa enſuite la belle Thémis. Celle-ci enfanta les heures, les bonnes loix, l'équité, la paix, qui apprennent aux hommes à tout faire avec ordre, & les Parques auxquelles le ſouverain des Dieux a donné de grands priviléges : ce ſont Clo-
905. tho, Lachéſis, Atropos, qui diſtribuent aux hommes le bonheur & le malheur.

L'aimable Eurynomé, fille de l'Océan, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaé, Euphroſyne & Thalie, filles auſſi char-
910. mantes que leur mere, dont les regards gracieux inſpirent une reſpectueuſe tendreſſe.

Jupiter prit enſuite pour épouſe Cérès, nourrice du genre humain, qui fut mere de Proſerpine : Pluton l'enleva par violence à ſa mere, mais le ſouverain des Dieux lui permit de la garder.

915. Il aima encore Mnémoſyne qui donna naiſſance aux neuf Muſes, dont les plaiſirs ordinaires ſont les feſtins & les concerts.
920. Latone eut de lui Apollon & la chaſſeuſe Diane, les deux plus aimables enfans de tous les immortels.

La derniere épouſe de Jupiter, Roi des Dieux & des hommes, fut la belle Junon qui devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine. Jupiter fit ſortir de ſon cerveau la reſpectable Pallas, Déeſſe vive & courageuſe

reuſe qui anime les guerriers, qui ſe plaît aux combats & au tumulte des armes.

Junon, ſans le ſecours de ſon mari & pour diſputer de pouvoir avec lui, mit au monde le fameux Vulcain, le plus induſtrieux de tous les immortels.

D'Amphitrite & du bruyant Neptune eſt né Triton, Dieu puiſſant, qui domine ſur les abîmes de la mer, & qui habite le ſuperbe palais du Roi & de la Reine des eaux, dont il a reçu le jour.

Vénus, épouſe de Mars, Dieu de la guerre, enfanta la Crainte & la Terreur, Divinités redoutables qui mettent le trouble & la confuſion dans les armées, ſe mêlent aux horreurs de la guerre & aux calamités que Mars traîne toujours à ſa ſuite. Vénus mit encore au monde Harmonia, qui devint épouſe de Cadmus.

Maïa, fille d'Atlas, aimée de Jupiter, donna le jour à l'illuſtre Mercure, ambaſſadeur & héraut des Dieux.

CINQUIÉME PARTIE.

Hommes placés au nombre des Dieux: quatriéme époque de la Religion grecque.

940. SÉMÉLÉ, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Bacchus, Dieu immortel, quoique né d'une mere mortelle, mais tous deux jouiſſent à préſent des honneurs de la Divinité.

Enfin du commerce d'Alcméne avec Jupiter eſt né le vaillant Hercule.

945. Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux des deux côtés, épouſa Aglaé la plus jeune des trois Graces.

Bacchus aux cheveux blonds prit pour épouſe la belle Ariadne, fille de Minos, à laquelle Jupiter a daigné accorder l'immortalité & une jeuneſſe éternelle.

950. Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne heureuſement ſorti des haſards auxquels il a été expoſé par ſon courage, a épouſé dans l'Olympe la belle & ſage Hébé; heureux mortel qui a mérité par ſes exploits

955. d'habiter éternellement parmi les Dieux ſans vieillir jamais.

Perſeïs, fille de l'Océan, épouſe du ſoleil, l'a rendu pere de Circé & du Roi

Aëtès. Celui-ci par l'avis des Dieux immortels a épouſé Idyia, fille du grand fleuve Océan; de leur mariage eſt née la belle Medée.

Recevez nos hommages, Dieux immortels, qui habitez le ciel, la mer, les iſles & le continent. Que les Muſes, filles de Jupiter, célèbrent dans mes vers la poſtérité des Déeſſes immortelles qui, unies à des hommes, ont donné naiſſance à des enfans ſemblables aux Dieux & aſſurés comme leurs meres de l'immortalité.

Cérès, la plus eſtimable des Divinités devenue épouſe de Jaſius dans l'iſle fertile de Crète, & occupée avec lui à cultiver la terre, enfanta Plutus, Dieu bienfaiſant qui parcourt la terre & les mers, enrichit & comble de proſpérités celui qui eſt aſſez heureux pour le rencontrer.

L'épouſe de Cadmus, Harmonia, fille de Vénus, fut mere d'Ino, de Sémélé, de la belle Agavé & d'Autonoë, qui fut femme d'Ariſtée. Elle enfanta encore Polydore dans l'illuſtre ville de Thebes.

Calliroë, fille de l'Océan, épouſe & amante de Chryſaor, mit au monde le plus robuſte des mortels, Géryon, qui fut tué par Hercule; ce Dieu lui enleva ſes bœufs dans l'iſle Erythie.

L'Aurore, épouſe de Titon, accouche

de Memnon, Roi des Ethiopiens & d'Emathion, autre Roi célèbre. La même, unie à Céphale, eut un illuſtre fils, le vaillant Phaëton, héros ſemblable aux Dieux. Ce beau Prince étant encore dans la premiere fleur de jeuneſſe & occupé des plaiſirs de ſon âge, fut enlevé par la galante Vénus & tranſporté dans ſon temple dont elle lui confia la garde pendant la nuit; pour récompenſe, la Déeſſe lui accorda les honneurs divins.

Jaſon, fils d'Œſon, après s'être heureuſement tiré des périls auxquels l'injuſte & ſuperbe Roi Pélias l'avoit forcé de s'expoſer, enleva Médée, fille du Roi Aëtès, par l'ordre des Dieux; & après bien des peines, il ramena ſur ſon vaiſſeau cette jeune beauté, & l'épouſa à Iolcos dont il étoit Roi. Bientôt cette charmante épouſe mit au monde un fils auquel elle donna ſon nom de Médée, & qui fut élevé dans les montagnes par Chiron, fils de Phillyre: ainſi ſe ſont accomplis les deſſeins du grand Jupiter.

Pſamathé, fille du vieux Nérée, Dieu marin, & l'une des Nymphes les plus accomplies, ayant eu commerce avec Œacus, devint mere de Phocus.

Téthys, Déeſſe d'une blancheur éblouiſſante, choiſit Pélée pour ſon mari, & mit au

monde le vaillant Achille, ce héros fameux qui verſa le ſang de tant d'ennemis.

La galante Vénus, Reine de Cythere, accorda ſes faveurs au vaillant Anchiſe dans les forêts du mont Ida & fut mere d'Enée.

Circé, fille du Soleil & petite fille d'Hypérion, unie au malheureux Ulyſſe, en eut Agrius & Latinus, Rois d'une équité & d'un courage ſans reproche. Ils tenoient ſous leurs loix, les peuples fameux nommés Tyrrhéniens qui habitent les iſles les plus éloignées. Calypſo, autre Déeſſe, eut du même Ulyſſe Nauſithoüs & Nauſinoüs, pendant le ſéjour qu'il fit chez elle.

Voilà les Divinités immortelles, qui mariées à des hommes, ont eu des enfans immortels & ſemblables aux Dieux. A préſent, Muſes charmantes, filles du ſouverain Jupiter, qui habitez l'Olympe avec lui, chantez dans vos concerts la race des femmes dignes de l'immortalité.

LE BOUCLIER
D'HERCULE.

LE

LE BOUCLIER D'HERCULE.

TELLE étoit Alcméne, fille du puiſſant Electryon, lorſqu'elle quitta ſa patrie & ſa famille, pour ſuivre à Thebes ſon mari Amphitryon; elle ſurpaſſoit par ſa beauté & par la régularité de ſa taille, toutes les femmes de ſon ſiécle; aucune ne lui étoit comparable pour la prudence & les dons de l'eſprit. Elle auroit pû le diſputer à Vénus même par les graces touchantes de ſa phyſionomie & le tendre feu de ſes regards. Elle joignoit à ces rares qualités un attachement inviolable à ſon époux; quoiqu'elle eût vû ſon propre pere tomber ſous les coups de cet époux redoutable, mais juſtement irrité de la perte de ſes troupeaux.

Forcé de s'éloigner de ſa patrie, Amphitryon vint à Thébes, & ſupplia les deſcendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec ſon épouſe. Mais il ne lui étoit pas permis alors d'habiter avec elle. Il s'étoit engagé à venger auparavant le meurtre de ſes freres, à porter le fer &

le feu chez les fiers Téléboïens qui habi-
toient l'isle de Taphos. Telle étoit la loi
qu'il s'étoit imposée, & dont il avoit pris
les Dieux à témoin. La crainte d'encourir
leur disgrace lui faisoit hâter une expédi-
tion que le ciel sembloit approuver. Il
avoit sous ses ordres d'excellens cavaliers
Béotiens, dont l'ardeur égaloit la sienne,
qui, couverts de leurs boucliers, ne respi-
roient que le carnage: des Locriens exer-
cés à combattre de près, & des Phocéens
qui ne leur cédoient point en valeur. Le
fils d'Alcée, à la tête de cette troupe invin-
cible, se croyoit égal aux plus grands héros.

Jupiter, pere des Dieux & des hommes,
formoit alors un projet différent, il vou-
loit donner le jour à un héros digne par
son courage d'être le défenseur des Dieux
& des hommes. Il quitta l'Olympe tout
occupé du dessein de surprendre pendant
la nuit la charmante épouse d'Amphi-
trony. Il descendit sur le mont Typhaon,
d'où il passa sur le sommet du mont Phi-
cius, & il s'arrêta un moment à rêver à son
projet. L'exécution n'en fut point différée,
il passa la nuit suivante avec la fille d'Elec-
tryon. Pendant cette nuit même, son époux
vainqueur & couvert de gloire, arriva
chez lui; & sans parler à aucun de ses do-

meſtiques, courut d'abord à l'appartement
de ſon épouſe. Semblable à un homme
échappé d'un danger preſſant, d'une mala-
die douloureuſe, ou d'une étroite priſon,
notre héros ſortit heureuſement d'une ex-
pédition périlleuſe, s'empreſſa de rega-
gner ſa maiſon, & combla de ſes careſſes
une épouſe qu'il chériſſoit. Alcméne ayant
ſucceſſivement paſſé dans les bras d'un
Dieu & dans ceux d'un homme, mit au
monde deux enfans bien différens de ca-
ractère, quoique formés dans le même ſein.
Le premier nommé Iphiclés, n'eut rien
qui le diſtinguât des autres hommes: le
ſecond, nommé Hercule, fut le plus grand
& le plus vaillant des héros. Celui-ci avoit
pour pere Jupiter, tandis que ſon frere
étoit né d'Amphitryon: origine bien diffé-
rente! L'un devoit le jour à un homme
mortel, l'autre au fils même de Saturne, au
ſouverain des Dieux.

C'eſt lui qui fit tomber ſous ſes coups le
fils de Mars, le vaillant Cygnus; il les ren-
contra l'un & l'autre dans un bois conſacré
à Apollon: Mars environné des horreurs
de la guerre, montoit un même char avec
ſon fils; l'œil ne pouvoit ſoutenir le vif
éclat de leurs armes; deux courſiers fou-
gueux, par leur marche précipitée, fai-
ſoient voler des tourbillons de pouſſiere;

le char, traîné avec rapidité, faiſoit un bruit épouvantable. Cygnus plein d'audace ſe flattoit de renverſer à ſes pieds le fils de Jupiter & ſon conducteur, & de ſe faire un trophée de leurs armes; mais Apollon ne prêta point l'oreille à ſes vœux, il anima au contraire le courage de ſon ennemi. Le bois ſacré & l'autel d'Apollon brilloient de l'éclat des armes du Dieu de la guerre & du feu qui ſortoit de ſes yeux étincelans: quel mortel eut oſé lui tenir tête, ſi ce n'eſt Hercule & Iolaüs? La force de leur corps étoit égale à la grandeur de leur courage, leur bras puiſſant portoit des coups auxquels rien ne pouvoit réſiſter.

Tel eſt le diſcours qu'adreſſa pour lors Hercule au compagnon de ſes travaux. Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis; Amphitryon avoit ſans doute irrité les Dieux, lorſqu'il quitta l'agréable ſéjour de Tirynthe pour aller demeurer à Thébes. Le meurtre d'Electryon ſur lequel il vengea la perte de ſes troupeaux, l'obligea de ſe refugier auprès de Créon & d'Héniochè ſon épouſe; il en fut reçu avec bonté, ils eurent pour lui tous les égards que l'on doit à un ſuppliant fugitif, ils l'honorerent même de leur amitié. C'eſt dans ce temps-là même qu'il prit Alcméne pour épouſe,

& qu'elle nous donna la naiſſance à votre pere & à moi. Mais nous nous ſommes trouvés bien différens de corps & de caractère : il faut que Jupiter lui ait ôté la prudence, puiſqu'il a quitté ſa patrie & ſa famille pour devenir le lâche courtiſan de l'impie Euryſthée. Le malheureux n'a eu que trop ſujet de déplorer ſa faute, mais elle eſt irréparable : pour moi je ſuis condamné par les ordres du ciel à des travaux rudes & périlleux. Mais, mon ami, tenez ferme les rênes à nos vigoureux courſiers, ranimez votre courage, conduiſez droit devant vous les chevaux & le char; ne vous laiſſez point effrayer par le bruit que fait Mars en fureur & par les vaines clameurs dont il fait retentir le bois ſacré d'Apollon : quoiqu'exercé à la guerre & au carnage, il aura beſoin à ce moment de toute ſa valeur.

Iolaüs ne tarda point à lui répondre : O mon maître, de quelle gloire vous allez être couvert! Le pere des Dieux & des hommes, le puiſſant Neptune protecteur de Thébes, préſentent eux-mêmes à vos coups ce fier mortel, pour relever par ſa défaite l'éclat de votre courage. Allons, revêtez-vous de vos armes redoutables, oppoſons à ce char dont Mars fait parade, le nôtre qui ne lui céde en rien; montrons-

lui que l'intrépide fils de Jupiter & celui d'Iphiclés ne le redoutent point; forcé à fuir devant nous, qu'il apprenne que les deſcendans d'Alcée ſçavent combattre auſſi vaillamment que lui & ne connoiſſent d'autre plaiſir que celui de la victoire.

Hercule, charmé d'une réponſe ſi courageuſe, & le regardant d'un air ſatisfait: brave Iolaüs, dit-il, éleve de Jupiter, le combat ne tardera point; rappellez votre ancienne valeur, maniez avec adreſſe le noir Arion, le meilleur des chevaux de bataille, & ſecondez-moi de toutes vos forces.

En finiſſant ces paroles, il mit ſes bottes d'airain dont Vulcain même lui avoit fait préſent; il garnit ſa poitrine d'une cuiraſſe couverte d'or, dont le travail exquis rehauſſoit encore l'éclat, que la fille de Jupiter, la Déeſſe Pallas lui avoit donnée lorſqu'il combattit pour la premiere fois: il ceignit l'épée tranchante qui lui avoit déja procuré tant de victoires, il rejetta derriere lui ſon carquois plein de ces fleches meurtrieres qui font voler la mort & portent au loin le deuil & les larmes: elles étoient d'une longueur exceſſive, d'un poli parfait, garnies à l'extrémité du plumage d'un aigle. Tenant d'une main ſa lance armée d'airain, il couvrit ſa tête altiere d'u-

casque d'acier richement orné : tel étoit l'équipage du grand Hercule, du favori des Dieux.

Mais il munit son bras gauche d'un bouclier merveilleux, qu'aucune force humaine n'eut pû rompre ni percer ; il étoit garni de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain, d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat. L'on voyoit au milieu un dragon terrible, dont les yeux étincelans lançoient des éclairs, sa gueule hérissée de dents faisoit frémir : il portoit sur sa tête la cruelle Discorde qui sembloit voltiger, animoit les guerriers au combat, & portoit la terreur dans les cœurs assez hardis pour se mesurer avec le fils de Jupiter : bientôt l'ame de ces téméraires descendoit dans le sombre Tartare, & leur corps devenu la proie des vers, pourrissoit sur la terre. On y voyoit le choc des guerriers acharnés au combat, leurs mouvemens réciproques ; le tumulte confus de leurs coups, le bruit de la mêlée, la fureur, la terreur, la mort. La Parque cruelle entraînoit au milieu du carnage un homme encore frais & vigoureux, un autre déja languissant de ses blessures, un troisiéme expirant & étendu : sa robe étoit teinte de sang, ses regards terribles, ses cris affreux. Douze serpens d'une figure hideuse épouvan-

toient par leurs ſifflemens les ennemis du héros; & quand il agitoit ſes armes, on entendoit le grincement horrible de leurs dents. On y diſtinguoit toutes ces figures, ſans aucune confuſion, l'on appercevoit juſqu'aux taches de la peau de ces furieux dragons & la noirceur de leurs mâchoires.

On y voyoit des troupeaux de ſangliers & de lions irrités, le regard farouche, prêts à ſe dévorer, qui s'avançoient fiérement l'un contre l'autre, dont les crins hériſſés annonçoient la fureur. Déja un lion d'une grandeur énorme & deux ſangliers étoient étendus morts couverts de ſang, ceux-ci, la hure renverſée ſous la griffe cruelle des lions. Ce ſpectacle ſembloit animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

Le combat des Lapithes y étoit repréſenté. D'un côté le Roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus, Prolochus, Mopſus d'Ampycide, Titareſius deſcendant de Mars, Theſée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur pluſqu'humaine, couverts d'armes également riches & brillantes: de l'autre les Centaures en ordre de bataille, le grand Petræus, l'augure Aſbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimedes, Dryalus, avec des maſſues gar-

nies d'or : ils ſembloient s'élancer ſur leurs ennemis, comme s'ils euſſent été vivans ; ils combattoient de près avec la lance & la maſſuë. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paroiſſoit au milieu monté ſur ſon char attelé de chevaux couverts d'or ; l'épée à la main il animoit les combattans, tout couvert de ſang & de pouſſiere, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il étoit environné de la Pâleur & de la Crainte, monſtres altérés de carnage. La fille de Jupiter, la fiere Pallas ſe montroit auſſi animée que lui & auſſi ardente au combat. Elle tenoit ſa lance à la main, avoit un caſque d'or ſur ſa tête & l'égide ſur ſon épaule ; ainſi elle ſonnoit la charge.

Sur le même bouclier étoit repréſentée l'aſſemblée des Dieux. Le fils de Jupiter & de Latone, placé au milieu, jouoit de ſa lyre dorée ; l'Olympe retentiſſoit d'une douce harmonie. Tout autour étoit raſſemblée la troupe infinie des immortels ; les Muſes joignoient à l'envi le concert de leur voix au ſon de la lyre d'Apollon.

On y remarquoit encore la forme d'un port ſur le bord d'une mer immenſe, le baſſin formé de métail, repréſentoit l'inégalité des ondes : des dauphins ſe jouoient au milieu, prêts à ſe jetter ſur d'autres poiſſons, & ſembloient animés : deux dauphins

d'argent ſortant leur tête hors des eaux ; dévoroient leur proie ; & tandis que la crainte rendoit les autres poiſſons immobiles, un pêcheur placé ſur le bord attentif à les obſerver, tenoit un filet qu'il ſe préparoit à jetter.

L'objet le plus remarquable étoit le fameux cavalier Perſée, fils de Danaë, qui ſortoit tout entier hors du bouclier, & ſembloit n'y pas tenir, tant le ſçavant ouvrier Vulcain avoit ſçu l'en faire paroître détaché ; il étoit couvert d'or, avoit des aîles aux pieds & une épée d'airain ſuſpendue au côté par un baudrier : il ſembloit voler avec autant de rapidité que la penſée. Il portoit derriere lui la tête monſtrueuſe de la Gorgone, enveloppée dans un drap d'argent garni de crépines d'or. Le héros avoit ſur ſa tête le caſque de Pluton environné des ténèbres de la nuit ; il fuyoit de toutes ſes forces tranſporté de frayeur ; les cruelles & horribles Gorgones le pourſuivoient & s'efforçoient de l'atteindre : leur bouclier d'acier bruni ſembloit réſonner par l'impétuoſité de leur courſe. Elles avoient à leur ceinture deux ſerpens qui baiſſoient la tête, lançoient leur langue, grinçoient les dents, & jettoient des regards furieux.

Au-deſſus de ces horribles monſtres étoit peint le plus terrible ſpectacle ; des

hommes armés & obſtinés au combat, les uns pour défendre leur patrie & leur famille, les autres pour y porter le fer & le feu. Pluſieurs étoient déja étendus par terre, d'autres continuoient à ſe charger de coups. Des troupes de femmes raſſemblées ſur les murs & ſur les tours d'une ville, perçoient le ciel de leurs cris & ſe déchiroient le viſage; tous ces objets ſembloient reſpirer & montroient l'adreſſe de Vulcain. Des troupes de vieillards, blanchis par les années, ſortoient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploroient le ſecours des Dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuoient à combattre. Derriere eux, les Parques au viſage noir, à la dent meurtriere, au regard farouche, avides de carnage ſe diſputoient les corps des mourans: toutes vouloient ſe raſſaſſier de ſang; dès qu'un malheureux étoit bleſſé, elles le ſaiſiſſoient de leurs griffes redoutables, & faiſoient deſcendre ſon ame dans les froides ténèbres du Tartare. Après avoir aſſouvi leur faim cruelle, elles le jettoient brutalement par derriere & couroient de nouveau à la mêlée & au carnage. Clotho, Lachéſis & Atropos Déeſſe de plus petite ſtature que ſes ſœurs, mais la plus âgée & la plus redoutable, combattoient autour de chacun des guer-

riers, en ſe jettant des regards furieux, & ſe déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles étoit la Triſteſſe pâle & affligée, décharnée & languiſſante, conſumée par la faim, qui ſe ſoutenoit à peine ſur ſes genoux; ſes mains armées de griffes aiguës, ſon viſage ſale, ſes joues couvertes de ſang, ſes dents ſerrées, épouvantoient le ſpectateur: elle avoit les épaules couvertes de pouſſiere, & pleuroit amérement.

A quelque diſtance on voyoit une ville ſuperbement bâtie, avec ſept portes dorées, où les habitans étoient livrés à la joie & au plaiſir. Les uns conduiſoient une nouvelle épouſe dans un char magnifique & célébroient le Dieu de l'hymenée à la lueur des flambeaux que portoit une troupe d'eſclaves. Des femmes ſuperbement parées étoient à la tête du cortége, d'autres les ſuivoient en danſant: un chœur de Muſiciens les accompagnoit, faiſoit retentir les échos du ſon des inſtrumens, & animoit les danſeuſes par une vive harmonie; d'autre côté des jeunes gens étoient raſſemblés à un feſtin & ſe réjouiſſoient au ſon de la flûte; le jeu, le chant, la danſe, la gayeté régnoient de toutes parts: toute la ville étoit plongée dans la joie. Hors des murs, pluſieurs s'exerçoient à la courſe des chevaux; des laboureurs habillés à la

légere, conduiſoient la charrue; une vaſte campagne étoit couverte de riches moiſſons: déja des ouvriers armés de faulx faiſoient tomber les épis dorés, & recueilloient les dons de Cérès; d'autres les lioient en javelles & les conduiſoient dans la grange. D'autres étoient occupés à la vendange, & la ſerpe à la main dépouilloient la vigne de ſes fruits: les uns rempliſſoient de raiſins les paniers couronnés de feuilles & de pampre, d'autres les portoient ſous le preſſoir. Les ſeps de vigne rangés avec art, étoient également remarquables par l'éclat de l'or dont ils étoient formés, & par l'art avec lequel Vulcain avoit repréſenté les feuilles qui ſembloient voltiger autour des échalas, & les raiſins avec leurs couleurs naturelles. Le ſon de la flûte animoit au travail ceux qui fouloient le raiſin dans les cuves & ceux qui puiſoient le divin jus de Bacchus. On voyoit des jeunes gens qui s'exerçoient au combat du ceſte & de la lutte, des chaſſeurs occupés à pourſuivre le gibier, deux chiens, qui la gueule béante ſembloient prêts à atteindre leur proie, des lievres qui par la rapidité de leur courſe s'efforçoient d'échapper au danger.

Plus loin des guerriers combattoient à cheval & ſur des chars pour la prix de la

courſe; les écuyers placés ſur le devant, lâchoient les rênes & animoient les courſiers: ceux-ci ſembloient voler, l'on croyoit entendre le bruit des chars & le mouvement des roues: l'ardeur pour la victoire & la crainte pour le ſuccès du combat étoient peintes ſur le viſage des combattans. Au bout de la lice paroiſſoit un grand trépied d'or fabriqué par Vulcain, qui devoit être le prix de la victoire.

Sur le bord du bouclier & tout autour étoit repréſenté l'océan dont les ondes ſembloient flotter: des cignes voloient au-deſſus des vagues & ſe rappelloient par leurs cris, d'autres nageoient dans lès flots au milieu d'une troupe de poiſſons qui s'égayoient autour d'eux. Jupiter lui-même auroit admiré le travail exquis de ce bouclier divin que Vulcain avoit fabriqué par ſes ordres. Malgré ſa grandeur & ſon poids, le vaillant fils de Jupiter le portoit ſans effort, & le manioit avec adreſſe.

A la légéreté avec laquelle il ſauta ſur ſon char, on l'auroit pris pour Jupiter même armé du foudre. Iolaüs, digne écuyer d'un tel héros, gouvernoit d'une main hardie & ſçavante, les deux courſiers qui le traînoient.

La Déeſſe aux yeux bleus, la blonde Minerve leur apparut alors, & leur adreſſa

ces paroles : Courage, généreux deſcendans de Lyngéus ; le ſouverain des immortels, Jupiter lui-même vous protége ; il vous accorde l'avantage de tuer Cygnus de votre main & de le dépouiller de ſes armes : mais n'oubliez pas, jeune héros, l'avis que je viens vous donner ; après avoir ôté la vie à votre ennemi, laiſſez-le étendu ſur la place avec ſes armes : attachez-vous à obſerver le cruel Mars prêt à fondre ſur vous ; & lorſque vous le verrez découvert de ſon bouclier, plongez-lui votre épée dans le ſein ; retirez-vous enſuite, parce qu'il ne vous eſt pas permis de vous emparer de ſes chevaux ni de ſes armes.

A ces mots, la Déeſſe monta ſur le char, tenant dans ſes mains immortelles la victoire & la gloire. Iolaüs d'une voix terrible excitoit l'ardeur des courſiers ; ceux-ci animés par les cris de leur maître, faiſoient voler le char & couvroient la terre de pouſſiere. Minerve, par le mouvement de ſon égide, leur avoit inſpiré une nouvelle vigueur ; la terre ſembloit mugir ſous leurs pas.

D'autre côté le fameux cavalier Cygnus & Mars, Dieu de la guerre, s'avançoient avec autant de rapidité que le feu & la tempête. Les chevaux des deux chars

prêts à s'entrechoquer, pouſſerent un cri aigu & firent retentir les échos d'alentour.
Hercule prit la parole le premier : Lâche Cygnus, comment oſes-tu haſarder un combat contre des hommes endurcis aux travaux & aux périls de la guerre ? crois-moi, détournes ton char, & cherches à t'éloigner. Je vais à Trachine, chez le Roi Ceyx : tu connois ſa puiſſance & le reſpect qui lui eſt dû : tu ne ſçaurois l'ignorer, puiſqu'il t'a donné ſa fille Themiſtonoë : un lâche comme toi ne méritoit pas cet honneur ; mais ſi tu oſes te meſurer avec moi, Mars lui-même ne te ſauvera pas de la mort. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'il a éprouvé la force de mon bras ; lorſqu'il voulut me diſputer la poſſeſſion de Pyles, trois fois je le portai par terre d'un coup de lance avec ſon bouclier percé : du quatriéme coup je la lui paſſai de toutes mes forces au travers de la cuiſſe après avoir percé ſon bouclier : on le vit renverſé ignominieuſement ſur la pouſſiere par la force du coup. Les Dieux mêmes inſulterent à ſa foibleſſe, & lui reprocherent les dépouilles ſanglantes qu'il m'avoit laiſſées entre les mains.

Ces audacieuſes paroles ne firent point reculer le vaillant Cygnus ; le fils de Jupiter & celui de Mars mirent promptement pied

pied à terre, tandis que leurs écuyers rangerent leurs chevaux de côté. La violence de leur choc fit retentir la terre ſous leurs pieds. Tels que les rochers ſe précipitent du ſommet des montagnes roulant les uns ſur les autres, briſent en tombant les chênes, les pins, les peupliers, malgré la profondeur de leurs racines; ainſi les deux guerriers ſe jettoient l'un ſur l'autre & faiſoient retentir de leurs cris les villes voiſines; Phtie, Iolcos, Arné, Hélice, la fertile Antée, entendirent leur voix & le bruit de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre & pleuvoir du ſang; heureux préſage pour ſon fils, qui lui enfla encore le courage.

Tel qu'un affreux ſanglier pourſuivi dans les gorges des montagnes, grince les dents, ſe rue ſur les chaſſeurs, aiguiſe ſa dent meurtriere, blanchit ſa gueule d'écume, lance des regards étincelans, fait dreſſer les ſoies ſur ſon dos & ſur ſa hure; tel le fils de Jupiter parut en s'élançant de ſon char.

C'étoit le temps auquel la bruyante Cigale, cachée ſous la verdure, annonce aux hommes l'été par ſes chants, recueille pour ſe nourrir la roſée ſur les plantes, & fait entendre ſon ramage depuis le lever de l'aurore juſqu'à la fin du jour; temps des

chaleurs brulantes de la canicule, lorſque le millet ſemé au commencement de l'été ſe forme en épis, lorſque le raiſin encore verd commence à changer de couleur, & fait eſpérer aux hommes les doux préſens de Bacchus. C'eſt ce temps-là même que nos guerriers prirent pour meſurer leurs forces & pour ſe livrer le plus cruel combat.

Comme deux lions irrités ſe battent pour s'arracher le corps ſanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, pouſſent des rugiſſemens horribles & grincent les dents de fureur; comme deux vautours au ſommet d'un rocher ſe déchirent à coups de bec & d'ongles, & font entendre au loin leurs cris aigus, lorſqu'ils ont apperçu une chevre ſauvage ou une biche qu'un jeune chaſſeur a percée de ſes fleches: ſi le jeune homme, incertain du lieu où eſt tombée ſa proie, vient à s'écarter, les cruels oiſeaux fondent ſur elle, & ſe battent pour la dévorer; tels nos deux guerriers s'obſtinoient au combat, & faiſoient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils de Jupiter, pouſſa ſa lance contre le bouclier de ſon ennemi, mais il ne put pénétrer au travers de cette armure divine; Hercule au contraire lui plongea la ſienne entre le

casque & l'écu, l'atteignit sous le menton, où il étoit sans défense, & lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber sans force & sans vie; tel qu'un chêne ou un rocher escarpé frappé du foudre de Jupiter, ainsi fut renversé le malheureux Cygnus, & il fit retentir la terre du bruit de ses armes.

Le fils de Jupiter le laissa étendu pour recevoir le redoutable Mars qui s'élançoit sur lui. Comme un lion au regard terrible se jette sur sa proie, la déchire de ses griffes meurtrieres, lui arrache en un moment la vie, se rassasie de sang & de carnage: le feu dans les yeux, il se bat les flancs & le dos de sa queue, gratte la terre de ses pieds, jette l'épouvante autour de lui; tel le fils d'Amphitryon, échauffé au combat, osa tenir tête à Mars lui-même & disputer de courage avec le Dieu de la guerre. Ce Dieu redoutable s'avançoit avec le désespoir dans le cœur: ils jetterent tous deux un grand cri, & commencerent à se charger.

De même qu'un rocher tombé du haut d'une montagne roule au loin en bondissant, fait un fracas épouvantable, remonte contre la colline qui se trouve sur son passage & qui lui fait obstacle; ainsi le cruel Mars poussant son char avec impétuosité

& jettant un cri affreux, ſe précipita ſur Hercule. Celui-ci immobile, ſoutint l'effort ſans s'ébranler : alors la fille du ſouverain Jupiter, la Déeſſe Minerve, couverte de ſa noire égide, ſe préſente devant Mars & le regardant d'un air indigné lui cria : Arrête, Dieu ſanguinaire, arrête la fougue de ton courage & les vains efforts de ton bras; il ne t'eſt point donné par les Deſtins de dépouiller le fils de Jupiter & d'ôter la vie au grand Hercule. Quittes la partie & ne t'expoſes point à combattre contre moi.

Mars ne daigna pas l'écouter; agitant ſes armes auſſi brillantes que l'éclair, il déchargea ſur Hercule un coup qu'il croyoit mortel : déſeſpéré du meurtre de ſon fils, il plongea ſa lance de toutes ſes forces contre le bouclier dont Hercule étoit couvert; mais Minerve d'une main habile détourna le coup & le rendit inutile. Mars furieux, tira ſon épée & voulut en percer Hercule : celui-ci non moins animé lui paſſa ſa lance au travers du bouclier, lui fit une profonde bleſſure à la cuiſſe & le renverſa par terre.

Le Trouble & l'Effroi, écuyers du Dieu de la guerre, le replacerent à l'inſtant ſur ſon char, & pouſſant à toute bride, ſes vaillans courſiers le ramenerent ſur l'O-

lympe. Le fils d'Alcméne & ſon fidéle Iolaüs couverts de gloire, dépouillerent Cygnus de ſes armes, & reprirent la route de Trachine où ils ne tarderent pas d'arriver. La blonde Minerve de ſon côté regagna l'Olympe & le Palais de ſon pere.

Le Roi Ceyx accompagné de tout ſon peuple, des habitans d'Antée, de Phtie, d'Iolcos, d'Arné & d'Hélice, accourut pour rendre à Cygnus les honneurs de la ſépulture. Ces peuples prirent part à la juſte douleur d'un Roi reſpecté des hommes & qui n'étoit pas moins chéri des Dieux. Mais les eaux du fleuve Anaurus dans une inondation violente ont entiérement couvert le tombeau de Cygnus & l'ont rendu inacceſſible. Ainſi l'a voulu le fils de Latone, le divin Apollon, pour ſe venger de ce Prince qui avoit l'audace de dépouiller & d'outrager ceux qui conduiſoient à Delphes des victimes pour les ſacrifices.

LES TRAVAUX

ET

LES JOURS.

LES

LES TRAVAUX
ET
LES JOURS.

MUSES Piérides qui accordez l'immortalité aux vers des Poëtes, j'implore votre ſecours : inſpirez-moi des chants dignes de votre pere. C'eſt le ſouverain Jupiter qui du haut du ciel où il fait gronder ſon tonnerre, décide à ſon gré du ſort des mortels, qui couvre l'un de gloire & retient l'autre dans l'obſcurité, qui tantôt nous éleve au faîte des grandeurs & tantôt nous en fait deſcendre, qui nous rend comme il lui plaît le deſtin, ennemi ou favorable, qui punit les méchans & humilie les ſuperbes. Jettez ſur moi, ô Roi des Dieux, un regard de bienveillance, & prêtez l'oreille à ma voix : inſpirez l'équité à ceux qui rendent la juſtice, pour moi je me charge d'enſeigner la vérité à Perſés.

Il y a parmi les hommes deux ſortes de rivalité : l'une digne de louange, l'autre de blâme, mais toutes deux menant après

elles la diviſion. L'une entretient la diſcorde & la guerre pour le malheur des mortels; tous la déteſtent, & tous par une fatalité inévitable, ont entr'eux des différends & des procès. Celle-là eſt fille de la Nuit; le Roi du ciel, le ſouverain Jupiter, plaça l'autre ſur la terre pour le bien des humains; elle anime le plus indolent au travail. Un homme oiſif vient-il à jetter les yeux ſur celui qui s'eſt enrichi, cet exemple lui inſpire le goût de l'agriculture & de l'économie. Cette émulation eſt avantageuſe; le voiſin eſt jaloux du gain de ſon voiſin, l'artiſan de tous ceux qui exercent ſon métier, le pauvre de celui qui mendie comme lui, le Poëte de quiconque fait des vers.

Perſés, mon ami, ſouviens-toi de mes leçons. Qu'une maligne jalouſie ne te faſſe point quitter le travail pour aller être ſpectateur des diſputes & des clameurs du Barreau. Quiconque n'a pas été fidéle à cultiver les dons de Cérès, à recueillir pendant l'été de quoi vivre toute l'année, ne doit point s'occuper de procès; il faut être ſûr de ſa propre ſubſiſtance, avant que de diſputer aux autres leurs poſſeſſions. Tu n'auras plus lieu déſormais de commettre cette imprudence; finiſſons pour toujours nos démêlés par un arrangement équitable:

c'eſt la plus grande faveur que Jupiter puiſſe nous accorder. Lorſque nous fîmes autrefois nos partages, tu ſçus t'emparer de ce qui te convenoit; tu comptois ſur les préſens que tu faiſois à des Juges avides, & qui prétendent décider nos conteſtations à leur gré. Inſenſés! Ils ne ſçavent pas que la moitié vaut ſouvent mieux que le tout, & quel avantage on trouve à vivre de plantes & de légumes.

Les Dieux ont caché aux mortels la vraie maniere de vivre; ſans cela tu ſçaurois gagner dans un ſeul jour de quoi ſubſiſter pendant toute une année ſans rien faire: tu pourrois ſuſpendre à ton foyer le gouvernail de ton vaiſſeau, faire repoſer tes bœufs & tes mulets qui ſuccombent ſous la fatigue. Mais Jupiter irrité nous a dérobé ce ſecret pour ſe venger des tromperies de Prométhée, & nous a condamnés à des peines continuelles.

Il avoit ôté le feu aux hommes; le fils de Japet le leur rendit en le cachant dans une tige de férule, à l'inſçu de Jupiter, & ſans redouter ſa foudre: le Dieu du ciel indigné lui adreſſa ces funeſtes paroles: Fils de Japet, fourbe trop habile, tu triomphes de m'avoir trompé & d'avoir rendu à la Terre un élément dont je l'avois privée; mais tu payeras cher ce vol, toi & ta

postérité. Je vais faire aux hommes un don qui sera la source de leurs plaisirs & de leurs peines, ils chériront l'instrument de
60. ma vengeance & de leur malheur. Le pere des Dieux & des hommes accompagna cette menace d'un sourir amer. Il ordonna à Vulcain de former une statue d'argile détrempée, de lui accorder le don de la parole & toute la vigueur d'un homme, d'en faire une fille charmante, égale en beauté aux Déesses immortelles. Minerve fut chargée de lui apprendre à travailler, à manier sçavamment l'aiguille & le fuseau,
65. Vénus, d'orner sa tête de toutes les graces, de lui inspirer de violens desirs & un goût décidé pour la parure; Mercure, de lui donner un esprit fourbe, un caractère dissimulé. Tels furent les ordres du souverain fils de Saturne, & ils furent ponctuellement exécutés. On vit sortir des mains de l'habile Vulcain une figure de jeune fille;
70. la Déesse aux yeux bleus, la sçavante Minerve prit soin de la parer & de la coëffer; les graces & la persuasion releverent sa
75. beauté par l'or & les pierreries; les saisons lui firent une couronne des brillantes fleurs du printemps; l'industrieuse Pallas n'oublia rien pour en faire une personne accomplie; Mercure mit dans son cœur la duplicité, le mensonge, l'art de séduire &

dans sa bouche le talent de la parole ; enfin il lui donna le nom de Pandore, parce que tous les Dieux l'avoient comblée de leurs dons ; pour la rendre plus pernicieuse aux hommes.

Après avoir ainsi achevé cette dangereuse merveille, Jupiter envoya le prompt messager des Dieux, Mercure, en faire présent à *Epiméthée*. Celui-ci ne se souvint plus des avis que lui avoit donnés Prométhée, de ne rien recevoir de Jupiter, mais de tout refuser, de peur qu'il n'en arrivât quelque malheur aux mortels. Après avoir reçu le présent fatal, il sentit bientôt de quel fardeau il s'étoit chargé.

Avant ce temps, les hommes vivoient sur la terre sans peine & sans travail, exempts de maladies & des incommodités de la vieillesse ; dès-lors ils passent leurs années dans la douleur & le chagrin. Pandore ayant ouvert la boîte qu'elle avoit entre les mains, en laissa sortir tous les maux qu'elle renfermoit ; l'espérance seule demeura au fond, lorsque Pandore referma le couvercle. Telle fut l'artificieuse vengeance de Jupiter. Dès-lors les maux de toute espéce sont répandus parmi les hommes ; ils couvrent toute l'étendue de la terre & la surface de la mer. Les maladies parcourent l'univers jour & nuit & nous

ſurprennent ſans parler; Jupiter les a rendues muettes; & il n'eſt pas poſſible de ſe ſouſtraire aux décrets du maître des Dieux.

Si tu veux, je te ferai encore une autre leçon non moins utile, ſois exact à la retenir.

Lorſque les Dieux furent nés auſſi-bien que les hommes, ces immortels citoyens du ciel créerent d'abord *le ſiécle d'or* pour les habitans de la terre. Ce fut ſous Saturne, & lorſqu'il régnoit dans le ciel. Les hommes vivoient auſſi heureux que les Dieux, dans une entiere ſécurité, ſans ſoins, ſans travail, ſans vieillir jamais, toujours avec un corps également jeune & vigoureux: éxempts de chagrin, ils ne penſoient qu'à jouir des plaiſirs de la table & de l'abondance que les Dieux leur accordoient. Leur mort étoit ſemblable au ſommeil: ils ne manquoient de rien, la terre féconde portoit d'elle-même & ſans culture des fruits en abondance; heureux & tranquilles, ils jouiſſoient en paix des dons de la nature. Après que cette premiere race d'hommes fut enterrée, ils devinrent, par l'ordre du ſouverain Jupiter, des Démons ou bons Génies qui errent ſur la terre enveloppés d'un air léger, pour prendre ſoin des hommes; ils examinent leurs bonnes ou leurs mauvaiſes actions & leur diſtri-

buent les richeſſes de la nature. Telle eſt la dignité ſuprême à laquelle ils ont été élevés.

Les Dieux créèrent enſuite le ſiécle d'argent beaucoup moins heureux que le premier, où les mortels n'avoient plus la même force ni le même caractère. Leur enfance duroit cent ans, pendant leſquels ils vivoient ſous la conduite de leur mere, & demeuroient renfermés ſans autres occupations que celles du bas âge. Parvenus enfin à la puberté, ils vivoient peu de temps, & le défaut de ſageſſe rendoit encore leur vie malheureuſe : ils ne pouvoient s'abſtenir de l'injuſtice ; ils ne vouloient point honorer les Dieux ni offrir des ſacrifices ſur leurs autels comme il eſt établi par l'uſage. Jupiter irrité les fit bientôt diſparoître, parce qu'ils ne rendoient aucun culte aux Dieux bienheureux qui habitent l'Olympe.

Après que cette ſeconde race eut été enſevelie dans les entrailles de la terre, on les nomma les mortels bienheureux ; ils ne tiennent que le ſecond rang, ils ſont cependant honorés.

Le ſouverain Jupiter créa en troiſiéme lieu le ſiécle d'airain, pire encore que le ſiécle d'argent ; alors vivoit une race d'hommes ſauvages, robuſtes & violens, qui n'avoit de goût que pour la guerre

& les combats : ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée ; ils étoient d'un caractère dur & indomptable. Ils avoient le corps & les membres d'une grandeur & d'une force prodigieuſe ; rien ne réſiſtoit aux efforts de leurs bras. Ils étoient couverts d'armes d'airain & habitoient des maiſons de même métal ; on n'en connoiſſoit point d'autre alors, le fer n'étoit pas encore en uſage. Ils ſe détruiſirent les uns les autres, & deſcendirent couverts de crimes dans la ſombre demeure de Pluton : leur force terrible ne les ſauva point des coups de la mort, ni des ténèbres où elle enveloppe les mortels.

Lorſque cette odieuſe eſpéce d'hommes fut exterminée, Jupiter en fit naître une quatriéme plus ſage & plus vertueuſe. C'eſt la race divine des héros que l'on nomme autrement demi-Dieux, qui nous ont précédés ſur la terre. Tous ont péri dans les haſards de la guerre & au milieu des combats ; les uns dans la terre de Cadmus, au ſiége de Thèbes entrepris pour la ſucceſſion d'Œdipe, les autres au-delà des mers au ſiége de Troye. La funeſte beauté d'Hélene en fut la cauſe, & ils en ont été les victimes. Le fils de Saturne, le ſouverain Jupiter les a placés aux extrémités du monde dans une demeure également éloi-

gnée des Dieux & des hommes, où ils ſont
gouvernés par Saturne : ce ſont les iſles
fortunées ſituées au milieu de l'océan, où
ces héros menent une vie tranquille & heu-
reuſe, où la terre féconde porte des fleurs
& des fruits trois fois l'année.

Que n'a-t-il plû au ciel de m'exempter
de vivre parmi la cinquiéme race des hom-
mes, de me faire mourir plutôt ou naître
plutard ! C'eſt le ſiécle de fer, où les tra-
vaux & la miſere ſont ſans interruption,
auquel les Dieux n'accorderont jamais de
repos, où tout au plus les maux ſont en-
tremêlés de quelques biens. Jupiter ne
tardera pas de faire périr encore cette nou-
velle eſpéce d'hommes ; à peine ſont-ils
nés, qu'ils blanchiſſent de vieilleſſe. L'union
ne régne ni entre le pere & les enfans, ni
entre les voiſins, ni entre les amis ; la diſ-
corde arme les freres contre les freres, &
pendant une ſi courte vie, ils ſont l'oppro-
bre de leur famille. Les uns ſont des im-
pies qui ſans craindre la vengeance des
Dieux, calomnient & outragent les inno-
cens ; les autres des cœurs dénaturés qui ne
témoignent à leurs parens, vieux & caſſés,
aucune reconnoiſſance pour leur éduca-
tion : celui-ci porte la guerre chez ſes voi-
ſins, & met leurs biens au pillage ; on ne
fait grace ni à la juſtice, ni à l'innocence,

ni à la vertu; l'on a plutôt des égards pour les ſcélérats & les méchans. Il n'y a plus ni juſtice ni pudeur. Un homme couvert de crimes outrage impunément l'homme de bien, & ſe parjure ſans ſcrupule. L'Envie au teint livide, qui ne ſe repaît que des maux d'autrui, pourſuit tous les hommes, & les noircit par de fauſſes accuſations. Enfin la Pudeur & l'Equité habillées de blanc, ont quitté la terre pour retourner au ciel; elles ont abandonné les hommes pour rejoindre les Dieux: elles les ont laiſſés en proie à leurs miſeres ſans aucune eſpérance de les voir jamais finir.

J'adreſſe maintenant une parabole aux Rois qui croient être ſages; voici le diſcours que tint l'épervier à un roſſignol qu'il avoit enlevé au plus haut des airs, qu'il tenoit dans ſes ſerres, & à qui la douleur faiſoit pouſſer des cris lugubres: malheureux oiſeau, à quoi ſervent tes plaintes? tu es au pouvoir d'un plus fort que toi; malgré l'harmonie de tes chants, il faut que tu me ſuives, il dépend de moi de te dévorer ou de te mettre en liberté. C'eſt une imprudence de réſiſter à celui qui eſt plus puiſſant que nous; loin d'y trouver aucun avantage, on n'en eſt que plus maltraité. Ainſi raiſonnoit l'épervier, ſûr de la force de ſes aîles.

Mon cher Persès, ſois ami de l'équité;
ne te rends ni coupable ni fauteur de l'in-
juſtice; elle cauſe infailliblement la ruine
des petits : les grands la ſouffrent im-
patiemment & ſe vengent du dommage
qu'elle leur cauſe. Le plus ſûr moyen de
parvenir eſt la juſtice, elle l'emporte tôt
ou tard ſur ſon ennemie; l'inſenſé en fait
l'expérience à ſes dépens. Le Dieu redou-
table des ſermens pourſuit ſans relâche la
vengeance des jugemens iniques : la juſtice
outragée par les juges corrompus, & forcée
de ſuccomber ſous leurs arrêts tyranni-
ques, éleve ſes cris vers le ciel; enveloppée
d'un air léger elle voltige autour des villes
& des nations qui la méconnoiſſent, & fait
pleuvoir les fléaux ſur ceux qui l'ont ban-
nie de leurs aſſemblées. Ceux au contraire
qui rendent également juſtice aux étran-
gers & à leurs Concitoyens, qui ne s'écar-
tent jamais des régles de l'équité, rendent
leur patrie & leur nation floriſſante, ils y
font régner une paix profonde; Jupiter
attentif à leur conduite, écarte loin d'eux
les malheurs de la guerre, les horreurs de
la famine & toute eſpéce de déſordres.
Rien ne trouble la joie de leurs feſtins;
le terre s'empreſſe de leur prodiguer ſes
dons; ils trouvent même, ſur les chênes, du
gland pour ſe nourrir, & du miel pour l'aſ-

faiſonner. Leurs brebis portent de riches toiſons, leurs femmes mettent au monde des enfans ſemblables à leur pere; ils ſont dans l'abondance de toutes choſes. Ils n'ont beſoin ni de navigation ni de commerce; ils trouvent dans la culture de leurs campagnes, de quoi pourvoir à tous leurs beſoins.

Pour ceux qui ſe livrent à l'injuſtice & au crime, Jupiter ne tarde pas à les punir. Souvent toute une ville eſt la victime des déſordres & des projets pernicieux d'un ſeul Citoyen: Jupiter y envoie la diſette & la contagion; les peuples périſſent, la ſtérilité afflige les femmes, les familles tombent & s'anéantiſſent; ce Dieu vengeur fait périr leurs armées, ouvre leurs murs à l'ennemi, enſevelit leurs vaiſſeaux ſous les flots.

Rois, qui jugez les Nations, réfléchiſſez ſur ces malheurs: les Dieux ont les yeux ouverts ſur la conduite des mortels, ils regardent de près ceux qui font pencher la balance du côté de l'injuſtice, & qui bravent la vengeance divine. Ils ſont répandus par milliers ſur la face de la terre; Jupiter les y a placés pour veiller ſur les hommes, pour examiner leur conduite & leurs crimes: enveloppés d'un air léger ils parcourent l'univers.

La juſtice eſt une vierge pure qui doit ſa naiſſance à Jupiter; les Dieux mêmes qui habitent le ciel ont du reſpect & de la vénération pour elle. Si quelqu'un la bleſſe & l'outrage, ſur le champ elle porte ſes plaintes à Jupiter contre les hommes; elle l'engage à venger ſur les peuples les crimes des Rois, qui foulent aux pieds les loix & abuſent de leur autorité. Juges corrompus par les préſens, redoutez ſa vengeance, réformez vos jugemens, renoncez pour jamais à l'injuſtice.

Celui qui penſe nuire à autrui, ſe fait tort à lui-même; un mauvais conſeil eſt toujours pernicieux à celui qui le donne. L'œil perçant de Jupiter à qui rien n'eſt caché, tient un compte exact de tout; il n'ignore point de quelle maniere un peuple rend la juſtice. Voudrois-je être juſte, & le conſeillerois-je à mes enfans, s'il étoit déſavantageux de l'être, & ſi le parti le moins équitable éprouvoit toujours le meilleur ſort? Jamais le Dieu qui lance le tonnerre, ne permettra que l'ordre ſoit ainſi perverti.

Souviens-toi, mon cher Persès, des conſeils que je te donne. Sois fidele à ſuivre les régles de l'équité, renonces à toute injuſtice; telle eſt la loi que Jupiter impoſe à tous les hommes. Il peut être permis aux

bêtes féroces, aux poiſſons, aux oiſeaux
de dévorer leurs ſemblables; la juſtice n'eſt
pas faite pour eux, mais elle convient aux
hommes, & fait leur bonheur. Si quelqu'un
dit en public la vérité telle qu'il la connoît,
Jupiter le comble de bienfaits; ſi au con-
traire il ſe parjure & bleſſe la juſtice par un
faux témoignage, il ſe prépare un malheur
ſans reméde: ſa poſtérité tombera dans
le mépris, au lieu que les deſcendans du
juſte ſeront plus honorés de ſiécle en ſiécle.

C'eſt pour ton bien que je te parle, im-
prudent Persès; il eſt aiſé de pouſſer la mé-
chanceté à ſon comble, la voie en eſt tou-
jours ouverte & les occaſions ſont fréquen-
tes. Pour arriver à la vertu, les Dieux veu-
lent qu'il en coûte, le chemin en paroît
d'abord long, pénible, eſcarpé; dès que
l'on y eſt entré, il s'applanit, & les diffi-
cultés s'évanouiſſent.

C'eſt la perfection de la vertu ſans dou-
te, de prendre toujours le bon parti par
ſes propres lumieres, & de conſidérer en
toutes choſes la fin où elles doivent abou-
tir; mais c'eſt auſſi un mérite de ſuivre les
bons conſeils. Celui qui n'a ni ſageſſe ni
docilité, n'eſt bon à rien.

Fidéle à mes avis, appliques-toi au tra-
vail, mon cher Persès; rends-toi digne des
Dieux dont tu es deſcendu; tu ſeras à l'abri

de l'indigence, Cérès te comblera de ſes dons, & remplira ta maiſon de biens. La faim marche à la ſuite de la pareſſe: un homme oiſif eſt déteſté des Dieux & des hommes; il reſſemble aux avides frêlons qui dévorent dans leur oiſiveté le fruit du travail des abeilles. Prens du goût pour les travaux les plus avantageux, afin d'avoir toujours chez toi de quoi pourvoir à tes beſoins. Le travail eſt la ſource de l'opulence; il te rendra cher aux Dieux & aux hommes: un fainéant leur eſt en horreur.

Ce n'eſt point un déshonneur de travailler, c'en eſt un de ne rien faire; dès que tu ſçauras t'occuper, bientôt l'aiſance dont tu jouiras, excitera l'envie des pareſſeux mêmes: l'opulence ainſi acquiſe, a pour compagnes la gloire & la vertu: tu deviendras ſemblable aux Dieux. Travailler eſt donc le ſort du ſage. Ne jettes plus un œil avide ſur le bien d'autrui, penſes à te rendre utile, & pourvois à ta ſubſiſtance; c'eſt l'avis que je te donne.

Le partage de l'indigence eſt la honte; & la mauvaiſe honte; car il y en a une qui eſt utile; la premiere ne conduit qu'à la pauvreté, le courage fait parvenir aux richeſſes. Ce n'eſt point par le vol ou par la violence qu'il faut s'en procurer; celles

que les Dieux nous donnent, ſont infiniment préférables. Si quelqu'un s'enrichit par la rapine, par la fourbe, par le menſonge, (& l'on n'en voit que trop en qui l'avidité a perverti la raiſon, chez qui l'effronterie a banni toute pudeur;) les Dieux ne tarderont pas de renverſer ſa fortune & d'anéantir ſa famille; il n'eſt pas riche pour long-temps.

C'eſt ſe rendre coupable de maltraiter un étranger, un ſuppliant, de ſouiller le lit de ſon frere, de lui débaucher ſon épouſe par un adultere honteux, de faire tort à de foibles orphelins, d'outrager de paroles un pere blanchi par les années, & courbé ſous le poids de la vieilleſſe. C'eſt exciter la colere de Jupiter qui punit tôt ou tard le crime, & rend le mal pour le mal.

Sois aſſez ſage pour éviter de ſemblables forfaits. Honores les Dieux immortels ſelon tes facultés, par des offrandes pures & innocentes: offres-leur des holocauſtes; aies ſoin de les appaiſer par des libations & des victimes, le ſoir avant que de prendre ton repos, le matin à ton réveil, afin qu'ils te chériſſent & te protégent; qu'ils te mettent en état d'acheter les terres d'autrui, & non pas de vendre les tiennes.

Invites

Invites ton ami à ta table, n'y appelles jamais ton ennemi; aies ſoin ſur-tout de régaler ton voiſin. S'il te ſurvient un travail ou un embarras imprévu, les voiſins accourent ſans ceinture, les parens prennent le temps de ſe retrouſſer. Un mauvais voiſin eſt un malheur, un bon voiſin eſt un bien ineſtimable, heureux qui en rencontre de tels: ſi le Laboureur voit périr ſon bétail, c'eſt qu'il a de mauvais voiſins.

Empruntes de ton voiſin dans une juſte meſure, rends lui de même; & ſi tu peux, rends lui davantage, afin qu'il te prête une autre fois ce dont tu auras beſoin. Ne cherches point de profits injuſtes, ce ſont de vrais dommages. Rends amitié pour amitié, viſite pour viſite, préſent pour préſent, & rien à celui dont tu n'as rien reçu: on rend volontiers à celui qui donne; quiconque ne donne rien, ne reçoit rien. La libéralité eſt toujours utile, le vol dangereux & pernicieux. Un homme libéral répand ſes dons avec joie, c'eſt le plaiſir le plus pur pour une belle ame. Celui qui eſt porté au larcin & qui le commet ſans ſcrupule, pour peu qu'il dérobe, ſe prépare de cruels remors. En amaſſant peu & fréquemment, on amaſſe enfin beaucoup; pour éviter les horreurs de l'indigence, il faut accumuler ſans ceſſe. Ce

que tu as chez toi, ne te donne point d'inquiétude, il eſt en ſûreté; ce qui eſt dehors, eſt toujours en danger. Il eſt agréable d'uſer de ce qu'on a, il eſt triſte d'avoir beſoin de ce qu'on n'a pas: fais-y réflexion. Bois à longs traits du tonneau que tu viens de percer: épargnes-le quand il eſt au milieu; il eſt trop tard pour l'épargner quand il eſt au bas.

Récompenſes juſtement les ſervices; même d'un ami: quand tu jouerois avec ton frere, prends des témoins. La confiance & la défiance pouſſées à l'excès perdent également les hommes. Ne te laiſſes point ſéduire par les ajuſtemens, par les diſcours, par les careſſes d'une femme; ſe livrer à elle, c'eſt ſe fier aux voleurs.

Un ſeul enfant ſuffit pour conſerver la maiſon paternelle: dans ta vieilleſſe il te ſera conſolant d'en voir croître un ſecond avant que de mourir; tes richeſſes augmenteront avec tes enfans, plus ils ſeront en grand nombre, plus Jupiter les comblera de biens. Pluſieurs donnent plus de ſoins, mais ils font plus de profit. Si tu veux devenir riche, obſerves cette maxime: que tes travaux ſe ſuccédent ſans interruption.

Commences ta moiſſon au lever des Pleyades, & ton labour à leur coucher. Elles demeurent cachées pendant quarante

jours, mais elles reparoiſſent ſur la fin de l'année, quand on commence à aiguiſer la faulx. Telle eſt la régle des laboureurs, tant pour ceux qui habitent les rivages de la mer, que pour ceux qui cultivent de fertiles vallées loin de cet élément.

Laboures, ſemes, & moiſſonnes ſans habits. Il faut achever de bonne heure tous les travaux de Cérès, ſi tu veux avoir ſes fruits dans leur maturité; autrement tu cours riſque de mendier ton pain & de voir ta peine perdue. Tu m'es venu expoſer tes beſoins; mais une ſeconde fois n'attens de moi ni dons ni emprunts: travailles, inſenſé, c'eſt la loi que les Dieux ont impoſée aux hommes, ſi tu ne veux pas mendier avec ta femme & tes enfans, & ſouffrir les rebuts de tes voiſins. On te donnera une ou deux fois, à la troiſiéme tu ſeras importun. Tu auras beau te plaindre & faire de longs diſcours, on ne t'écoutera pas, & tu n'avanceras rien. Je te donne pour avis de penſer à payer tes dettes, & à prévenir la faim.

Commences à te procurer une maiſon, du bétail pour le labourage, une bergere pour le conduire, des outils en bon état, afin que tu ne ſois pas obligé de les emprunter; & ſi on te les refuſe, de laiſſer paſſer le temps propre au travail. Ne re-

mets aucun ouvrage au lendemain; le laboureur indolent ne remplira jamais ſes greniers: l'activité double l'ouvrage. Un négligent eſt toujours aux priſes avec les accidens.

En automne, lorſque les ardeurs du ſoleil & les ſueurs commencent à diminuer, que Jupiter rafraîchit l'air par des pluies fréquentes, le corps humain eſt plus agile; alors le ſoleil ne darde point ſes rayons directement ſur nos têtes, & il prolonge ſa courſe pendant la nuit. Lorſque le bois de charpente eſt moins ſujet à la carie & à la pourriture, que les feuilles tombent & que la ſeve ne monte plus, ſouviens-toi qu'il eſt temps de couper les bois néceſſaires. Coupes un tronc de trois pieds pour un mortier, un pilon de trois coudées, une planche de ſept pieds; c'eſt la juſte meſure. Si tu la fais de huit pieds, tu pourras en retrancher de quoi faire un maillet. Donnes trois palmes aux jantes des roues, & dix palmes à un charriot. Amaſſes pluſieurs bois courbes; lorſque marchant dans la plaine ou ſur les montagnes tu trouveras un chêne verd propre pour un manche de charrue, ne manques pas de le porter chez-toi; c'eſt le bois le plus dur pour ſervir au labour. Qu'un éleve de Pallas ait ſoin de le ficher dans le dental & de le clouer au timon.

Fais deux charrues en travaillant dans ta maiſon; l'une d'une ſeule piéce, l'autre d'aſſemblage; c'eſt le meilleur parti: ſi l'une vient à ſe rompre, tu te ſerviras de l'autre. Le laurier & l'orme ſont les meilleurs bois pour faire le timon de la charrue, le chêne pour le dental, le chêne verd pour le manche. Aies ſoin d'acheter deux bœufs de neuf ans, c'eſt à cet âge qu'ils ſont les plus forts, lorſqu'ils ceſſent de croître, ils ſont plus propres au labour. Qu'ils ne ſoient pas ſujets à ſe battre, à rompre la charrue & à laiſſer ainſi l'ouvrage imparfait; qu'ils ſoient conduits par un homme robuſte de quarante ans, muni d'un bon quartier de pain, qui ſoit attentif à l'ouvrage & à tracer des ſillons droits, qui ne s'amuſe point à regarder ſes camarades, mais qui ſoit attaché à ſon travail. Un plus jeune ne ſeroit pas auſſi capable de ſemer, comme il convient, pour éviter de ſemer deux fois; il ſeroit trop aiſément diſtrait par ſes compagnons.

Obſerves attentivement chaque année le paſſage de la grue; les cris qu'elle pouſſe dans les airs, annoncent le temps du labour & l'approche des pluies de l'hiver: fâcheuſe circonſtance pour celui qui manque de bœufs pour labourer; aies donc alors des bœufs à toi dans tes pâturages. Il eſt aiſé de

dire : prêtez-moi des bœufs & un charriot ; il eſt auſſi facile de répondre à l'emprunteur : mes bœufs ſont occupés. Alors un homme riche en idée, forme le projet de faire un charriot : l'inſenſé ne penſe pas qu'il faut cent piéces pour le faire ; il auroit dû y faire attention plutôt, & ſe les procurer.

Dès que le temps du labour eſt arrivé ; commences des premiers ; & du matin, toi & tes domeſtiques, laboures la terre ſeche ou humide dans la ſaiſon pour rendre tes champs fertiles. Au printemps donnes le premier coup de charrue, n'oublies pas de donner le ſecond en été ; & ſemes en automne la terre devenue plus légere par ce ſecond labour. La terre ainſi préparée met à couvert de la diſette & du déſeſpoir qui l'accompagnent, & te procure de quoi appaiſer les cris de tes enfans.

Fais des vœux à Jupiter terreſtre, à la chaſte Cérès, pour qu'elle faſſe parvenir ſes dons à leur maturité. Lorſque tu commences ton labour, que tu prens d'une main le manche de la charrue & de l'autre l'aiguillon pour faire avancer les bœufs attachés au timon, qu'un jeune valet armé d'un hoyau recouvre la ſemence & écarte les oiſeaux. L'ordre eſt pour les mortels la ſource de tous les biens, la confuſion

n'engendre que des maux; tu verras des épis bien nourris pencher vers la terre, & avec le ſecours du ciel ils viendront à maturité. Tu penſeras alors à nettoyer tes greniers; & tu pourras te réjouir à ton aiſe, quand ils ſeront pleins. Riche en proviſions tu attendras paiſiblement le printemps; tu n'auras rien à demander à perſonne, & les autres auront beſoin de toi.

Si tu attends la ſoltice d'hiver pour ſemer, tu moiſſonneras à ton aiſe, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main, tu ne lieras que des javelles inégales en te traînant dans la pouſſiere; confus & déſolé tu les emporteras à la corbeille, & tu ne recevras les félicitations de perſonne. Jupiter accorde à la vérité des ſuccès, tantôt bons & tantôt mauvais, & perſonne ne peut en répondre; ſi tu laboures tard, voici toute la reſſource que tu peux attendre.

Lorſque le coucou commence à chanter ſur les chênes, & qu'il annonce aux mortels l'heureux retour du printemps, ſi Jupiter fait pleuvoir pendant trois jours ſans interruption, tellement que l'eau monte auſſi haut que l'ongle des bœufs & pas davantage, alors le blé ſemé tard pourra égaler le premier ſemé.

Obſerves exactement les ſaiſons, ne te négliges point au retour du printemps & lorſqu'il pleut à propos.

Pendant l'hiver, lorſqu'un froid violent tient tout le monde renfermé, ne fréquentes ni les boutiques des artiſans, ni les aſſemblées des hommes oiſifs; un pere de famille laborieux ſçait augmenter ſon bien dans ce temps-là même : crains de te voir accablé tout-à-la-fois par la rigueur de la ſaiſon, par l'indigence & les horreurs de la faim. Un homme qui craint le travail, qui dans ſa pauvreté ſe repaît de vaines eſpérances, eſt ſouvent occupé de deſſeins criminels : aſſis tout le jour dans les lieux d'aſſemblée, dans la diſette de toutes choſes, il ſe livre aiſément à de noirs projets.

Dis à tes valets pendant la belle ſaiſon : l'été ne durera pas toujours, réparons notre demeure. Evitez le mois Lenæon & les jours dangereux où la température de l'air eſt pernicieuſe au bétail : préſervez-vous des froids glaçans que nous envoie Borée, dont le ſouffle met en fureur la mer de Thrace, couvre de glaces la terre & les arbres, déracine ſur les montagnes les chênes & les ſapins, les précipite dans les vallons, fait un bruit épouvantable dans les campagnes & les forêts. Les bêtes féroces ſont ſaiſies de crainte & demeurent immobiles; le poil dont elles ſont revêtues, ne les met point à couvert des rigueurs de la froidure : elle ſe fait ſentir au bœuf, malgré

gré l'épaiſſeur de ſon cuir; & à la chevre, malgré la longueur de ſon poil; les troupeaux de moutons y ſont moins ſenſibles à cauſe de l'épaiſſeur de leur laine. Le vieillard tranſi courbe ſes épaules : la jeune fille, qu'une pudeur délicate retient ſédentaire auprès de ſa mere, n'y eſt pas expoſée; le bain & l'huile dont elle fait uſage, le ſoin qu'elle a de ſe couvrir exactement pendant la nuit, la défendent contre la rigueur de l'hiver. Alors le Polype ſe ronge les membres dans ſa froide & ſombre retraite; le ſoleil ne lui montre plus d'autre nourriture dont il puiſſe ſe raſſaſier. Cet aſtre eſt retiré vers les climats des noirs Ethiopiens, & ne luit que fort tard ſur la Gréce.

Dans cette triſte ſaiſon, l'on voit les différens animaux qui peuplent les forêts, fuir en grinçant les dents, au travers des brouſſailles; ils cherchent à ſe mettre à couvert dans les plus épais taillis ou dans les cavernes des rochers : ſemblables à un vieillard courbé ſur ſon bâton, dont les membres ſont ſans vigueur & la tête penchée vers la terre; ils rodent de tous côtés pour éviter la neige & les frimats.

Alors aies ſoin de te vêtir d'étoffe de laine & d'une longue robe; enveloppes-toi d'un drap épais & bien fourni, ſi tu ne

veux trembler ſans ceſſe & friſſonner de
froid. Couvres tes pieds de bons ſouliers
de cuir de bœuf garnis de fourrures en-
dedans. Lorſque la froidure ſera plus vio-
lente, fais-toi un manteau de peau de che-
vreau couſue avec des nerfs de bœuf pour
te défendre de la pluie; & mets ſur ta tête
un chapeau capable de préſerver tes oreil-
les de l'humidité. Le froid redouble au
point du jour, lorſque la biſe veut ceſſer;
l'air frais du matin ſe répand ſur la terre
pour donner la fécondité aux travaux du
riche Laboureur. L'humide vapeur qui
s'éleve des rivieres, portée au plus haut des
airs par la force du vent, tantôt retombe
en pluie, & tantôt eſt agitée avec violence,
lorſque Borée nous amene de la Thrace de
ſombres nuages.

Préviens-le pour finir ton ouvrage &
rentrer à la maiſon; ne demeures point
expoſé à l'humidité d'un brouillard épais
qui pénétre les habits & le corps, évites-le
ſoigneuſement: la ſaiſon de l'hiver eſt dan-
gereuſe à tous, aux animaux comme aux
hommes. Il faut donner alors aux bœufs la
moitié de leur ordinaire, & un peu plus à
l'homme; la longueur des nuits diminue
leurs beſoins. Sur cette obſervation aies
ſoin pendant l'été de proportionner la
nourriture à la longueur du travail jour-

nalier & à celle du repos de la nuit, juſqu'à ce que la terre ait fourni de nouvelles proviſions à ſes habitans.

Soixante jours après le ſolſtice, l'étoile Arcturus ſortant de l'Océan, paroîtra la premiere ſur le ſoir. Enſuite l'hirondelle de Pandion vient annoncer aux mortels par ſes chants lugubres du matin le retour du printemps. Préviens ſon arrivée pour tailler la vigne, c'eſt le temps le plus propre. Lorſque l'eſcargot paroiſſant hors de ſa coquille, commence à ſe traîner ſur les plantes au lever des Pleyades, il eſt trop tard pour fouir la vigne. Aiguiſes alors ta faulx, & conduis tes gens au travail. Ce n'eſt plus le temps de repoſer à l'ombre ni de dormir le matin, lorſque la moiſſon vient & que le ſoleil affoiblit nos forces: il faut ſe hâter, mettre promptement ſes grains à couvert, ſe lever au point du jour pour avoir aſſez de temps. L'aurore ſeule emporte le tiers du travail journalier; c'eſt le moment le plus précieux pour mettre en train les ouvriers & pour avancer la beſogne: c'eſt l'aurore qui met les hommes en mouvement & fait attacher les bœufs au joug.

Lorſque le chardon fleurit, que la bruyante Cigale fait entendre ſon ramage ſur la verdure, & tient ſes aîles dans un

mouvement continuel, les chaleurs ſe font
ſentir avec violence ; alors les chevres ſont
585. plus graſſes, le vin plus agréable au goût,
les femmes plus portées au plaiſir, les hom-
mes moins vigoureux ; deſſéchés par les
brulantes ardeurs du ſoleil, à peine ſe ſou-
tiennent-ils ſur leurs genoux. Alors il eſt
agréable de prendre le frais ſous un om-
brage épais avec du vin de *Biblos*, de
590. grandes coupes de lait de chevre dont les
petits ſont ſevrés, de la chair de chevreau
& de géniſſe qui n'ait pas encore porté.
Dans cette ſaiſon tu peux boire à longs
traits, étendu à l'ombre, & te régaler à ton
aiſe, en reſpirant la douce haleine des zé-
595. phirs & la fraîcheur d'une fontaine vive &
pure : mêles trois parties d'eau avec un
quart de vin.

Au premier lever d'Orion, commandes
à tes gens de fouler les dons précieux de
Cérès dans une aire bien battue & expoſée
600. au grand air ; après avoir meſuré ton grain,
ſerres-le promptement dans le grenier.
Lorſque tu auras raſſemblé toutes tes pro-
viſions, je te conſeille de chercher un va-
let qui n'ait point de domicile, & une ſer-
vante qui n'ait point d'enfans ; une ſer-
vante avec des enfans eſt un embarras.
Entretiens un chien alerte & vigoureux, &
605. ne lui épargnes point la nourriture, de

peur qu'un voleur attentif à dormir de jour & à veiller de nuit ne t'enleve ce qui t'appartient. Amaſſes du foin & de la paille pour nourrir tes bœufs & tes mulets; mais accordes de temps en temps du repos à tes domeſtiques & ôtes le joug à tes bœufs.

Lorſqu'Orion & Sirius ſeront parvenus au plus haut du ciel, & qu'Arcturus paroîtra avec l'aurore, alors, mon cher Perſés, il faut vendanger & recueillir le raiſin. Expoſes-le au ſoleil pendant dix jours & dix nuits; tiens-le à l'ombre pendant cinq jours, & le ſixiéme verſes dans des vaſes le précieux jus de Bacchus. Enfin lorſque les Hyades, les Pleïades & l'étoile d'Orion auront diſparu, aies ſoin de labourer à temps: ainſi toute l'année ſera ſucceſſivement occupée par les travaux champêtres.

Si tu veux t'expoſer aux périls de la navigation, lorſque les Pleïades fuyant le nébuleux Orion ſe ſeront cachées ſous les eaux de la mer, différens vents commencent à ſouffler avec impétuoſité, il ne faut plus expoſer un vaiſſeau ſur les flots: c'eſt le temps de s'occuper à l'agriculture, comme je te l'ai enſeigné. Mets ton vaiſſeau à ſec, & le ſoutiens de toutes parts avec des pierres, pour qu'il ne ſoit pas battu par les vents; vuides la ſentine, de peur que les eaux ne le pourriſſent: tiens à couvert

tous les agrès, plies proprement les voiles;
suſpends le gouvernail à la fumée, attens paiſiblement le retour du temps propre à remettre en mer. Alors remets ton vaiſſeau à flot, fournis-le d'une riche cargaiſon pour en tirer un profit conſidérable.

C'eſt ainſi, ô imprudent Perſés, que mon pere & le tien montoit des vaiſſeaux pour gagner de quoi vivre : c'eſt ainſi qu'il ſortit de Cumes en Eolide pour venir ici par mer; il ne quittoit ni biens ni héritages, il fuyoit la pauvreté que Jupiter envoie à qui il lui plaît. Il s'établit au pied de l'Hélicon dans le chétif village d'Aſcra, ſéjour incommode en hiver, déſagréable en été, & qui n'eſt bon en aucune ſaiſon.

Aies ſoin de faire à temps toutes ſortes d'ouvrages, mais ſur-tout les voyages par mer. Approuves les petits vaiſſeaux, mais ſers-toi d'un grand, une charge plus conſidérable rapportera plus de profit, ſi tu n'es pas contrarié par les vents. Si tu veux t'appliquer au commerce pour rétablir tes affaires & ſortir de l'indigence, je t'enſeignerai les régles de la navigation, quoique je ne les aie jamais appriſes par expérience : je n'ai jamais monté un vaiſſeau que pour aller en Eubée depuis Aulide, où autrefois nos peres raſſemblerent toutes les forces de la Gréce & attendirent un

vent favorable pour voguer à Troye. J'allai à Chalcis paroître au concours de Poësie publié par les ordres d'Amphidamas, où l'on avoit proposé des prix considérables. J'y remportai pour prix de ma victoire un trépied magnifique, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, pour les remercier de l'avantage qu'elles m'avoient accordé. C'est la seule fois que j'ai été porté sur un vaisseau.

Je t'enseignerai néanmoins ce que Jupiter veut que tu fasses; les Muses elles-mêmes me l'ont appris.

Cinquante jours après le solstice, lorsque les travaux de l'été sont finis, c'est le meilleur temps pour la navigation; les naufrages sont alors moins à craindre, tu ne courras aucun risque, à moins que le terrible Neptune ou le souverain Jupiter ne veuillent te perdre de propos délibéré; car il dépend d'eux de nous envoyer des biens ou des maux. Dans cette saison les vents sont plus doux, la mer plus calme & plus tranquille, tu peux leur confier ton vaisseau, mais prends soin de le charger à propos & de ne pas trop différer ton retour. N'attens pas que le vin nouveau soit tiré, que les pluies d'automne soient venues, & l'hiver commencé: le souffle impétueux des vents du midi met alors la

mer en fureur, fait tomber des pluies abondantes & rend la navigation périlleuſe.

On peut encore naviger au printemps, lorſque le figuier commence à pouſſer à l'extrémité de ſes branches des feuilles ſemblables au pied d'une corneille. La mer eſt encore acceſſible, mais ces voyages de la premiere ſaiſon ne ſont ni ſûrs ni agréables; il faut en épier l'occaſion; c'eſt un hazard ſi on les fait ſans danger. La folie des hommes les leur fait entreprendre, les richeſſes leur tiennent plus au cœur que leur vie; & quelle mort que de périr au milieu des flots? Mais c'eſt à toi de faire des réflexions ſérieuſes ſur les avis que je te donne.

N'expoſe pas tout ton bien ſur un vaiſſeau, n'en hazarde que la moindre partie; il eſt triſte de tout perdre ſur mer; il ne l'eſt pas moins de briſer un char pour l'avoir trop chargé, & de gâter ſes marchandiſes. Gardes le milieu en toutes choſes; le grand ſecret eſt de ſçavoir prendre ſon temps.

Prens-le ſur-tout pour choiſir une épouſe, peu devant ou peu après trente ans; c'eſt l'âge le plus convenable. Qu'une fille ſoit nubile à quatorze ans & qu'elle ſe marie à quinze; prens une fille de bonnes mœurs & à qui tu puiſſes apprendre à les

conſerver. Choiſis-la dans ton voiſinage, après l'avoir ſoigneuſement examinée; ne t'expoſes point à être la riſée du public. Une femme vertueuſe eſt pour ſon époux le plus précieux de tous les biens; mais c'eſt le plus terrible de tous les fléaux qu'une femme de mauvaiſe conduite qui fait ſécher ſon époux de douleur & vieillir avant les années.

Obſerves le reſpect & la piété envers les Dieux. N'aies jamais pour un ami la même confiance que pour un frere, ſinon gardes-toi de lui manquer le premier. N'uſes jamais avec lui de menſonge ni de détour; mais s'il vient à te bleſſer par ſes paroles ou par ſa conduite, punis-le doublement. S'il cherche à regagner ton amitié & à te faire ſatisfaction, reçois-le: un malheureux eſt expoſé à changer ſouvent d'amis. Que jamais l'air de ton viſage ne trahiſſe les ſecrets de ton ame, il ne faut pas être l'hôte de tout le monde, ni l'hôte de perſonne, partiſan des méchans, ni calomniateur des bons. N'aies jamais la dureté de reprocher à un homme ſa pauvreté, ſouvent elle vient des Dieux.

La langue qui ſçait ſe taire eſt un tréſor, celle qui parle à propos eſt encore plus louable; ſi tu fais un reproche, peut-être t'en fera-t-on un plus grand. Ne chi-

canes pas ſur le prix d'un régal que l'on ſe donne entre amis; l'on y goûte beaucoup de plaiſir pour peu de dépenſe:

Ne fais jamais à Jupiter ni aux autres Dieux, des libations de vin ſans avoir lavé tes mains; ils n'écouteroient ni tes vœux ni tes prieres. Ne te tournes point contre le ſoleil pour épancher de l'eau, ne le fais pas même après le ſoleil couché & pendant la nuit d'une maniere peu modeſte. Les Dieux veillent même pendant les ténèbres. Un homme modeſte ſe retire à l'écart ou derriere un mur pour ſatisfaire aux néceſſités de la nature. Ne te découvres jamais d'une maniere indécente devant ton foyer. N'habites point avec ton épouſe au retour d'un repas funèbre, mais après un ſacrifice offert aux Dieux. Ne traverſes jamais à pied les eaux pures d'une riviere ſans en avoir ſalué le Génie & lavé tes mains dans ſes eaux: traverſer un fleuve ſans s'être purifié les mains, eſt une action odieuſe aux Dieux, & ils la puniſſent par quelqu'accident.

Ne coupes point tes ongles pendant le feſtin d'un ſacrifice; ne poſes point le vaſe où l'on verſe du vin ſur la coupe des convives; cette action eſt un préſage de malheur. Ne laiſſes point imparfait l'édifice que tu auras commencé, de peur qu'une cor-

neille de mauvaiſe augure n'aille croaſſer ſur les murs; n'y manges point & n'y prends point le bain, avant que d'en avoir fait la dédicace, c'eſt une eſpéce de crime. Ne fais point aſſeoir ſur une pierre un enfant de douze ans ou de douze mois, cela pourroit l'énerver: qu'un homme ne ſe lave point dans les bains d'une femme, cette indécence entraîne des malheurs à ſa ſuite. Si tu arrives à un ſacrifice commencé, n'en tournes point les myſteres en ridicule, le Dieu en ſeroit offenſé. Ne lâches jamais aucune ordure dans le lit des fleuves qui ſe jettent dans la mer, ni dans les fontaines, évites même avec ſoin cette malpropreté. Redoutes la cenſure publique, & la mauvaiſe réputation. La renommée eſt à craindre, elle eſt aiſée à exciter, fâcheuſe à ſupporter, difficile à étouffer: un bruit qui paſſe par la bouche de tout un peuple ne ſe diſſipe jamais entiérement; c'eſt la voix de la renommée qui eſt une Divinité.

Jours remarquables.

Obſerves la diſtinction des jours ſelon l'ordre de Jupiter, & apprends à tes gens à faire de même. Le trentiéme du mois eſt heureux pour viſiter les travaux & diſtribuer les proviſions; ce jour-là tout le

monde eſt occupé à ſes affaires. Ceux-ci ont encore été déſignés par Jupiter. La nouvelle lune, le quatriéme & le ſeptiéme : celui-ci eſt ſacré, parce que c'eſt le jour auquel Latone mit au monde Apollon avec ſa chevelure dorée. Le huitiéme & le neuviéme ſont favorables pour vaquer à ſes affaires, l'onziéme & le douziéme ſont encore bons; le premier pour tondre les brebis, le ſecond pour faire les moiſſons; le douziéme cependant eſt préférable. C'eſt à celui-ci que l'araignée ſuſpendue en l'air à la chaleur du jour file ſa toile, & que la ſage fourmi augmente ſon monceau : une femme le doit choiſir pour ourdir ſa toile & commencer ſon travail.

Ne commences jamais à ſemer le treize du mois, mais il eſt bon pour planter : le ſeize eſt dangereux pour les plantes, mais il eſt favorable à la naiſſance des garçons, non pas à celle des filles ni à leur mariage; il en eſt de même du ſixiéme; il eſt propre à châtrer les chevreaux & les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il eſt encore favorable à la naiſſance des garçons; il donne de l'inclination pour les injures & le menſonge, pour les diſcours ſéduiſans & les entretiens ſecrets.

Il faut châtrer les chevreaux & les

veaux le huit, les mulets le douze. Le vingt, auquel la lune eſt pleine, eſt heureux pour mettre au monde un fils ſage & de bon caractere; il en eſt de même du dix, le quatorze eſt pour les filles. C'eſt à celui-ci qu'il faut apprivoiſer les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets en les touchant de la main. Souviens-toi le quatre, le quatorze & le vingt-quatre, d'éviter toute eſpéce de chagrin; ce ſont des jours ſacrés. Le quatre eſt heureux pour prendre une épouſe, après avoir conſulté le vol des oiſeaux; les augures ſont néceſſaires dans une occaſion ſi importante. Evites les cinquiémes, ils ſont pernicieux; alors, dit-on, les furies ſe promenent pour venger les droits du Dieu Orcus, que la Diſcorde a enfanté pour punir les parjures.

Le dix-ſept, viſites le blé dont Cérès t'a fait préſent, & vannes-le dans ta grange; fais couper les bois de charpente & propres à faire des vaiſſeaux; commences le quatre à les aſſembler, le dix-neuf après-midi eſt le plus favorable, le neuf eſt encore ſans danger, il eſt bon pour planter & pour augmenter une famille, jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux. Mais peu de perſonnes ſçavent que le vingt-neuf eſt excellent pour goudronner les tonneaux, pour atteler les bœufs,

les mulets, les chevaux, pour mettre un navire en mer : plusieurs n'osent pas s'y fier.

Le quatre, perces ton tonneau ; le qua-
320. torze est le plus sacré de tous ; quelques-uns croient que c'est le vingt-quatre au matin, l'après-midi est moins favorable.

Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde ; les autres sont indifférens, ne présagent & ne causent ni bien ni mal ; l'un préfere celui-ci, l'autre celui-là ; mais peu sont en état d'en dire les raisons. Souvent un jour est malheureux, d'autres fois il
325. est meilleur. Heureux celui qui sçait les distinguer pour régler son travail ! Il évite d'offenser les Dieux, de contredire les augures, de se rendre coupable.

Fin des Poëmes d'Hésiode & de la seconde Partie.